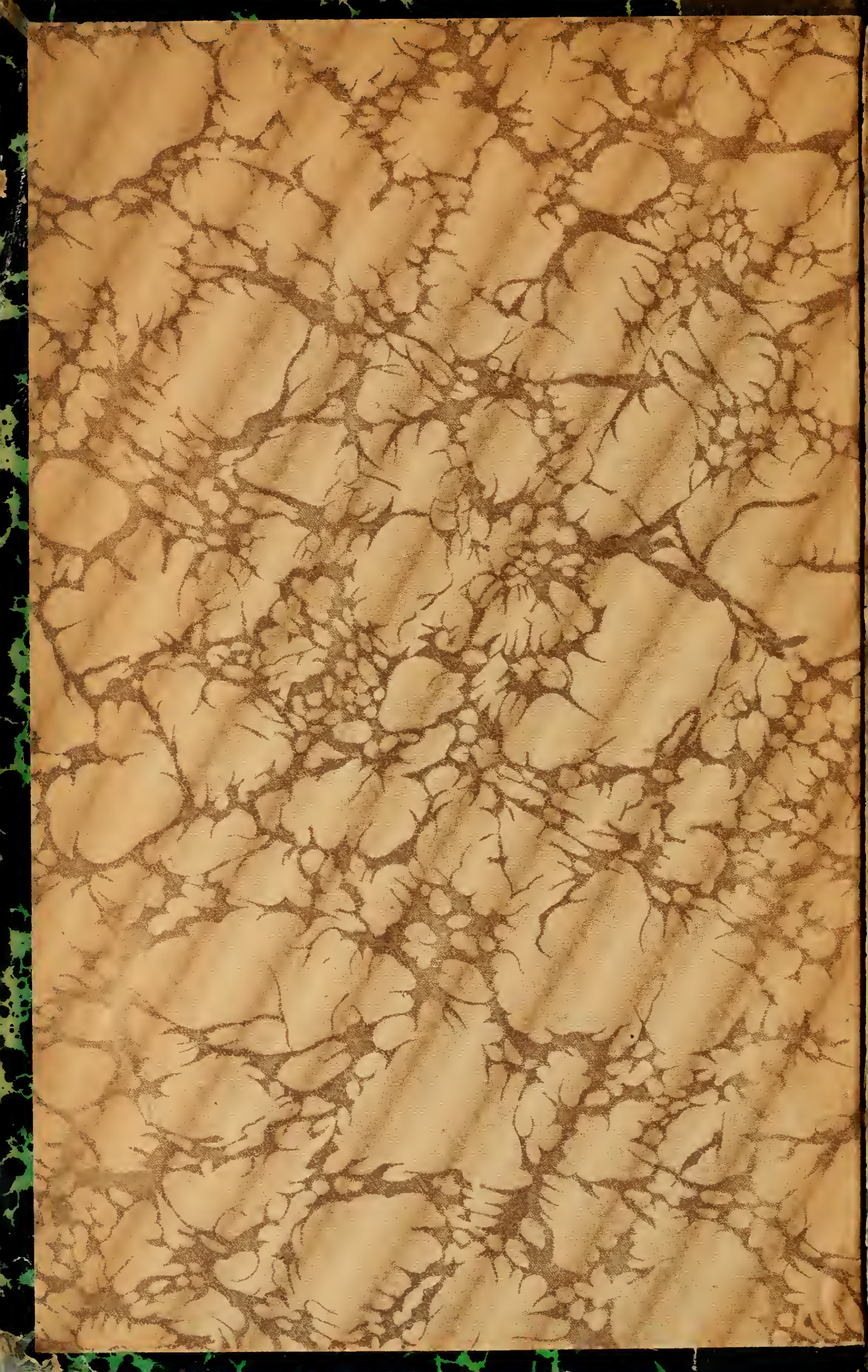

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01659278 4





Histoire du protestantisme français au Canada et aux Etats-Unis

II

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.



Alexandre MAGE, pasteur.

HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS
au Canada
et aux Etats-Unis

PAR

R.-P. DUCLOS

II

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL & Cie ÉDITEURS
Rue de la Louve, 6

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
Rue de Seine, 33



CHAPITRE VIII

Le Père Chiniquy [1].

Nous sommes arrivés à une époque à laquelle on pourrait donner le nom d'un homme pour la désigner dans l'histoire. Cet homme dont toute la presse canadienne s'est occupé qu'il s'agisse de le louer ou de le dénoncer à la haine des fanatiques, occupait dans la pensée de ses compatriotes une trop grande place pour que la révolution religieuse qui a coupé sa vie en deux parties absolument distinctes, le prêtre devenu pasteur, ne provoqua pas, à côté des pires colères, au moins la curiosité ; il a fait plus, il a suscité l'admiration et la sympathie.

Charles Chiniquy, nous l'avons vu précédemment, était un des meilleurs orateurs de l'Eglise catholique ; il s'était fait alors un nom tout à fait à part comme apôtre de la tempérance. L'ardeur et la fougue qu'il apportait à dénoncer les méfaits de l'alcool, il les avait souvent mis au service de son Eglise pour combattre les protestants qu'il ne connaissait pas ; ce qui

[1] Quand il est question de discours ou de répliques de Chiniquy, c'est en général un résumé que nous avons fait en employant autant que possible les mots et les tournures de phrases qu'il affectionnait.

est bien le cas de la presque unanimité des prêtres qui les dénoncent comme des ennemis de Dieu. Comment est-il passé des ténèbres à la lumière ; comment sa logique puissante quand il combattait l'hérésie protestante, a-t-elle pu se mettre ensuite au service de l'hérésie. C'est ce que nous verrons dans la suite. Pour comprendre l'évolution de cette conscience il faut assister à sa formation et suivre Charles Chiniquy du foyer de sa famille au collège, au séminaire et jusque dans son ministère qu'il consacra aux occupations du prêtre catholique et aux efforts du missionnaire antialcoolique. A le suivre de la sorte, nous nous rendrons mieux compte de la grandeur et de la beauté de cette âme d'élite que les calomnies cléricales n'ont jamais pu atteindre.

Son autobiographie dans laquelle nous avons puisé largement, révèle bien des misères morales au sein du catholicisme ; nous ne nous arrêterons pas à les examiner, car il n'est pas parfaitement équitable de juger d'un système par les écarts de ceux qui le défendent. Une religion peut être meilleure que ses prêtres et, parfois, les prêtres meilleurs que leur religion.

Charles Chiniquy eut le bonheur d'avoir une mère pieuse comme il s'en trouve souvent dans l'Eglise catholique. Sa piété était aveugle, mais elle était sincère et c'est ce qui explique qu'elle ait eu sur l'âme du jeune homme une influence si profonde. C'est sur les genoux de sa mère que Charles Chiniquy apprit à lire ; son premier livre, ce fut une Bible ! un cadeau qui avait été fait à la famille par un ami qui avait voulu lui témoigner son estime. Mme Chiniquy choisissait à l'avance les passages qu'elle croyait à la por-

tée de son enfant; puis elle les lui faisait lire et apprendre par cœur. Ce détail explique qu'on trouve dans les discours catholiques du père Chiniquy un si grand nombre de citations bibliques. Tout jeune, il se les était appropriées, les traduisant dans sa langue d'enfant à la grande joie des amis de la famille qui admiraient le précoce développement intellectuel du petit Charles.

La mort vint mettre fin à cette éducation si intime; M. Chiniquy père fut rappelé à Dieu et avec lui s'en alla l'aisance de la maison. Obligée de se disperser, la famille vit son intimité brisée; un oncle se chargea de Charles; tandis que la veuve et deux autres enfants plus jeunes allèrent vivre à Saint-Thomas chez une sœur qui y était établie.

Le jeune garçon.

Charles Chiniquy avait entendu dire bien des choses dans son village, mais il ne les avait pas toujours comprises, aussi était-il fort timide. Après ses larmes d'orphelin sa première grosse émotion lui vint de la confession. Quand il sut qu'il devait aller à confesse, sa petite âme en fut complètement bouleversée; on lui avait dit: Cet acte doit décider de ton bonheur ou de ton malheur éternel, et le pauvre petit se prépara de son mieux. Chaque fois qu'il s'adonnait aux exercices préparatoires de la confession: examen de conscience, acte d'humiliation, etc., etc., « sa mémoire se troublait, sa tête tournait, son cœur battait avec une vitesse qui l'épuisait; » sa conscience troublée lui disait que sa confession serait mauvaise, qu'il oublie-

rait quelque péché. Il ne connaissait pas ce Jésus qui appelle à lui les enfants.

Le jour qu'il attendait avec tant d'angoisse arriva enfin ; il se rendit à l'église, se jeta aux pieds du prêtre, le représentant de Dieu sur la terre, et la confession commença... Pauvre garçon, bientôt sa pensée, son imagination furent entraînées dans un bourbier d'idées impures qu'il n'avait jamais soupçonnées et il en fut scandalisé. Les questions répugnantes du confesseur lui firent horreur ; elles lui inspirèrent un tel dégoût, qu'il pria son tortionnaire de ne pas continuer à remuer cette fange qui lui était inconnue. Ce fut la première grande douleur de l'enfant; elle le fit pleurer ; il pensa beaucoup à sa mère qui aurait été désolée d'apprendre qu'on ait voulu salir l'âme de son enfant ; il s'imagina que tous ses amis allaient apercevoir sur son visage la trace des malpropretés avec lesquelles on venait de détruire la pureté de son imagination et de son cœur. Plus tard, au souvenir de ces premières impressions, quand pendant vingt-cinq années de prêtrise, il aura entendu la confession des prêtres et des laïques, des jeunes gens et des jeunes filles, Chiniquy écrira, se plaçant devant Dieu :

« Jamais l'antiquité païenne, malgré l'horrible corruption de ses mœurs, n'a eu d'institutions plus propres à corrompre le cœur et l'esprit que la confession auriculaire.

» Si les nations chrétiennes connaissaient mieux ce qu'elles doivent de protection et de respect à l'enfant, à la fille, à la femme, elles feraient un crime capital à l'homme non marié qui les aurait invitées à le constituer le confident de toutes leurs pensées les plus

secrètes, de tous leurs désirs les plus cachés, de toutes leurs actions les plus intimes. Il viendra un jour où elles prohiberont aussi la confession auriculaire; car elle livre plus que le corps, elle livre l'âme, le cœur et la pensée des femmes et des filles entre les mains d'un homme.

» Dira-t-on que cet homme est un prêtre? Mais au nom du sens commun, comment trouverez-vous dans ce mot prêtre une garantie contre les penchants les plus naturels et les plus irrésistibles du cœur humain? Dira-t-on qu'il est tenu par les serments les plus sacrés d'observer la continence et la chasteté les plus parfaites? Mais peut-on se figurer que ces terribles serments donnent à l'homme des forces contre Dieu? Car la lutte du prêtre n'est pas contre les hommes, elle n'est pas contre des lois humaines. Il pourrait alors rester vainqueur; un homme peut toujours sinon vaincre au moins résister; mais la lutte du prêtre est contre Dieu, elle est contre des lois immuables que Dieu a mises en lui; les faits sont là... Dans ce combat, la plupart sont vaincus, terrassés brisés dans des efforts qui quoique souvent héroïques ne sont pas moins téméraires et impuissants. »

Jeune et frappé par l'estime qui entoure le ministère du prêtre, attiré par la grandeur du dévouement qu'il suppose, Charles Chiniquy, arrivé chez son oncle Dionne à Kamouraska déclara vouloir étudier, afin de devenir prêtre. En vue de seconder sa vocation naissante, on lui donna pour tuteur et maître M. l'abbé Morin, vicaire de Kamouraska, qui passait pour être un érudit.

A l'occasion d'un grand repas donné au presbytère

par M. le curé, Charles Chiniquy vit des choses troublantes et dont le souvenir devait faire naître plus tard de bien sérieuses réflexions.

Au petit Séminaire.

Charles Chiniquy avait treize ans quand il franchit, pour la première fois, le seuil du collège de Nicolet, où il allait pendant trois années se familiariser avec la grammaire latine et la grammaire française; puis il passerait dans les classes de rhétorique, enfin dans celles de philosophie. Cela prendrait sept ans, et Chiniquy devait dire de ces années, qu'elles sont presque du temps perdu, car les « maîtres semblaient plus occupés à tuer le temps qu'à développer les intelligences; ils la dénonçaient, l'intelligence, comme l'un des plus dangereux ennemis de l'homme ». Chaque jour il entendait dire que la raison ne nous a pas été donnée pour nous guider, mais uniquement pour nous permettre de reconnaître la main de celui que Dieu nous donne pour guide et cette main infaillible est toujours en dernier lieu la main du pape.

Tous les efforts des professeurs tendent à prouver que la raison doit se prosterner aux pieds du souverain pontife, source unique de lumières, donnée aux hommes pour les sauver, centre autour duquel doivent graviter toutes les intelligences; soleil du monde, base de toutes les civilisations.

Charles Chiniquy en était arrivé à croire toutes ces choses. Parfois il y avait bien en son esprit des velléités de révolte; mais on lui avait appris la soumission et chaque lutte se terminait par la victoire du saint-

père aux pieds duquel il revenait en fils obéissant, respectueux et soumis. Un jour il confia à son professeur de philosophie des doutes qui lui étaient venus sur la nécessité absolue pour un inférieur de soumettre sa raison à son supérieur :

« Lorsque j'aurai soumis mon intelligence à celle de mon supérieur, s'il abuse de son autorité sur moi pour me tromper par de fausses doctrines, ou me commander des choses qui, suivant moi, sont mauvaises et malhonnêtes, ne serai-je pas perdu en obéissant ? N'aurai-je pas à rendre à Dieu un compte terrible pour m'être ainsi laissé tromper ? »

Le professeur à qui on n'avait probablement jamais fait de telles objections, ne se laissa pas démonter par la nouveauté de la chose et répondit : « Non, vous n'aurez jamais à rendre compte à Dieu des actions que vous faites par ordre de vos supérieurs légitimes. S'ils se trompent, ils sont seuls responsables. »

On conçoit que la conscience du jeune lévite n'ait pas été satisfaite de l'affirmation, pourtant catégorique, de son professeur ; il s'en ouvrit à un Père très estimé lui déclarant qu'il lui répugnait d'admettre de tels principes, puisque si on les poussait jusqu'à leurs extrêmes limites, ils avaient pour conséquence l'esclavage de l'intelligence et de la raison.

Le Père donna à peu près la même réponse que le professeur : « En se soumettant à Dieu qui nous parle par le pape, on marche dans la vérité ; mais on s'égare et on périt le jour où, mettant sa raison au-dessus de celle de ses supérieurs unis au pape, on refuse de leur obéir. »

Chiniquy reprit alors :

— Si ma raison me dit que le pape ou mes supérieurs se trompent, ne serai-je pas coupable en leur obéissant ?

— Vous supposez une chose impossible, répartit le Père ; le pape et l'Eglise ont la promesse de ne jamais faillir et d'être toujours dans le vrai. Et si la chose était possible, Dieu ne vous demandera jamais compte d'une erreur ou d'un péché commis en soumettant votre intelligence à l'intelligence de l'Eglise.

C'est à de telles conclusions qu'aboutissent tous les entretiens possibles avec les membres du clergé catholique quand c'est sur les questions de morale et d'autorité qu'on a réussi à mettre la conversation. La plupart des grands génies dont s'honore l'humanité qui ont voulu reconnaître les droits de la raison et de l'intelligence ont dû se séparer de Rome. Combien ont dû accepter la même discipline barbare et contre nature ! Rome ne veut pas que la terre tourne autour du soleil ; il est vrai que son opposition ne l'empêche pas de tourner.

* * *

Longtemps l'interdiction faite aux séminaristes de lire la Bible fut pour Chiniquy chose incompréhensible ; il n'arrivait pas à concevoir qu'on nourrît leur intelligence des chefs-d'œuvre du paganisme : Virgile, Tacite, Cicéron, Homère, Xénophon qu'on tenait pour des modèles de sagesse, d'honneur, de chasteté et de patriotisme aux yeux de leurs contemporains, alors qu'on leur interdisait la Bible sur laquelle Rome prétend cependant faire reposer son enseignement.

Quand les étudiants étaient groupés et qu'ils s'in-

terrogeaient sur des points comme celui-ci, par exemple : Quelle différence y a-t-il entre la religion de la Rome païenne et celle de nos jours ? plus d'un n'osait répondre, le seul changement est dans les mots employés ! Les temples des idoles sont restés debout, les idoles ont conservé leur place des beaux jours. Aujourd'hui comme autrefois l'encens brûle en leur honneur ; les peuples à leurs pieds ont encore le front dans la poussière ; ils leur rendent les mêmes honneurs ; ils en attendent les mêmes bienfaits. Ce qui est changé, c'est le nom qu'on leur donnait alors. Saint-Pierre a remplacé Jupiter ; Marie : Minerve ou Diane, etc., etc. Lorsque l'auteur visitait Rome en 1909 et qu'il demanda au guide qui l'accompagnait ce qu'on avait fait des colonnes de tous les temples du paganisme à travers les ruines desquels se promènent les touristes, il répondit : « On s'en est servi pour supporter les voûtes splendides des églises catholiques que vous avez admirées et elles ne sont pas trop dépaysées. » Si ces colonnes pouvaient parler, elles nous diraient que ce qu'elles voient maintenant elles l'ont déjà vu dans le passé ! C'étaient les mêmes cérémonies et souvent la même exploitation. »

On comprend que Charles Chiniquy ait souffert de ne pouvoir nourrir son âme des lectures pieuses avec lesquelles sa mère lui avait appris à aimer Dieu. Un jour, il aperçut une Bible mêlée à des ouvrages frappés de la censure de l'index ; il nous a dit ce que fut sa joie ! Il prit le saint livre, le pressa sur son cœur, le porta à ses lèvres et se mit à prier. C'est que sa seule vue avait rappelé des souvenirs d'enfance, de ces souvenirs qui ne meurent pas et qui s'imposent

quand on les croit bien loin enfoncés dans le passé. Le lendemain, le directeur, qui avait remarqué l'absence prolongée de Chiniquy, le fit appeler dans son cabinet et lui demanda des explications. Le coupable avoua sa faute, et il dit : « Je dois vous avouer qu'il est une chose fort embarrassante pour ma conscience dans les règlements qui nous sont imposés, je n'ai jamais voulu vous en parler, mais puisque vous avez fait naître une occasion de m'expliquer, pardonnez à mon audace. Vous nous mettez entre les mains des livres en partie inspirés par l'enfer et vous nous défendez de lire le seul livre écrit sous la dictée de l'Esprit de Dieu. Cette peur que vous avez de la Bible ébranle ma foi et me fait craindre que nous ne fassions fausse route. »

Le directeur était abasourdi ; jamais séminariste ne s'était permis audace pareille et il le fit bien voir. « Ne crains-tu pas d'être victime d'une illusion du démon, dit-il, en te préoccupant de questions si nouvelles et si étranges pour un étudiant qui ne doit penser qu'à obéir à ses supérieurs ? »

La réponse de Chiniquy vaut d'être rapportée in-extenso : « Il se peut que je sois le premier qui vous tienne pareil langage, car il est probable que je suis le seul ici qui ai lu la sainte Bible dans sa jeunesse. Mais je puis vous assurer que cette lecture m'a fait un bien qui dure encore. C'est donc parce que je sais par expérience qu'il n'y a aucun livre au monde aussi beau, aussi bon à lire que je me trouve profondément affligé par la frayeur qu'il vous inspire.

» Je vous l'avoue, j'ai passé cet après-midi à lire la Bible et j'y ai trouvé des choses qui ont fait plus de

bien à mon âme que tout ce que vous m'avez donné à lire depuis six ans. »

Pour justifier l'interdiction de la lecture de la Bible le supérieur parla de passages délicats qui ne peuvent pas être lus par des jeunes gens, à plus forte raison par des jeunes filles.

C'est alors que Chiniquy répondit: « Ces choses d'une nature si délicate dont vous ne voulez pas que le bon Dieu nous instruise, vous savez bien que le démon nous en parle nuit et jour. Or quand le diable attire notre pensée vers une chose mauvaise, c'est pour nous la faire aimer et nous perdre. Tandis que, quand le Dieu de toute pureté nous parle de ces choses mauvaises, mais qu'il est impossible à l'homme de ne pas connaître, c'est pour nous les faire détester et nous donner la force de les fuir.

» Eh bien, puisque vous ne pouvez pas empêcher l'esprit mauvais de nous parler afin de nous séduire, par ces choses si délicates et si dangereuses qui justifient votre interdiction, comment osez-vous défendre à Dieu de nous parler de ces mêmes choses dans le but de nous mettre en garde contre leurs séductions ?

» D'ailleurs quand mon Dieu veut me parler lui-même sur une question quelconque, où prenez-vous le droit d'empêcher sa parole toujours plus sainte, de pénétrer jusqu'à moi ? »

Le directeur éprouva une surprise indescriptible; il fut un instant comme s'il avait été frappé par la foudre. Chiniquy le vit pâlir, puis soupirer et enfin il l'entendit qui disait : « Mon cher Chiniquy, ta réponse et tes raisons sont d'une force qui m'épouvante ; si je

n'avais que mes propres idées pour te réfuter, je ne saurais trop comment m'y prendre ; mais j'ai quelque chose de mieux que mes faibles pensées, j'ai la pensée de l'Eglise et de notre saint-père le pape ; il ne veut pas que nous mettions la Bible entre les mains de nos élèves.

» Obéir à ses supérieurs en tout, voilà la règle qu'un écolier chrétien comme toi doit suivre constamment. Si tu y as manqué hier, j'espère que cela ne t'arrivera plus ; l'enfant que j'aime plus que moi-même ne me causera plus pareille peine. »

En prononçant ces paroles, il se jeta dans les bras du jeune homme dont le visage fut mouillé de ses larmes. L'étudiant pleurait aussi mais ses larmes n'étaient pas celles de la défaite ; il sortit de cette entrevue plus convaincu que jamais, mais incapable d'oser confier ses inquiétudes à d'autres. Malgré tout, la pensée d'avoir fait de la peine à son directeur qu'il aimait, lui brisait le cœur. Le besoin d'être honnête vis-à-vis de soi-même lui donnait souvent ces hardiesses qui étonnaient ses professeurs. Puis quand on l'avait rappelé au devoir, remis sous la discipline, il pleurait, regrettait ses accès de franchise et passait des nuits sans sommeil.

Au grand séminaire.

Charles Chiniquy avait terminé ses études classiques. Il entra en théologie ; cette époque de transition dans la vie du jeune homme est très importante. Il laisse derrière lui tous ses bouquins sales, déchirés couverts d'indications au crayon qui lui rappellent bien des heures de travail. Il entre dans des salles

nouvelles, plus élevées; il respire une autre atmosphère, surtout quand il passe en théologie. Entrer en théologie ! c'est-à-dire étudier les lois divines; assurément il fallait rencontrer la Bible quelque part, le livre de théologie par excellence. Grande fut sa surprise quand il se vit en face des ouvrages de Bailly, de Bouvier, de Dens, de saint Thomas et de saint Liguory ! Surprise plus grande encore quand il eut à les parcourir, à se pénétrer de leur esprit et de leurs enseignements, si contraires aux notions de justice, de droiture, d'honnêteté qu'il avait connues sous le toit paternel et dont sa conscience avait gardé le doux souvenir. Quelle surprise, quand il apprit dans Liguory qu'un homme qui a fait serment de garder un secret n'est pas obligé par son serment s'il doit en arriver quelque dommage pour lui-même ou pour d'autres :

« Si quelqu'un fait serment devant un juge de dire la vérité, il n'est pas obligé de dire les choses cachées. »

« Il est permis de conseiller un crime moindre pour en éviter un plus grand. Il est juste de conseiller à quelqu'un de commettre un vol ou une fornication pour empêcher un meurtre. »

« Un pauvre homme qui a caché les effets volés dont il a besoin, peut affirmer devant le juge qu'il n'a rien. »

« Un enfant a le droit de voler son père ; le pauvre de voler le riche ; un serviteur son maître. »

« Il n'est pas permis de mentir, mais permis de déguiser la vérité, de cacher ce qui est[1]. »

[1] Liguory, livre II, et ainsi de suite tout le long de l'ouvrage.

Saint Thomas dit que les hérétiques (protestants) ne doivent pas être tolérés ; d'abord excommuniés puis livrés au bras séculier pour être exterminés (vol. IV).

Quand Charles Chiniquy se vit en face de cette morale, de ces milliers de pages inspirées par le même esprit, il en fut confondu, mais se dit que probablement l'Eglise et la théologie lui donneraient la clef et les explications de ces iniquités.

Plus tard, il s'écriait : « Sous le manteau de sa théologie, Rome outrage et détruit les lois les plus saintes que le ciel ait léguées à la terre ; elle arrache du cœur les sentiments que le Créateur y a déposés ; sans s'en douter, le prêtre devient le plus irréconciliable ennemi de Dieu et des hommes. »

* * *

La question du célibat provoquait aussi bien des discussions parmi les étudiants. Un jour le supérieur prit pour texte d'un sermon ces paroles de Matthieu, chap. 19, versets 12-13 : « Il y a des eunuques qui le sont dès le sein de leur mère ; il y en a qui le sont devenus par la main des hommes ; il y en a qui se sont rendus tels eux-mêmes, à cause du Royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre ceci, le comprenne. » Les arguments présentés par le supérieur, ne parurent pas satisfaisants à son auditoire ; les étudiants se réunirent, causèrent ensemble, étudièrent les textes qu'ils rapprochèrent entre eux ; puis étant arrivés à des conclusions ; ils chargèrent Chiniquy de parler au père supérieur en leur nom.

Après un préambule flatteur, Chiniquy dit : « Vous nous avez assuré que les paroles de Jésus-Christ : Il

y a des hommes qui se sont faits eunuques pour le Royaume des cieux, nous prouvent jusqu'à l'évidence que si nous voulons être prêtres, il nous faut absolument nous faire eunuques par les vœux du célibat. Dans ces paroles, notre Seigneur, nous semble-t-il, n'enseigne pas une pareille doctrine, mais il veut nous prévenir contre une des erreurs qui devaient plus tard mettre en danger le salut du monde. Notre Seigneur en ce texte n'approuve ni ne désapprouve ceux qui se font eunuques avec l'intention d'aller au ciel par ce moyen. Il en est de ce texte comme de celui où Jésus dit à ses apôtres : « Ils vous chasseront des synagogues ; même le temps vient où quiconque vous fera mourir croira servir Dieu. » Jean 16 : 2. Permettez-nous de mettre ces deux textes en face l'un de l'autre.

Ils se feront eunuques pour le royaume des cieux. Matthieu 19 : 12-13.	Ils vous feront mourir pour servir Dieu. Jean 16 : 2.

» De ce que Jésus a dit de certains hommes qu'ils feront mourir ses disciples pour plaire à Dieu ; concluerons-nous que faire mourir un disciple de l'Evangile soit une chose agréable à Dieu ? Assurément non !

» Il nous semble évident qu'il ne nous est pas permis de penser que le célibat conduise plus facilement un homme au ciel que l'état dans lequel Dieu créa l'homme primitivement. Il nous semble que le Seigneur a tout simplement voulu dire que certains hommes s'imagineront gagner le ciel en mutilant leur corps. »

« Tu parles comme un véritable hérétique, interrompit le directeur, M. Leprohon; il est vrai que les vœux du célibat ne se trouvent pas enseignés dans la Bible. Mais la tradition nous l'enseigne et puisque la saine tradition nous assure que Jésus a recommandé le célibat, nous devons la croire. Celui qui n'écoute pas l'Eglise doit être regardé comme un païen et un publicain. Il n'y ą donc de salut que pour celui qui soumet sa raison à ce dogme de l'Eglise. Elle ne vous demande pas de comprendre, mais de croire. Votre devoir n'est pas de raisonner, mais de vous soumettre comme des enfants dociles, obéissants à leur mère. »

Ces questions préoccupaient cette jeunesse. Et malgré les invitations du supérieur à la soumission et à l'obéissance, elle n'était pas satisfaite, et pourtant, le dilemme était là implacable; il fallait se soumettre ou se démettre!

« N'avez-vous pas honte, leur disait-on, de vouloir interpréter l'Ecriture sainte autrement que les saints Pères? Est-ce à vous ou à l'Eglise que Jésus a promis de donner son Saint-Esprit? Est-ce à vous de gouverner et à l'Eglise d'obéir? N'est-ce pas plutôt à vous d'obéir et à l'Eglise de commander? Vous montrez un esprit d'incrédulité qui m'épouvante; je tremble pour toi, mon pauvre Chiniquy, et pour ceux dont tu es l'organe.

» Si au contraire vous acceptiez les enseignements de l'Eglise, l'épouse de Jésus-Christ, elle deviendra votre épouse; elle vous prendra dans ses bras; elle vous pressera sur son cœur; elle vous élèvera à la sublime dignité de prêtre de la nouvelle alliance du

Nouveau Testament ; elle vous donnera, sur la terre, un honneur supérieur à celui des rois et des empereurs. »

Si Charles Chiniquy eût alors suivi les directions de sa conscience et de son intelligence, il aurait quitté le séminaire immédiatement ; mais il était sincèrement catholique romain ; il lui fallut donc livrer de nouveaux combats et faire taire en lui ces voix.

Après une nuit d'angoisse, son premier désir fut d'aller se jeter aux pieds de son confesseur, pour lui demander pardon du crime qu'il croyait avoir commis. Il pensait que devant sa douleur le prêtre aurait pitié de lui et que son absolution le délivrerait. Il se fit ensuite chez Chiniquy un profond silence, celui de la mort ; son confesseur auquel il était allé, lui assura que c'était la paix de Dieu ; il le crut ; il renonça à n'avoir d'autre volonté, d'autre désir, d'autre projet que ceux que ses supérieurs voudraient bien lui suggérer ; il immola sa raison, sa conscience, sur l'autel de son Eglise infaillible. Il se résigna à ne penser que ses pensées, à ne vouloir que sa volonté, à ne vivre que pour elle, et le 18 mai 1832, il fit le vœu du célibat et reçut l'ordre du sous-diaconat.

Le sous-diacre.

Cette cérémonie lui ouvrait de nouveaux horizons ; il allait entreprendre des études auxquelles il n'avait pas songé. Lui et quelques-uns de ses amis pressentaient bien ce qu'il y a de délicat dans le mystère de la confession. Il n'avait pas oublié sa première, mais alors, c'était un homme qui s'entretenait avec un

jeune homme. Quand il comprit et sonda les profondeurs dans lesquelles il aurait à descendre pour connaître les secrets des cœurs et des consciences, il fut épouvanté. Immédiatement après avoir fait vœu de célibat, de chasteté, être obligé d'étudier, d'apprendre par cœur, d'avoir sous les yeux les choses les plus impures, de remplir sa mémoire de pensées d'insinuations les plus propres à exciter ses sens, souiller ses oreilles et son cœur, ce lui fut une révélation bouleversante. Quelques amis causaient de ces choses ; ils décidèrent de s'ouvrir de leurs soucis à leur directeur et de nouveau on chargea Chiniquy d'être le porte-parole. S'adressant à M. Leprohon, il lui dit : « Serons-nous obligés de parler aux femmes et aux jeunes filles que nous confesserons, des matières impures et indécentes qui sont mentionnées dans les ouvrages des maîtres que nous étudions ? » — « Sans doute, répliqua le supérieur ; il faut de toute nécessité que vous interrogiez vos pénitentes sur ces matières. Car étant timides les femmes n'avouent pas volontiers les fautes dont elles se sentent coupables. »

Chiniquy troublé, montra la délicatesse et l'impossibilité de la situation qui leur était faite. « Vous nous avez fait prendre l'engagement de rester chastes toute notre vie et voici que vous nous mettez dans l'impossibilité de tenir notre engagement. » De l'aveu de tous les théologiens, le confessionnal est le tombeau de la pureté de l'âme et du corps. Faut-il donc se résigner à devenir l'un de ces tombeaux recouvert d'or et de parfum, mais rempli de pourriture et d'infection ? »

« Mon cher Chiniquy, reprit le supérieur, je te l'ai

déjà dit bien des fois, tu t'occupes trop à raisonner quand la religion te commande d'obéir avec l'humilité et la docilité d'un enfant. A t'en croire, ajouta le supérieur, il faudrait réformer l'Eglise, abolir la confession des femmes, jeter au feu les livres de théologie et en faire de nouveaux.

» Les faiblesses dont parlent les théologiens ne doivent pas vous troubler, puisque l'Eglise vous assure qu'elles ne vous seront pas imputées. »

Laissé seul, Chiniquy se retira dans sa chambre et demanda pardon à Dieu d'avoir osé penser autrement que les papes et les évêques. Il s'en voulait d'avoir eu l'impardonnable présomption d'opposer un seul instant sa petite personne à tant de grandes intelligences.

Hélas ! cet honnête sous-diacre était encore loin de comprendre que personne n'a le monopole de l'Esprit de Dieu ; que Dieu le donne à qui le demande ; mais il y avait chez lui des dispositions, un esprit chercheur qui plus tard devait rompre les liens qui le retenaient et dans lequel allait se débattre le prêtre.

Le Prêtre.

Charles Chiniquy fut ordonné prêtre le 21 septembre 1833 ; il rend compte des saintes émotions qui remplirent son cœur dans cette occasion unique de sa vie. « Non seulement Jésus-Christ venait de mettre sur mes épaules, dit-il, le manteau de son divin sacerdoce, mais il m'avait associé d'une manière si parfaite à son éternelle mission de Sauveur du monde, que j'allais pouvoir tous les jours de ma vie, offrir un

sacrifice aussi parfait que celui du Calvaire ! A l'avenir, le Fils de Dieu allait descendre sur la terre, en réalité, en personne, aussi souvent que je le lui commanderais ! Je venais de recevoir un pouvoir absolu, irrésistible sur lui ! Tous les jours de ma vie j'allais, non pas symboliquement, mais réellement, boire de son sang et me nourrir de sa chair, de son âme, de sa divinité. Il allait se reposer dans ma poitrine, mêler son sang à mon sang, son âme pure à mon âme pécheresse, s'unir à moi pour me diriger, me soutenir, me sanctifier pour le temps et pour l'éternité. »

Il était arrivé à un état d'exaltation difficile à décrire, incompréhensible pour nous protestants. Nous nous sommes souvent demandé si vraiment le prêtre croyait à ce pouvoir ; après ce que nous venons de lire, il faut admettre que l'intelligence humaine peut s'exalter à un tel point qu'elle en arrive à admettre les choses les plus impossibles. Plus tard, mieux inspiré, Chiniquy ne vit dans cette doctrine de la transsubstantiation qu'une imposture enveloppée de paroles pompeuses, impossibles à croire à moins d'avoir reçu un esprit d'aveuglement et d'avoir subi les terribles illusions du romanisme. On lui demandait un jour, comment il se faisait qu'il s'était rendu coupable d'un tel acte de folie et d'idolâtrie ? Il répondit avec les paroles de l'aveugle, à qui on demandait comment il se faisait qu'il voyait maintenant : « Je n'en sais rien, tout ce que je puis dire, c'est que je ne voyais pas et que maintenant je vois... Jésus a touché mes yeux et maintenant je vois. » Et il ajoutait « Jésus est venu exercer jugement dans le monde afin que ceux qui

ne voyaient point voient et que ceux qui voyaient deviennent aveugles[1]. »

Chiniquy et l'Ecriture.

Inconsciemment, dans ses entretiens avec ses condisciples et ses supérieurs, Chiniquy avait l'habitude d'en référer à la Bible, il la citait comme faisant autorité, se rappelant la place qu'on faisait à ce livre dans la maison paternelle. Cela lui avait valu quelques vertes remontrances. Son supérieur lui avait même imposé silence, lui rappelant qu'il ne devait pas s'arroger le droit d'interpréter les Ecritures autrement qu'en se conformant au consentement unanime des Pères.

Un jour, alors qu'il était vicaire de la paroisse de

[1] Dans son ouvrage, *Cinquante ans dans l'Eglise de Rome*, M. Chiniquy rapporte quelques conséquences remarquables du dogme de la transsubstantiation du « bon Dieu » fondu dans son tabernacle, après avoir été égaré dans un champ par le curé.

En voici une inédite que j'ai recueillie d'un témoin digne de foi : Dans une de nos paroisses du Nord, le curé fut soudainement appelé auprès d'un mourant ; c'était en hiver, il avait plu la veille, et durant toute la nuit une forte gelée avait couvert la terre d'une mince couche de glace. En un instant le marguillier et son traîneau étaient à la porte du presbytère; M. le curé avait mis le « bon Dieu » dans un petit étui en argent et le petit étui sur sa poitrine. Tous deux, curé et marguillier s'installèrent dans les peaux de buffle: on allait grand train, longeant une pente rapide; tout à coup, à un défaut de la route le traîneau est renversé ; le « bon Dieu » s'échappe, glisse sur la glace, passe entre les fils de fer d'une clôture et descendit la pente avec la vitesse d'un petit garçon sur son traîneau. M. le curé s'étant relevé, ramena sa soutane en place, puis s'étant aperçu de sa perte, il interrogea le marguillier : « Mais où est donc passé le bon Dieu, dit-il? — Ah ! monsieur, répondit le simple homme, il glisse là en bas, on dirait que le diable l'emporte ! »

Saint-Charles, voyant une Bible sur la table de travail de son curé, il remarqua combien les écrivains sacrés étaient supérieurs à leurs théologiens, saint Liguory et autres. Jamais il ne vit se produire un changement aussi soudain et aussi complet que celui qui se fit dans la personne du curé, Perras. « Père Chiniquy, dit-il, je vois avec peine que vous avez oublié les serments que vous avez faits le jour de votre ordination, vous avez promis de ne jamais interpréter les Ecritures d'après les trompeuses lumières de votre pauvre intelligence. Vous avez juré de ne les expliquer que suivant le consentement unanime des Pères ; c'est-à-dire suivant l'enseignement de l'Eglise. Est-ce que Liguory n'a pas été approuvé par l'Eglise tout entière parlant par la voix des papes et des évêques ? Mais au lieu de vous soumettre à cette autorité avec l'humilité qui convient à un jeune prêtre, vous en appelez avec arrogance à la Bible. Je tremble pour vous, vous êtes sur la pente de l'hérésie. » Le vicaire passa la nuit à pleurer, il se reprochait amèrement son imprudence. N'avait-il pas marqué sa préférence pour l'autorité divine sur les traditions humaines ?

Nous ne dirons rien de l'année terrible de 1834, durant laquelle le choléra morbus fit tant de victimes ; il se dévoua comme d'ailleurs tous les autres prêtres ; il ne s'épargna ni jour ni nuit, désireux de ne laisser aucun malheureux privé des secours de son Eglise. Comme il n'y avait pas de médecin à Charlesbourg, petit village des environs de Québec, il se hâta d'étudier la maladie, consulta des médecins, organisa une petite pharmacie et se mit à soigner le corps aussi bien que l'âme des malades.

Son vicariat à Saint-Roch mérite qu'on s'y arrête spécialement. Il fut un jour fort embarrassé sur la manière de porter le saint viatique à un matelot. A Saint-Charles et à Charlesbourg, on accompagnait cette cérémonie d'une grande pompe et de toutes les marques extérieures d'un souverain respect pour le bon Dieu : le prêtre se faisait accompagner de plusieurs personnes à pied ou à cheval, pour frapper l'imagination populaire ; ou le prêtre endossait sa grande soutane et un surpli ; un homme, une cloche à la main, annonçait en l'agitant l'approche du bon Dieu ; c'était pour tous une invitation à se mettre à genoux.

Mais à Québec où il y avait des protestants, pourrait-il faire de même ; ne s'exposerait-il pas au ridicule ? Il allait le braver quand un collègue l'en dissuada, lui conseillant de consulter l'évêque avant d'agir. Grande fut sa surprise ; quand avec une légèreté qui l'impressionna douloureusement, l'évêque conseilla à cause des protestants de faire voyager le bon Dieu incognito, ajoutant sur un ton badin : « Mettez le bon Dieu dans l'une des poches de votre gilet, comme font les prêtres ici. Nous ne devons pas oublier que nous sommes un peuple conquis ; les protestants sont les plus forts, notre gouverneur et le gouvernement sont protestants ; la garnison de la citadelle est composée de protestants. Suivant les lois de notre Eglise et les lois françaises reconnues au Canada après la conquête, nous aurions le droit de punir les misérables qui tournent en ridicule les mystères de la sainte religion ; mais nous ne sommes pas assez forts pour user de ce droit. Après tout, c'est la faute du bon Dieu si nous sommes obligés de le faire voyager ainsi par nos rues, le portant dans nos poches ; c'est

la conséquence de la victoire qu'il a permis aux hérétiques de remporter sur nous. Je vois comme vous combien la foi du peuple dans la présence réelle de Jésus-Christ dans le saint sacrement diminue tous les jours; mais il est important qu'on tienne ce déficit aussi secret que possible. »

Ce que l'évêque redoutait pour le peuple, arriva à Chiniquy; de ce jour, il n'eut plus pour le «bon Dieu» le même respect. La manière frivole dont l'évêque avait parlé du saint sacrement, le laissa sous l'impression que son supérieur ne croyait pas au dogme de la transsubstantiation.

Une découverte pénible.

Bien que Chiniquy n'ait jamais été un homme de chiffres, il calculait cependant dans la pensée les sommes énormes qui provenaient des messes dites pour les âmes du purgatoire, sommes que les curés venaient tour à tour verser dans le trésor épiscopal. Il se disait, « le purgatoire doit se vider au moins deux fois par jour car on travaille beaucoup à la délivrance de ses captifs ». Cette question l'intriguait. En réfléchissant ainsi, il arrivait à trouver des sommes fabuleuses, il trouvait pour le Canada et les Etats-Unis cinq à six millions de dollars. Un autre calcul le préoccupait ; comparant le nombre des prêtres aux innombrables messes à dire, il concluait qu'il n'y avait pas dans le monde entier, un nombre suffisant de prêtres pour pouvoir dire toutes les messes payées par le peuple. Il repassait ces questions dans sa pensée, quand un journal de France: *L'Ami de la Reli-*

gion et du Roi lui tomba sous la main. Il l'ouvrit et lut imprimé en gros caractères : *Admirable piété du peuple canadien français.* Il avait la clef du mystère qu'il avait tant de fois essayé de comprendre. Deux cent mille francs payés aux prêtres de Paris pour dire des messes à vingt-cinq centimes la pièce, — cinq sous, — soit quarante mille dollars de notre monnaie pour messes dites à cinq centimes la pièce, ce qui laissait entre les mains de l'évêque le joli bénéfice de huit cent mille francs, soit cent-soixante mille dollars. La colère, la honte lui monta au front. Et puis, il se demanda comment on pouvait s'assurer que ces messes étaient dites à Paris. Ah si le peuple savait cela ! S'il connaissait les tours qu'on lui joue !

L'apôtre de la tempérance.

Le choléra faisait encore des victimes ; à ce fléau s'en ajoutait un autre. La petite vérole était dans l'hôpital ; on vint dire à Chiniquy qu'on avait besoin de son ministère à l'hôpital de la marine où il était aumônier. Il s'y rendit en hâte. Quel spectacle ! La flotte d'automne avait amené un nombre considérable de malades. Avant de s'en approcher, il crut devoir s'administrer un grand verre de brandy, — eau de vie ou cognac. — Le docteur Douglas, un chrétien, témoin de cette petite scène lui dit : « Mais, Père Chiniquy, que faites-vous là... » — « Vous le voyez, c'est comme préservatif contre les miasmes que je vais respirer dans les salles de l'hôpital ! » « Se peut-il que vous ignoriez à ce point les effets délétères de l'alcool sur le corps humain, répartit le docteur. Voudriez-

vous assister à l'autopsie d'un alcoolique? Je vous ferais toucher du doigt les ravages de votre prétendu remède sur tout notre organisme.» Chiniquy accepta l'invitation et assista à cette autopsie. A l'aide d'un microscope qu'on lui prêta, il vit les effets désastreux de l'alcool sur les intestins, les poumons, etc... Le docteur lui expliqua longuement et minutieusement comment le poison agissait sur tous les différents organes.

Quelques jours plus tard, il fut témoin d'une scène des plus lamentables et d'une mort dans les conditions les plus dramatiques, conséquences d'une mère ivre. Dans la nuit, il avait eu une vision, sa mère lui disait avec une sollicitude toute particulière: « Va dire à toutes les mères de famille du Canada de ne jamais mettre une goutte de boisson alcoolique devant les yeux de leurs enfants, de ne jamais en boire. Et toi, abandonnes-en l'usage. Va publier ce que tu as appris sur ce sujet ». L'âme émue, levant les yeux vers le ciel, il s'écria à haute voix: « Pour votre amour, ô Jésus, pour l'amour de mon pays, je promets de ne plus jamais prendre une goutte de boisson enivrante et de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour engager les prêtres et le peuple à faire de même.» Il avait reçu l'appel et il y avait répondu; Charles Chiniquy était consacré apôtre de la tempérance.

Sa première « cure ».

La paroisse de Beauport avait une mauvaise réputation; cela provenait de la trop grande prospérité de ses habitants auxquels l'industrie des fours à chaux et

le commerce des légumes — ils alimentaient Québec — procuraient d'importantes ressources. Pour remplir leurs loisirs, le peuple n'étant pas instruit, les hommes buvaient, ce qui fait qu'on consommait dans la paroisse d'invraisemblables quantités de rhum et d'eau-de-vie. Chiniquy connaissait ces détails et la perspective d'aller exercer son ministère dans un milieu semblable, le remplit de terreur.

Dès qu'il connut la décision de son évêque, Chiniquy lui écrivit pour le prier de revenir sur cette nomination dont il n'avait pas le courage d'accepter les responsabilités. L'évêque répondit par le silence et le futur desservant dut rejoindre son poste. L'apparence extérieure de Chiniquy n'avait rien qui en imposât; elle prêtait plutôt au sourire. Pourtant, dès le premier contact, les gens s'aperçurent vite qu'ils avaient à faire avec un homme doué d'une forte volonté. Le premier dimanche, il prit pour texte de son « instruction » ces paroles de Paul « Malheur à moi si je ne prêche l'Evangile ». L'après-midi aux vêpres, il parla sur ces paroles de saint Jean: « Le berger conduit ses brebis et marche devant elles et elles le suivent, » Jean 10 : 4. C'était une préparation à l'œuvre qu'il voulait commencer: organiser une société de tempérance, car il ne voyait pas d'autre moyen pour entraver les progrès de l'alcoolisme. Il voulut avant d'entreprendre pareille tâche avoir l'autorisation de son évêque, M. De Sinaïe ; celui-ci écouta d'abord avec attention, mais finit par tourner en ridicule les plans que Chiniquy lui avait soumis; il alla même jusqu'à lui défendre d'en faire mention au « prêche ». « Ces sociétés de tempérance, sont des institutions protes-

tantes, dit-il, ne cherchez pas à faire mieux que saint Paul et Timothée qui buvaient du vin. » L'entretien ne fut pas long, il ne découragea pas Chiniquy, car il espérait gagner les prêtres à sa cause.

Ne trouvant aucun appui auprès de ses collègues canadiens, il écrivit au Père Matthieu, l'apôtre de la tempérance en Irlande ; il demandait le secours de ses conseils et de ses prières, pour introduire dans « son cher Canada » quelques-uns des bienfaits dont il avait, lui, doté sa patrie.

Sa réponse ne se fit pas attendre; elle conseillait qu'on se mît immédiatement au travail en comptant sur le secours de Dieu. A peine avait-il fini de lire cette lettre, Chiniquy tomba à genoux et dit : « Vous le savez, mon Dieu, je ne suis qu'un pauvre pécheur, il n'y a en moi que faiblesse et ténèbres ; donnez-moi votre Esprit de lumière, de sagesse et de force afin que je puisse m'acquitter de la mission dont vous m'avez chargé. » Cette question de tempérance est d'une telle importance que le lecteur sera heureux de lire sous la plume de Chiniquy comment naquit la première des sociétés de tempérance canadiennes.

« Je vous ai déjà dit que j'ai la conviction d'avoir été choisi par Dieu pour arrêter les progrès de l'alcoolisme parmi vous. C'est là le plus grand ennemi de vos âmes et de vos corps, de vos femmes et de vos enfants, de toute notre paroisse. Je suis bien décidé avec le secours de Dieu, à livrer au fléau un combat à mort, mais je ne dois pas être seul pour cette lutte, je veux lever au milieu de vous un étendard et constituer une armée des soldats de Christ. Il en sera le chef et conduira ses armées à la vic-

toire. J'ai choisi les trois premiers jours de cette semaine pour former les rangs ; que ceux qui veulent prendre part à la bataille viennent passer ces trois jours avec moi au pied des autels. J'invite même ceux qui ne veulent pas s'enrôler, à venir par curiosité. »

Le lendemain matin à 8 heures, l'église était remplie; le second discours à 10 heures et demie, le troisième à 3 heures, le quatrième à 5 heures. L'enthousiasme était à son comble. Le premier jour, soixante-quinze personnes signèrent l'engagement; le second, deux cents ; le troisième trois cents. On était venu des paroisses voisines, la presse française et anglaise fut unanime pour approuver ce beau mouvement. Pendant que les protestants s'en réjouissaient, les catholiques romains, inspirés par leurs prêtres, le tournaient en ridicule. L'indignation de l'évêque n'avait pas de bornes. Il fit venir Chiniquy et lui dit : « Est-il possible que vous ayez oublié si tôt ma défense d'établir cette ridicule société de tempérance. Ne voyez-vous pas que les protestants sont les seuls à vous approuver? N'avez-vous pas honte de mériter les applaudissements de ces hérétiques? » Sa Grandeur le menaça même de suspension et le clergé d'un commun accord se mit à l'œuvre pour enrayer ce beau mouvement. Cette opposition ne devait pas durer ; deux choses allaient aider Chiniquy et lui concilier la sympathie du public.

En août 1840 la presse annonçait l'arrivée prochaine à Montréal du comte Forbin Janson. Cet illustre prélat avait été le confident du roi Charles X pendant les heures troublées de la Révolution de 1830; cette intimité, disait-on, lui avait valu l'exil, et ce temps de

repos il l'employait en visites. Chiniquy lui fit visite à Montréal et le mit au courant de la situation. Quelques jours après son Excellence était l'hôte du séminaire de Québec qui offrait un grand dîner en son honneur. Pour cette démonstration, on avait invité plus de cent prêtres au nombre desquels Chiniquy. Voici le récit que fait de cette fête l'apôtre condamné par l'évêque :

« Comme j'étais un des plus jeunes curés, j'allai prendre la dernière place qui se trouvait juste en face de l'évêque, ce qui fait que je n'étais séparé de lui que par la largeur de la table. L'archevêque de Québec, M. de Sinaïe avec son coadjuteur l'évêque Turgeon et l'évêque coadjuteur de Montréal M. Prince étaient placés autour du prélat français.

» Lorsqu'on eut fait honneur aux mets succulents dont les tables avaient été chargées, on apporta un nombre incroyable de bouteilles de vin, des crus les plus recherchés. M. le grand vicaire Demers, qui présidait ce dîner en sa qualité de doyen du collège, se leva et frappant sur la table pour obtenir le silence dit de toute la force de ses poumons : « Messeigneurs
» et Messieurs les curés, nous allons boire à la santé
» de Monseigneur le primat de Lorraine, archevêque
» de Nancy, comte de Forbin Janson, allié à la famille
» des rois de France. »

» Cette santé fut accueillie par de bruyants applaudissements. On passa rapidement les bouteilles de main en main ; tous les verres se remplirent; lorsque mon voisin me passa le flacon, je le fis suivre, sans m'être servi, puis je remplis mon verre d'eau. J'espérais que personne n'avait fait attention à cette action;

mais je m'étais trompé. Mon évêque avait tout vu ; d'une voix que faisait trembler la colère, il s'écria: « Père Chiniquy, que faites-vous là ? Jetez l'eau qui » est dans votre verre et remplissez-le de vin, pour » boire avec nous tous à la santé de Monseigneur de Nancy. » Ces paroles tombèrent sur moi comme un coup de foudre; je restais comme anéanti, car je sentais approcher la plus effroyable tempête qui m'ait jamais menacé. Que pouvais-je dire ou faire, sans me compromettre à tout jamais ? Il me parut impossible de résister en face à mon évêque et devant une pareille assemblée. D'un autre côté je ne pouvais lui obéir sans me déshonorer à mes propres yeux et aux yeux de mon pays ; car tout le monde savait quelle était la promesse qui me liait depuis que j'avais jeté les premières bases de la société de tempérance de Beauport. Je crus un moment que je pourrais conjurer l'orage et désarmer mon supérieur par mon humble silence. Je n'osais lever les yeux, car j'avais peur de tous ces regards fixés sur moi, chacun était curieux et attendait avec anxiété ce qui allait se passer. Je me trouvais là sans force, sans défense, comme le pauvre oiseau sous la griffe du vautour. Oh! combien je regrettais alors de n'avoir pas refusé d'assister à ce dîner; le cœur me battait à se rompre ; c'est à peine si j'entendis mon voisin me souffler : « N'enten- » dez-vous pas ce que Monseigneur vient de vous » dire ? Pourquoi ne lui répondez-vous pas par un » acte d'obéissance ? » Je me sentis incapable de répondre un mot à cet ami, qui avait été un de mes professeurs au collège de Nicolet. Enfin après un silence d'une ou deux minutes, l'évêque m'apostropha

avec indignation : « Père Chiniquy, pourquoi ne met-
» tez-vous pas de vin dans votre verre comme je vous
» l'ai ordonné pour boire à la santé de Monseigneur
» de Nancy ? » Je sentis qu'il me fallait répondre ; je
lui dis d'une voix tremblante d'émotion : « Monsei-
» gneur, j'ai dans mon verre ce que je dois boire...
» pour l'amour de Jésus-Christ, pour le bien de mes
» frères, comme pour mon propre avantage, j'ai pro-
» mis à Dieu que je ne boirais jamais de vin. » A
peine avais-je terminé que l'évêque impuissant à
maintenir sa colère m'injuria par ces mots : « Fana-
» tique que vous êtes, prétendez-vous nous réfor-
» mer ? » Ces paroles firent sur moi l'effet d'une com-
motion électrique ; elles firent tressaillir tout mon
être et me donnèrent l'impression d'un homme qu'on
arrache subitement à un profond sommeil. Je devins
un nouvel homme, plus grand de dix pieds ; j'oubliai
que j'étais l'inférieur et ne vis plus qu'un homme en
face d'un autre homme. Je relevai la tête et me tenant
debout je m'adressai au grand vicaire qui m'avait
invité : « Monsieur le supérieur, était-ce pour me laisser
» insulter à votre table que vous m'avez demandé de
» venir ici ? Je suis votre hôte ; ce serait à vous de
» me protéger contre mon injuste agresseur ; mais
» puisque vous n'en faites rien, je vais me défendre
» moi-même. » Me tournant alors vers l'archevêque
de Nancy, j'en appelai à sa Grandeur de la sentence
injuste que mon évêque venait de prononcer sur moi :
« Au nom de Dieu, je vous demande si un prêtre de
» Jésus-Christ ne peut pas pour des motifs chrétiens
» et honorables promettre à Dieu et à sa patrie de
» ne jamais boire de vin, sans mériter d'être outragé

» comme je le suis aujourd'hui ? » Mes paroles firent une grande sensation sur cette assemblée de prêtres accoutumés depuis leur enfance à trembler devant les évêques et à plier servilement sous leur autorité. Le silence de mort qui succéda à ces paroles fut interrompu par mon évêque, qui dit à Monseigneur de Nancy: « Oui, Monseigneur, prononcez, prononcez... »

« Ceux qui n'ont pas assisté à cette scène étrange ne pourront se faire une idée de l'excitation qui régnait parmi ces prêtres venus de tous les coins du pays. L'archevêque de Nancy refusa d'abord d'accéder à ma prière, me conjurant de m'asseoir et de me calmer. Il sentait la délicatesse de la position. Je refusai positivement de suivre son conseil en lui montrant que c'était autant par respect pour mon caractère de prêtre que pour les droits de la justice et de la vérité que je le suppliais de se prononcer. Comme l'évêque de Québec le pressait de son côté, il se leva lentement; puis se tournant d'abord vers le prélat canadien, ensuite vers moi, il nous dit: « Monseigneur de Québec et » vous, Père Chiniquy, arrangez ce différend entre vous » deux ; je ne suis avec vous que depuis quelques » jours, il ne convient pas que je sois juge.» A ce moment des voix partirent de tous les côtés de la salle, criant au prélat « Prononcez, prononcez... » Levant alors les yeux et les mains vers le ciel, il offrit une courte prière pour demander à Dieu la sagesse, l'affaire étant à la fois importante et fort délicate. Son visage et toute sa personne prirent un air de dignité remarquable, puis portant ses regards sur l'évêque de Québec, sur moi et sur la multitude des prêtres, il dit: « Monseigneur l'évêque, nous avons devant nous

» le Père Chiniquy, un de vos plus jeunes curés ; un
» jour, à genoux devant Dieu et ses anges, il a promis
» pour l'amour de Jésus-Christ et de ses frères autant
» que pour le bien de son âme de ne jamais boire de
» vin ni d'aucune boisson enivrante. Nous sommes
» témoins de sa fidélité à sa promesse, il a refusé de-
» vant nous de briser les liens qui font de lui le servi-
» teur et comme l'esclave de la tempérance, l'une des
» plus belles vertus chrétiennes. Parce qu'il tient sa
» promesse avec courage votre Grandeur l'a flétri du
» nom de fanatique ! Me voilà condamné par la volonté
» unanime de cette vénérable assemblée à donner mon
» opinion sur le grave différend qui nous occupe et je
» vais le faire.

» Le père Chiniquy ne boit pas de vin ! Voilà son
» crime ! son seul crime ! Mais si je jette mes regards
» vers ces temps reculés où Dieu lui-même conduisait
» son peuple comme un berger ses brebis, je vois
» Samson qui, pour obéir à la voix de ce grand Dieu,
» ne buvait pas de vin non plus ! Et si je descends le
» cours des siècles jusqu'à l'heure bénie où le Fils de
» Dieu s'incarna pour sauver le monde, je vois Jean
» Baptiste le plus grand et le plus saint des prophètes,
» qui lui non plus ne buvait pas de vin pour obéir au
» Seigneur du ciel et de la terre. Lorsque je vois le
» Père Chiniquy avec Samson à sa droite pour le
» défendre et Jean Baptiste à sa gauche pour le bénir,
» je trouve la position si belle, si forte, si inexpu-
» gnable que je n'oserais l'attaquer. »

« Ces paroles prononcées avec une éloquence et une dignité admirables, furent écoutées avec l'attention la plus respectueuse et l'archevêque de Nancy se rassit

au milieu d'un profond silence. Mettant ensuite son verre de vin de côté, il en emplit un autre avec de l'eau, il le vida d'un trait, en me disant avec le plus aimable sourire : « A votre santé, Père Chiniquy. » La cause de la tempérance était gagnée. Ce fut le premier incident qui lui fit des amis. »

Un autre vint aussi contribuer à son triomphe. L'œuvre de Beauport, la suppression de l'ivrognerie, la fermeture des auberges, le retour des maris à des habitudes de sobriété, la prospérité et le bien-être dans les familles, faisaient l'objet des conversations de tout le monde. On en parlait dans les paroisses voisines, et jusqu'aux extrémités de la province. Les femmes s'en émurent, en parlèrent au confessionnal ; quelques-unes même osèrent confesser qu'elles avaient perdu confiance dans leur curé parce qu'il s'était montré hostile à la cause. L'attitude des mères décida du sort de la tempérance. Les prêtres, les uns après les autres vinrent voir le Père Chiniquy et solliciter son concours. C'est ainsi que Chiniquy fut conduit par Dieu à entreprendre cette mission dont il s'est fidèlement acquitté...

Depuis leur rencontre au banquet du collège, l'archevêque de Nancy et le Père Chiniquy restèrent en relations amicales.

Première version catholique du Nouveau Testament.

Dans une entrevue qu'ils eurent ensemble, Chiniquy ne cacha pas à son éminent protecteur le désir qu'il avait de voir l'Evangile lu en langue vulgaire dans les familles de son cher Canada. L'archevêque

lui répondit qu'il ne pouvait en prendre l'initiative et le proposer aux évêques, mais que consulté il dirait sa pensée. Dans son diocèse de Nancy où il y avait une population mixte de protestants et de catholiques, il avait été impossible d'empêcher les catholiques d'avoir accès à la Bible ; on leur permettait la version catholique accompagnée de commentaires.

Quelque temps après, le prélat prêcha une retraite pour les prêtres. Environ cent cinquante y prirent part. Chiniquy saisit cette occasion pour présenter à son évêque une requête signée par les jeunes prêtres du diocèse ; ces messieurs demandaient si le temps n'était pas venu de mettre entre les mains des fidèles une version des saintes Ecritures avec commentaires approuvés par l'Eglise.

Voici la copie de cette requête qui révèle la pensée secrète d'une bonne partie du clergé de cette époque :

« Monseigneur et vénérables frères, après avoir envoyé son Fils Jésus pour nous sauver en mourant sur la croix, notre Dieu toujours miséricordieux ne nous a pas donné de plus grande preuve de son amour qu'en nous donnant son Evangile.

» Comme Jésus devait être le Sauveur de tous ceux qui l'accepteraient, ainsi l'Evangile devait être la lumière, le guide, le pain de vie de quiconque le recevrait. Comme tout homme a le droit divin d'aller à Christ personnellement et comme ce droit ne peut lui être enlevé par aucune autorité, de même tout homme a le droit divin d'écouter ou de lire la Parole de Dieu quand elle lui est présentée ou prêchée.

» Comme c'était un crime pour les prêtres de Jérusalem d'empêcher le peuple de l'accueillir, de même

je considère que ce serait un crime pour moi et pour chacun de nous, d'empêcher notre peuple de lire la Parole de Dieu, l'Evangile du Christ, quand il en réclame le privilège... » *(Interruptions)!* — C'est du protestantisme, crièrent de vieux prêtres, c'est la doctrine de Luther et de Calvin... Chiniquy continua : « Que mes vénérables adversaires me permettent de finir mon allocution et ils verront que je ne suis ni un protestant, ni un Luther »... — Vous êtes un hérétique! interrompit de nouveau le grand vicaire, vous êtes un nouveau Luther. Vous ignorez le Concile de Trente.

« Monseigneur, permettez-moi de répondre tout de suite au directeur du séminaire ; je sais que le saint Concile de Trente a introduit une déplorable restriction à la lecture des saintes Ecritures ; non seulement pour le peuple, mais aussi pour les prêtres. Je ne suis pas ici pour condamner le concile œcuménique, ni pour vous inviter à la révolte ; mais permettez-moi, Monseigneur, de demander par votre intermédiaire à cette vénérable assemblée, de se rappeler les circonstances dans lesquelles ces restrictions ont été faites. Luther, Calvin, Zwingli et mille autres hérétiques avaient soulevé une terrible tempête contre notre sainte Eglise, elle n'en n'a jamais vu de semblable. Les vagues d'une mer en fureur avaient donné contre la sainte barque... Le Christ paraissait dormir au milieu de la tempête,... des nations entières avaient été balayées du pont du navire fortement ballotté, d'autres étaient menacées.

» Que devait-on faire dans cette heure de danger suprême ? N'avez-vous pas entendu dire ce que l'on

fait souvent durant l'un de ces ouragans destructeurs ? Les sages marins jettent par-dessus bord beaucoup de marchandises précieuses. Est-ce parce qu'ils trouvent ces marchandises sans valeur, mauvaises en elles-mêmes ? Non non ! C'est souvent le contraire. Ils jettent quelquefois ce qu'ils ont de plus précieux. Mais plus d'une fois quand la tempête s'est calmée, on les a vus retourner sur les lieux du désastre, et recueillir avec soin les objets précieux qu'ils avaient abandonnés. Quand l'ouvrage est achevé, ils reprennent leur route et bénissent Dieu de ce qu'il a permis d'avoir arraché aux vagues les trésors précieux qu'ils avaient jetés? Monseigneur et vénérables frères, inutile de fermer les yeux sur les tristes réalités du moment. Nous ne pouvons lire l'histoire du Concile de Trente sans verser des larmes à la pensée des objets précieux que la tempête fit abandonner.

» Je ne veux pas critiquer les pilotes, ni les illustres savants du Concile de Trente ; que ma langue s'attache à mon palais, plutôt que de condamner ces saints hommes qui ont dirigé la barque dans ces jours périlleux ! Que ma main se paralyse si elle devait s'élever contre eux !

» Maintenant que le Seigneur comme autrefois sur la mer de Galilée s'est réveillé de son sommeil mystérieux pour calmer la tempête, n'est-il pas de notre devoir de retourner sur ces eaux autrefois troublées, et de ramasser quelques-uns de ces objets précieux surnageant encore en attendant de disparaître pour toujours ? »

Ces paroles avaient produit leur effet. Mais il était

évident que les vieux prêtres n'avaient pas désarmé. Chiniquy continua :

« Monseigneur, parmi les choses précieuses et divines jetées par-dessus bord dans ces temps de trouble, parmi ces épaves que nous devons sauver se trouve le droit qu'a tout chrétien de lire les saintes Ecritures et de les interpréter selon son âme et conscience guidé par le Saint-Esprit, donné à tous ceux qui le demandent. Par exemple qui d'entre nous oserait dire que l'admirable épître de Paul aux Romains n'est pas la propriété de tout chrétien romain ? Tout chrétien de Rome n'avait-il pas le droit de lire et de garder cette lettre qui était adressée à tous ? Où est l'autorité revêtue du droit d'enlever cette épître à ces chrétiens ?

» Comment cette épître envoyée par Paul comme le pain de vie serait-elle considérée par son successeur Paul IV comme un poison ? Continuerons-nous à dire à notre peuple que saint Paul, visiblement guidé par l'Esprit de Dieu, n'avait pas assez de bon sens pour écrire une épître que l'on pût comprendre. Y a-t-il un seul mot dans cette épître qui nous fasse supposer que le peuple de Rome ne devait pas faire usage de son intelligence et de sa conscience pour la comprendre ? Ce que je dis de cette épître de Paul, je le dis de toutes les Ecritures saintes ; je remercie Dieu de ce que je suis prêtre catholique. Je ne me révolte pas contre notre sainte Eglise. Je ne condamne pas les Pères du Concile de Trente, d'avoir fait ce qu'ils ont fait pour sauver la barque dans les sombres heures d'une horrible tempête, mais puisque notre magnifique barque vogue à présent sur des

eaux paisibles ; n'est-ce pas le temps de prendre à bord ce trésor précieux que Christ a apporté du ciel pour sauver le monde ? Ah ! je voudrais pouvoir faire entendre ma voix au monde entier, à tous ceux que le Sauveur a rachetés et qui l'ont accepté comme leur seule espérance, leur seule joie, leur seule vie pour le temps et pour l'éternité ; prêtres consacrés ou simples rachetés, à tous je leur dirais: N'est-il pas temps d'entrer en possession du trésor perdu des Saintes Ecritures ? Vous n'avez pas oublié, Monseigneur, que lorsque j'ai été ordonné prêtre, vous m'avez demandé de promettre solennellement en présence de Dieu et de son peuple de ne jamais interpréter les Ecritures saintes selon mon intelligence, ma conscience et le sens commun. La main sur la Bible vous m'avez fait jurer de ne l'interpréter que selon le consentement unanime des conciles et des pères.

» Maintenant je demande respectueusement à votre Grandeur de répondre. Suis-je trop stupide, trop ignorant, trop dépourvu d'intelligence pour comprendre saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean, quand je puis comprendre Tertullien, Jérôme, saint Augustin et autres qui sont infiniment plus obscurs ? Qu'il plaise à votre Grandeur de me dire si les auteurs sacrés du Nouveau Testament n'ont pas reçu de mon Dieu la lumière et les grâces de me parler d'une manière intelligible et comment Origène, Justin et Clément ont reçu de Dieu un degré de clarté refusé à ses ambassadeurs, ses apôtres et ses évangélistes ?... Si je ne puis compter sur mon jugement et ma conscience quand j'étudie avec le secours de Dieu, les saintes pages de la Bible, comment pour-

rai-je compter sur mon propre jugement quand j'étudie les saints Pères ?

» Si vous me répondez que je n'ai rien autre que mon propre jugement pour lire et comprendre les saints Pères, comment se fait-il que je serai perdu si je fais usage de mon propre jugement quand au pied de mon Sauveur j'étudie son divin livre?

» Rien ne m'effraie plus dans notre sainte religion que ce manque de confiance en Dieu, quand nous lisons sa parole ; je ne comprends pas la confiance que nous avons dans notre propre jugement quand nous parcourons les écrits des hommes faillibles que furent les saints Pères.

» Serait-il possible que dans notre sainte Eglise, la Parole de Dieu fût synonyme d'incertitude, de ténèbres, de nuit et de mort, alors que les paroles des hommes éveilleraient des idées de lumière et de vie?

» Quand vous, notre vénérable évêque, m'avez mis dans la main les saintes Ecritures avec la recommandation de les étudier, de les prêcher avec l'aide de Dieu du mieux de ma connaissance, je vous ai compris. Vous m'avez confié une œuvre sublime et avec la grâce de Dieu j'y consacrerai toute ma vie.

» Mais quand vous m'avez ordonné de jurer de ne jamais les interpréter que d'après le consentement unanime des Pères, ne m'avez-vous pas forcé à me parjurer en me demandant de jurer une chose que je ne pouvais pas faire? jurer une chose aussi ridicule, aussi impossible que de prendre la lune dans mes mains.

» Car il est probable qu'il n'y a pas deux chapitres du divin Livre sur lesquels les saints Pères n'ont eu

des opinions différentes. Leurs écrits remplissent deux cents volumes in-folio; il faudrait plus de dix ans pour en prendre connaissance et trouver les textes sur l'interprétation desquels ils s'entendent ou diffèrent.

» Si après cette étude je trouve qu'ils sont unanimes sur les sujets que je veux traiter, cela va bien, mais si sur les cinquante Pères quarante-neuf sont unanimes et qu'il y en ait un seul qui diffère, quelle sera la gravité de ma situation? Ne serai-je pas comme un navire sans mât, sans voile, sans boussole et sans gouvernail, c'est-à-dire perdu!

» S'il m'était permis de suivre la majorité, il me resterait une planche de salut et j'aurais des chances d'échapper au naufrage. Mais mon serment est inexorable, il me lie et nous lie tous à ne suivre que l'unanimité. Si notre foi et la doctrine que nous prêchons ne sont pas celles de l'unanimité, nous nous parjurons, nous sommes perdus. Quel étrange serment! Dans quelle horrible alternative nous sommes placés! David nous dit au psaume 119 : 105 : « Ta parole est une lampe à mon pied et une lumière à mes sentiers. » Mais que faisons-nous, nous, de cette lampe et de cette lumière? Nous la plaçons sous le boisseau afin qu'elle ne soit pas vue. Nous avons juré de l'ignorer et d'en nier la puissance et l'autorité. Je n'ai pas honte de l'Evangile de Christ, disait saint Paul, car il est la puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit. » Romains 1 : 16.

» Par notre conduite ne faisons-nous pas croire au peuple que l'Evangile est la puissance du Diable pour damner le monde?

» Non seulement nous empêchons notre peuple d'avoir accès au livre divin, mais nous le lui enlevons violemment des mains quand nous en avons l'occasion. Sur mon avis, quatre familles de ma paroisse s'étaient procuré autant de Bibles, — version Sacy, — mais mon prédécesseur M. Bégin ici présent l'ayant appris, leur enleva les volumes sacrés et les jeta au feu en présence de toute la famille... Ce que nous demandons respectueusement, c'est de faire cesser ces actes sacrilèges et de montrer notre amour et notre respect pour ce livre en le donnant au peuple accompagné de commentaires approuvés par l'Eglise.

» Il est évident que les Pères du concile de Trente n'ont promulgé cette loi, prohibant la lecture des saintes Ecritures que bien malgré eux, avec l'entente que ces restrictions ne devaient être que pour un temps. Ils ont donc sagement laissé à chaque évêque le droit d'abattre ces barrières pour rendre au peuple ses privilèges, son droit à la lecture des Ecritures saintes, quand ils trouveraient le temps favorable.

» Ce n'est donc pas une révolte contre le saint Concile que nous proposons. Nous demandons une édition canadienne des évangiles. Comptant sur le zèle, la piété, la haute intelligence de nos évêques, nous avons la ferme espérance que cette faveur nous sera accordée. »

Quand M. Chiniquy regagna son siège, il n'entendit qu'une seule voix discordante, celle de l'ex-directeur du séminaire M. Demers. Il n'attaquait pas le bien fondé de la requête, mais il répéta plusieurs fois, que le jeune curé de Beauport serait bientôt protestant s'il ne l'était déjà.

Charles Baillargeon, alors curé de Québec et plus tard évêque dans cette même ville, appuya dans une vibrante allocution la requête audacieuse qu'avait présentée Chiniquy. « Il est bon, dit-il, qu'on accorde au public le droit le lire la Bible ». Quand on passa au vote, cinq voix seulement furent opposées. C'était une victoire ! L'évêque nomma un comité qui aurait la charge de préparer l'édition canadienne du Nouveau Testament. Elle parut en 1846, sous le patronage de Monseigneur Baillargeon, l'homme qui avait eu le courage de la défendre.

Un monument commémoratif de l'œuvre de la tempérance.

Il y avait à peine une année que le démon de l'intempérance avait été enfin chassé de Beauport, que le peuple voulut rappeler sa délivrance par une manifestation publique. On décida l'érection d'un monument commémoratif qui allait en perpétuer le souvenir. Le voyageur qui suit la route qui va de Québec à Beauport le trouvera à mi-chemin. Il est surprenant que le fanatisme catholique n'ait pas osé le faire disparaître.

Ce monument consiste en une colonne corinthienne surmontée d'une croix. Il fut élevé par l'abbé Chiniquy, alors qu'il était curé de la paroisse de Beauport. Par cette manifestation il commémorait la croisade victorieuse qu'il y avait dirigée contre l'ivrognerie.

L'inauguration de ce monument eut lieu le 8 septembre 1841. L'évêque de Forbin-Janson, invité par M. Chiniquy, présidait la cérémonie. Ce monument a

été restauré en 1909. On n'a rien osé changer dans la forme, mais le fanatisme a trouvé le moyen d'en fausser l'enseignement en faisant graver l'inscription suivante: « *Monument de tempérance, érigé le 8 septembre 1841, par monseigneur de Forbin-Janson, évêque de Nancy; — restauré le 8 septembre 1909.*

Voilà comment un bon catholique doit écrire l'histoire ! Il reste encore le *Manuel de tempérance* du Père Chiniquy, c'est Sir Hector Longevin qui a écrit la préface de la première édition, préface des plus élogieuses pour la piété et le talent de l'auteur et la médaille en or que les citoyens de Montréal firent frapper en souvenir des succès de l'œuvre de la tempérance.

Kamouraska et le « Manuel de tempérance ».

Bien contre son gré, Chiniquy fut ènvoyé dans une autre paroisse, Kamouraska. Là le mal à combattre était aussi violent qu'il avait été à Beauport ; il se mit à l'œuvre avec le même enthousiasme et Dieu lui donna les mêmes succès. C'est pendant la desserte de cette paroisse que Charles Chiniquy fit paraître son *Manuel de Tempérance* à la publication duquel il n'avait jamais songé. Voici comment il fut amené à ecrire, puis à publier. Un ami dans la détresse lui écrivit pour lui demander de résumer les belles conférences qu'il avait eu l'occasion de donner sur cette question brûlante, afin qu'on puisse les publier et de lui accorder le bénéfice des deux premières éditions. Chiniquy, qui fut toujours généreux, ne refusa pas ce service ; il mit sa plume à la disposition de son ami

et l'œuvre qui aurait pu être ensevelie dans les cartons porta dans les familles un peu de la chaude éloquence de l'apôtre de la tempérance. Ceux qui ont eu entre les mains ce petit manuel seront frappés par l'abondance de citations empruntées à la Bible, ce qui était fort audacieux alors et l'est souvent encore aujourd'hui.

*
* *

Quelque lecteur aura peut-être trouvé étrange que l'auteur s'arrête si longuement à parler d'un prêtre quand c'est d'une histoire protestante qu'il s'agit. Mais s'il a noté çà et là les tendances du jeune homme, du séminariste et du prêtre, il a dû se demander où de telles aspirations allaient le conduire. C'est à cette question que nous désirons donner une réponse.

En dépit d'une grande liberté d'allure vis-à-vis de l'autorité ecclésiastique, Chiniquy, comme ses illustres ancêtres spirituels, Luther ou Calvin, n'eut jamais l'intention de rompre avec son Eglise ; sa conscience lui imposait certaines revendications pour le peuple, elle lui montrait la nécessité de certaines réformes d'ordre intérieur et il parlait pour ceux qui n'osaient ou ne pouvaient pas le faire.

Il y avait dans cette attitude de quoi intéresser l'observateur protestant, même quand l'expérience et l'histoire l'ont amené à ne plus espérer qu'une réforme intérieure soit possible au sein d'une Eglise qui tient plus à son autorité qu'à celle du maître qu'elle prétend servir ; M. Chiniquy devait en arriver là, mais il faudra du temps pour cela ; il croyait à la sincérité de

son Eglise, il éleva la voix dans son sein, protestant contre le célibat obligatoire, la défense de lire et d'interprêter librement la Bible, l'abus des liqueurs toléré par quelques curés et encouragé par le grand nombre.

Sa réputation l'ayant fait connaître, Chiniquy fut souvent appelé à prêcher au dehors. Bientôt il fut visible qu'il ne pourrait pas longtemps se dépenser de la sorte et qu'il serait obligé de faire un choix entre le ministère pastoral et l'apostolat en faveur de la tempérance. Il s'en ouvrit à son évêque et le prélat lui donna un successeur à Kamouraska.

*
* *

Libre, Chiniquy partit pour Montréal où on avait grandement besoin de lui ; il y reçut un chaleureux accueil de l'évêque et des oblats qui avaient leur couvent à Longueil. Chiniquy séjourna chez les oblats. il eut même l'intention de se joindre à leur famille spirituelle ; mais après une année de noviciat, son zèle pour la tempérance l'emporta et il renonça à son projet. Cette décision une fois prise, il se mit tout entier à l'œuvre de la tempérance qu'il poursuivit sous les auspices du clergé séculier. Une fois qu'il avait prêché à Saint-Hyacinthe, Chiniquy, qui y était encore, vit arriver un beau matin le curé Crevier, conducteur de la paroisse. Le pauvre homme, était tout défait ; son visage était fort pâle et Chiniquy en fut immédiatement frappé. « Mais qu'avez-vous donc, monsieur le curé ? » — « N'avez-vous pas entendu le bruit qu'on a fait cette nuit en démolissant ma distillerie, »

répondit le prêtre. On comprend ce que dut être l'entretien qui suivit. Charles Chiniquy ne pouvait pas comprendre qu'un curé qui dirigeait une distillerie lui ait demandé de venir prêcher la tempérance dans sa propre paroisse. Le prêtre distillateur affirmait que c'était là un excellent placement, argument qui ne parut guère frapper Chiniquy, car il se réjouit tout haut de ce que le peuple avait été si prompt à punir la duplicité du curé.

En effet, sans qu'il ait été poussé par la moindre allusion, le peuple, qui avait bien compris quel ennemi l'alcool est pour lui, s'était rué sur la distillerie que l'on savait parfaitement être la cause de la ruine de bien des familles et du même coup la source de la fortune du curé.

Il y a peu de paroisses dans la province où Chiniquy n'ait eu l'honneur de présenter la cause de la tempérance. Partout il remporta de vrais succès. On rencontre encore des vieillards qui racontent avec plaisir le résultat de ses conférences. On allait entendre Chiniquy pour voir ce qui allait arriver, et quand on quittait l'église où il avait prêché, on courait aux caves pour jeter dans la rue le poison qu'elles contenaient. On conserve encore dans bien des familles la croix noire qu'il donnait à ceux qui s'engageaient dans sa société. En dépit du mal que le clergé a dit et fait dire sur le compte de Chiniquy, le peuple qui a été témoin de ses luttes lui en garde de la reconnaissance.

Chiniquy aux Etats-Unis.

En 1850 Chiniquy est invité par l'évêque Vandervald de Chicago, dans l'Illinois. Ce prélat avait conçu l'idée de fonder une Nouvelle-France dans les riches plaines de son diocèse, en y dirigeant l'émigration des Canadiens français. On sait qu'à cette époque, ceux-ci regardaient volontiers vers les Etats-Unis.

M. Chiniquy considéra cette invitation comme un appel de la Providence et il accepta. A sa grande joie, en peu de temps, il y eut autour de lui des milliers de compatriotes, heureux d'avoir pu répondre à ses pressants appels. Une grande paroisse se forma presque du jour au lendemain, on eût dit qu'elle était sortie de terre.

L'œuvre de Chiniquy soutenue par son évêque battait son plein et promettait de grandes espérances, quand le ciel subitement se couvrit. Un jour Chiniquy apprit, il y avait à peine une année qu'il travaillait là, qu'il allait être privé des directions et des conseils de son évêque. Celui-ci s'éloignait, écœuré par la corruption des membres de son clergé ; il avait été impuissant dans ses efforts pour les combattre.

Son successeur O' Ragan, « la plus fine canaille qui se soit jamais rencontrée, » avait pour plaire aux prêtres qui avaient dégoûté son prédécesseur tous les vices possibles. Il trafiquait des choses saintes, il était d'une immoralité publiquement reconnue, avait pour l'ivrognerie une affection particulière; enfin il ne lui manquait pas un seul défaut ! Les choses arrivèrent à un tel point que, sur une plainte documentée adressée

au souverain pontife, l'évêque fut déposé et disparut au grand soulagement des honnêtes gens [1].

L'évêque Smith de Dubuque (Iowa) lui succéda comme administrateur du diocèse. On ne sait comment cela se fit, mais le nouveau prélat soupçonna Chiniquy d'avoir des tendances protestantes et pour s'en éclairer, il lui demanda de lui fournir une confession de foi personnelle. Chiniquy comprit sans doute ce que cela signifiait, et s'arrangea pour donner au document qu'on lui demandait une forme qui, sans aborder la question, laissait pourtant la porte ouverte au libre usage des Ecritures dans son Eglise. Il écrivit : « Monseigneur l'évêque Smith, nous Canadiens français de l'Illinois, désirons vivre et mourir dans la sainte Eglise Catholique Apostolique et Romaine,

[1] Sur le refus de M. Chiniquy de passer à l'évêque les titres de l'église et du presbytère, comme cela se pratique au Canada, l'évêque O'Ragan lança un Mandement contre M. Chiniquy, lui enlevant le pouvoir d'administrer les sacrements. — Chiniquy répondit à ce Mandement par une lettre très remarquable dans laquelle il disait : « On ne m'effraiera pas par des menaces, des anathèmes ni des excommunications, surtout depuis que j'ai lu dans un livre trop négligé et trop peu médité: « Vous serez bienheureux, quand les hommes vous persécuteront et diront faussement contre vous toute sorte de mal, — etc., etc. »

Cette lettre publiée et répandue tomba entre les mains de M. Lafleur, qui lui écrivit pour lui faire remarquer que citer l'Evangile en s'opposant à son évêque, c'était admettre le principe protestant du libre examen, et qu'une fois admis, pour redresser une erreur ou condamner une injustice, il n'y avait pas de raison, si l'on était sincère et logique, pour y renoncer jamais ; que s'il n'y renonçait, il serait broyé et rejeté comme protestant. — Dans sa réponse à Lafleur, Chiniquy exprime l'espérance que les évêques du Canada se prononceraient en sa faveur et qu'il ne croyait pas déroger à sa qualité de bon catholique, en flétrissant, avec les paroles de l'Ecriture Sainte, l'indigne conduite d'un évêque. — (*Chrétien Evangélique*, 1859 page 550.)

hors de laquelle il n'y a pas de salut, et pour le prouver à Votre Grandeur, nous promettons d'obéir à l'autorité de l'Eglise, selon la Parole et les commandements de Dieu tels que nous les trouvons exposés dans l'Evangile de Jésus-Christ. »

Comme Chiniquy s'y attendait, ce document ne fut pas jugé suffisant. Sur son refus de supprimer les mots : Parole de Dieu... Evangile de Jésus-Christ, l'évêque lui dit : « Vous ne pouvez pas être plus longtemps prêtre catholique. »

C'est alors que Chiniquy se sentit vraiment des ailes ! Son supérieur avait cru l'effrayer, il venait de lui ouvrir les portes de sa prison. Levant les mains vers le ciel, il s'écria : « Dieu en soit à jamais béni ! » Et il quitta la chambre. Ainsi tombe le voile sur les cinquante ans dans l'Eglise de Rome ; Chiniquy a recouvré sa liberté. Il avait ardemment désiré réformer son Eglise en commençant par le clergé, il vient de se rendre compte que son désir était un rêve irréalisable. Il va sortir et du dehors, par amour des âmes qui sont maintenues en servage, il fera tout pour proclamer leur liberté. Pour en arriver là, il fallait que le dernier lien fût brisé. C'était ce que Dieu allait faire.

Une grande crise pour le berger et le troupeau.

Quand Chiniquy s'écriait : « Dieu en soit à jamais béni » il n'y avait pas encore dans sa pensée l'idée d'une séparation brutale avec Rome. Il dit lui-même qu'il rêvait alors d'une mission qui aurait eu pour but de ramener sous le joug de Rome les protestants qui

s'en étaient affranchis. Pour mener à bien cette mission qui a tenté bien des prêtres catholiques, Chiniquy, se mit à étudier les ouvrages protestants de controverse ; il fit de la Bible son livre de chevet, espérant trouver dans ses pages sublimes l'argument qui lui permettrait de crier aux protestants : « Vos pasteurs vous cachent la vérité ! Acceptez de vous laisser conduire par le pape et vous serez sauvés. »

Il avait conservé pour la Parole de Dieu un profond respect ; mais chaque fois qu'il ouvrait la Bible pour la consulter et lui demander la nourriture de son âme, il croyait entendre une voix qui disait : « Es-tu bien sûr de la position que tu prends à cause des choses que t'a enseignées ton Eglise ; crois-tu parfaitement qu'elle soit dans la vérité ? Ne vois-tu pas au contraire qu'elle s'en écarte chaque jour davantage pour se conformer aux données d'une tradition que rien n'appuie ? Ne vois-tu pas qu'il est inconvenant d'invoquer le nom des saints et des anges quand la Bible affirme ouvertement qu'il n'y a qu'un seul nom qui ait été donné aux hommes pour être sauvés, — savoir Jésus-Christ le Fils unique. »

Un jour cette voix qu'il refusait d'entendre se fit plus forte ; on eût dit qu'elle voulait absolument s'imposer. Chiniquy venait d'enseigner à ses paroissiens qu'après leur mort leur âme aurait à souffrir dans les flammes du purgatoire, car il fallait qu'elle fût complètement purifiée. La voix s'insurgea contre un tel enseignement et comme si elle demandait au prédicateur de présenter ses titres, elle le mit en demeure de se prouver à lui-même et par cette Bible qu'il véné-

rait l'exactitude de ce qu'il avait affirmé. Elle disait : « Ne lis-tu pas que le sang de Christ nous purifie de tout péché ? Sors donc de cette Eglise qui t'impose la prédication de telles doctrines. » C'était la voix de Dieu ! lui, croyait qu'elle venait du diable.

Quand il parcourait les auteurs favoris de l'Eglise romaine, recommandant d'exterminer les hérétiques dans tous les pays et par tous les moyens, afin que l'Eglise, enfin débarrassée, pût exercer l'autorité légitime qui lui appartient, la voix avait des accents impérieux, elle dénonçait tout cela comme enseignements diaboliques. Elle disait : « Jésus a repris sévèrement ses disciples parce qu'ils avaient demandé que le feu du ciel descendît sur des villages qui avaient refusé de les recevoir, tes maîtres sont loin d'avoir son esprit. »

Chaque fois, c'était pour Chiniquy des heures de lutte profondément douloureuses ; il reconnaissait le bien-fondé des objections que lui faisait la voix, et il refusait de se rendre. Il fallait que Dieu eût enfin pitié de lui et qu'en l'appelant à une conversion véritable, il lui permît de remporter la victoire.

Parfois la même voix lui affirmait qu'il ne pouvait pas être sauvé dans son Eglise, cette Eglise pour laquelle chaque matin, lui, créait le Dieu, avec un peu de pâte. Alors, il se rapprochait de la croix, il oubliait les formules qu'il avait apprises et de tout son cœur il s'entretenait avec Dieu comme un fils avec son père.

Quand la question de rompre avec Rome se posait franchement, il se disait : « Sortir pour aller où ? Etait-il possible que cette belle Eglise si vieille, si grande,

celle de sa mère, de son pays, ne fût pas la vraie Eglise de Jésus-Christ ? » Alors il criait à Dieu, demandant des directions, suppliant pour avoir la délivrance. Un jour qu'il traversait une de ces crises, il aperçut soudain une lumière ; au centre, se tenait son Sauveur, Jésus crucifié. Il le vit s'approcher de lui et il l'entendit qui disait : « J'ai entendu tes cris, j'ai vu tes larmes. Mon Père t'a tant aimé qu'il m'a envoyé moi, son fils pour te sauver par ma mort sur la croix ; là j'ai payé ta dette ; là sur la croix, j'ai demandé et obtenu ton pardon. Regarde, c'est la couronne de gloire que je t'apporte. » Chiniquy comprit ; la vérité que son Eglise lui avait voilée lui apparut dans toute sa splendeur et il réalisa que la vie éternelle est un don de Dieu.

J'ai entendu Chiniquy parler de ses expériences ; il y avait dans sa voix et dans le choix des mots qui traduisaient sa pensée une force incomparable ; on sentait qu'il était celui qui a vu. Quand il parlait de la rencontre de Jésus avec la Samaritaine, la scène avait un caractère exceptionnel et les paroles du Maître, une vie surabondante.

* * *

Décidé à la rupture, il se demandait ce que deviendraient les fidèles dont il avait la garde ; il aurait voulu les mettre au bénéfice de ses expériences ; leur faire partager sa joie et son privilège. Mais comment allaient-ils accueillir son message ?

Le lendemain était dimanche, ce fut une belle journée ; le soleil brillait dans le ciel et l'auditoire était celui des grandes fêtes. Après avoir prié, Chi-

niquy se sentit plus fort et voici quelle fut la substance de sa prédication :

« Chers compatriotes, la nuit où Jésus fut trahi et livré entre les mains de ses ennemis, il dit à ses disciples : « Cette nuit je vous serai à tous une occasion de scandale ». Aujourd'hui je dois vous tenir le même langage car je sens que je vais vous être en scandale aussi. Mais, comme le scandale de Jésus fut l'occasion d'un salut pour le monde, je voudrais qu'avec la grâce de Dieu, le scandale dont je vais être cause. vous fût aussi une occasion de salut. Jusqu'à hier, j'étais prêtre de Rome et j'étais votre pasteur. Mais hier à trois heures de l'après-midi, j'ai aperçu une lumière dont la clarté était extrêmement puissante et à sa lueur, j'ai vu que l'Eglise de Rome et son chef, le pape, sont les plus grands ennemis de Jésus-Christ, les pires qu'il soit possible de trouver jamais. J'ai été trompé et je vous ai trompés. Aidé par Dieu, j'ai renoncé au pape et à son Eglise ; je ne suis plus votre pasteur. »

Un cri s'échappa de toutes les poitrines ! On entendait distinctement des personnes qui disaient : « Père Chiniquy, est-il possible que vous ayez abandonné notre sainte Eglise ? »

A ces plaintes qui sont faciles à comprendre, car Chiniquy était aimé des fidèles, le prêtre répondit : « Je ne viens pas pour vous dire de faire comme moi ! Ne vous inquiétez pas de moi ; l'heure présente est solennelle, regardez à Christ et à lui seul. Je ne suis pas mort pour vous, je n'ai pas répandu mon sang pour vous ; mais Christ l'a fait, c'est à lui seul que vous devez regarder.

» Voudriez-vous savoir pourquoi j'ai quitté l'Église de Rome ? »

De tous côtés on répondit : « Oui, oui, dites-nous tout ! »

Il y avait devant lui une mère qui tenait dans ses bras un charmant bébé de six mois. Chiniquy le montra à la foule. « Vous voyez cet enfant, dit-il, de ses petits bras il s'essaie à entourer le cou de sa mère ! Sûrement il vit. A-t-il fait quelque chose pour avoir la vie ? C'est un don de Dieu ! Si l'enfant pouvait parler, il dirait à sa mère : « Oh ! comme je suis heureux dans tes bras ; comme tu es bonne, du soir au matin et du matin au soir tu t'occupes de moi. Que puis-je faire pour te montrer ma gratitude ? que veux-tu que je te donne pour cette vie qui vient de toi ? » Que répondrait sa mère ?

Elle répondrait : « Mais, mon cher enfant, je ne veux rien, rien que tes baisers, rien que te presser sur mon cœur. »

» Mères ici présentes, n'est-ce pas la seule chose que vous attendez de vos enfants ? »

De tous côtés on cria : Oui, oui !

« Alors, leur dit-il, venez avec moi au pied de la croix de votre Sauveur, regardez à sa couronne d'épines, à ses blessures sanglantes. Ecoutez son cri d'agonie : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Puis demandez-vous : Pourquoi cette couronne d'épines a-t-elle été posée sur sa tête, pourquoi ces clous ont-ils percé ses membres, pourquoi de ses blessures sanglantes, son sang divin a-t-il été répandu ; pourquoi, a-t-il dû souffrir cette horrible mort ? Jésus vous répondra : C'est pour que vous ayez la vie éternelle.

Si vous lui dites ensuite : Que veux-tu que je fasse en retour de cette vie éternelle ? Il répondra : Je ne demande que ton cœur et ton amour. Cette vie éternelle est un don, je l'offre à tous.

» Maintenant, si vous allez au pape et à ses prêtres et que vous leur demandiez : Que devons-nous faire pour être sauvés ? Ils vous répondront : Allez confesser vos péchés à un prêtre, souvent plus coupable que vous; abstenez-vous de viandes, gagnez ou achetez des indulgences, priez la sainte Vierge et les saints. Il vous faudra aller en purgatoire, à moins que vous n'ayez beaucoup d'argent à donner pour en sortir. Ce sont là trompeuses inventions des hommes.

» Quand Jésus est interrogé par un jeune homme qui veut savoir ce qu'il faut faire pour avoir la vie éternelle : Il ne lui parle ni de confession, ni de jeûne, ni d'indulgence, ni de purgatoire; il laisse toutes ces inventions décevantes au pape; c'est à lui de les exploiter.

» Ce qu'il dit alors, il vous le dit encore aujourd'hui, car il est éternellement le même : « Mon ami, pour être sauvé, tu n'as qu'à aimer mon Père qui t'a tellement aimé qu'il m'a envoyé, moi son Fils, pour sauver le monde. Aimez votre prochain, repentez-vous et croyez en moi. Invoquez mon nom et vous aurez la vie éternelle, car elle est un don gratuit. »

Après de telles paroles Chiniquy sentit que l'Esprit de Dieu était en travail dans les cœurs et dans une improvisation vibrante il en appela à ceux qui voulaient abandonner le pape pour suivre Jésus-Christ.

« Qui veut abandonner cette religion dégradante et se séparer du pape pour accepter la religion qui offre la vie éternelle comme un don de Dieu ? »

L'auditoire se leva comme un seul homme. Le joug du pape était tombé ; les épaules étaient libres enfin. Ce fut une belle journée pour cette Eglise ; ce n'était pas encore la Pentecôte, mais l'Esprit de Dieu allait pouvoir y travailler librement. Aujourd'hui ceux qui ont vu ces choses les rappellent avec une sainte émotion et une bien vive reconnaissance.

Le lendemain, la presse et le télégraphe avaient porté au loin la grande nouvelle ; il y en eut qui virent dans cette manifestation la puissance de Dieu agissant dans le monde ; d'autres en éprouvèrent du dépit et de la colère. Dans toutes les chaires protestantes on commenta les faits et, d'ardentes prières montèrent vers Dieu. On le remerciait de ce que par sa grâce, des familles s'étaient enfin affranchies du joug de Rome. L'inverse se produisit dans les églises catholiques ; du haut des chaires on dénonça l'apostasie ; Chiniquy fut représenté comme un monstre qu'il fallait vouer à la colère vengeresse de Dieu et livrer à la justice des hommes. Et les fidèles, effrayés par tant de menaces, pleurèrent sur le sort du pauvre prêtre et de ses paroissiens qu'il avait perdus.

Un club de Canadiens Français, établis à Chicago — il comptait plusieurs centaines de membres — écrivit à Chiniquy, l'invitant à venir au milieu d'eux car, disait la lettre, on avait beaucoup de questions à lui poser.

Heureux de cette démarche, Chiniquy partit pour Chicago. On avait annoncé sa venue, il put parler devant un auditoire considérable et attentif. Le président le présenta au public dans les termes suivants :

« Cher Père Chiniquy, les dernières nouvelles de Sainte-Anne nous sont arrivées comme un vrai oura-

gan et ont ébranlé nos convictions religieuses jusque dans leur fondement. Dans bien des familles nos sentiments religieux n'ont pas seulement été ébranlés mais renversés, détruits ; un grand nombre se trouvent en face de ruines. Un homme intelligent quand un tremblement de terre a renversé sa maison ne doit pas se croiser les bras et attendre ; après les premiers moments donnés au découragement. il pense aux meilleurs moyens de rebâtir en préparant si possible une demeure meilleure.

» C'est pour reconstruire que nous vous avons appelé. N'avons-nous pas le droit de nous adresser à vous, cause de cet effondrement, pour vous demander de nous diriger dans les relèvements nécessaires ?

» Au nom de cette assemblée je vous prie de nous dire ce que vous pensez de la confession auriculaire. N'est-elle pas une institution apostolique ? Christ n'a-t-il pas dit à ses apôtres : Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux ? Qu'avez-vous à nous donner pour nous réconcilier avec Dieu quand nous avons péché ? »

« Pour répondre à vos questions par l'Ecriture, l'histoire et le sens commun, reprit M. Chiniquy, il me faudrait plusieurs heures. Je vais tout simplement faire appel à votre bon sens. »

Et s'adressant à un monsieur assis en face :

—Dites-moi, monsieur, votre femme vit-elle encore ?

— Oui, monsieur, Dieu merci ; elle est ici à mes côtés.

— Avez-vous des filles ?

— Oui, deux, ici présentes.

— Avez-vous des garçons ?

— Oui, trois, ici aussi présents. Nous sommes tous ici pour vous écouter.

— Encore quelques questions.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez été à confesse ?

— Eh bien, répondit le monsieur, vous ne devriez pas me demander cela, j'ai honte de le reconnaître, il y a sept ans.

— Et vos garçons ?

— Ils suivent mon exemple.

— Et votre femme et vos filles ? Est-ce une indiscrétion de vous demander si elles vont à confesse plus souvent ?

— Dieu merci, ma femme et mes filles sont pieuses ; elles ne manquent jamais d'aller se confesser au moins une fois par mois, souvent plus.

— Maintenant, cher monsieur, merci pour vos réponses. J'ai encore une question à vous faire, question délicate et j'espère que vous continuerez à mériter le respect et la reconnaissance de cette grande assemblée. Supposons qu'au lieu d'un homme dans le confessionnal, il y eut une jeune demoiselle pour écouter vos confessions, seriez-vous resté sept ans sans répondre aux appels pressants d'aller vous confesser à elle ?

Il avait à peine prononcé le dernier mot, qu'un éclat de rire partit de tous les coins de la salle. Le monsieur lui répondit :

— Monsieur Chiniquy, je vous laisse deviner.

— Oui, lui dit M. Chiniquy, inutile d'insister. Et pourquoi serait-ce pire que le mode suivi aujourd'hui ? Les femmes ont le flair plus développé que les hom-

mes dans ces matières, il n'y a pas une dame ici qui laisserait son mari se confesser à une demoiselle. Si une dame catholique voyait son mari aller s'agenouiller une ou deux fois par mois aux pieds d'une demoiselle, pour lui exposer ses pensées les plus secrètes, elle irait le faire sortir et lui dirait qu'il n'est pas convenable qu'il aille là, fût-elle la plus respectable femme de la paroisse.

Le président lut ensuite quelques coupures de journaux montrant les dangers auxquels la confession expose le prêtre... Ajoutez à cela les arguments bibliques et historiques que M. Chiniquy présenta et l'on comprendra que l'auditoire fut parfaitement satisfait et convaincu que la position prise par M. Chiniquy était la seule solide, la seule évangélique.

Pendant que M. Chiniquy recevait de tous côtés des félicitations et des encouragements l'invitant à persévérer dans la nouvelle voie où il était entré, le clergé canadien consterné prenait des mesures pour le ramener à lui. Il envoyait une députation, lui offrant les plus grands honneurs dont l'Eglise dispose. On le mena sur des hauteurs (Matthieu IV), on lui fit voir toutes les gloires de monde, si seulement il voulait revenir dans le giron de l'Eglise. La réponse de Jésus au démon lui vint à la pensée : «Arrière de moi, Satan, tu adoreras le Seigneur ton Dieu et le serviras lui seul. » Chiniquy se sentit fort, il remercia la députation de l'intérêt montré par les évêques du Canada et lui fit comprendre qu'il avait dû obéir à la voix de sa conscience et qu'il ne renoncerait pas à la Bible pour tous les trésors de Rome.

Grand fut le désappointement de la députation.

Bientôt le ton de la conversation changea, il devint acerbe, menaçant, terriblement menaçant. On avait juré la ruine de l'apostat; ne pouvant le ramener par la flatterie et les promesses d'avancement dans la hiérarchie, on eut recours à d'autres moyens.

Après les menaces, les accusations d'immoralité; heureusement que d'après nos lois tout homme est innocent aussi longtemps qu'il n'est pas déclaré coupable. On trouva des femmes assez complaisantes pour l'accuser. On reçut leurs dépositions et on leur demanda d'en jurer la fidélité. Il se trouva une de ces malheureuses pour déclarer impossible le serment qu'on lui demandait. Interrogée sur son attitude elle dit : « C'est un tissu de mensonges que mon confesseur m'a dictés m'assurant que j'allais servir l'Eglise et je l'ai fait. » Le mari, présent à cet entretien, fut pris d'une fureur légitime et défendit au prêtre de revenir dans sa maison[1].

[1] M. Lafleur écrivait dans le *Chrétien Evangélique*, 1859, page 546 : « Il serait difficile de se faire une idée du mouvement produit au sein de la colonie française de l'Illinois, et par contre coup, au cœur même du Canada. En chaire, les prêtres le déclaraient damné; au confessionnal, on parlait en termes voilés de son infâme conduite, lorsqu'il était prêtre. Si sa conduite avait été telle qu'on l'insinuait, il eût été facile au clergé de détruire d'un seul coup son influence. Ces insinuations rejaillissaient sur le clergé. Les plus claivoyants faisaient eux-mêmes cette réflexion.

M. Chiniquy ne fit rien pour se disculper auprès de ses compatriotes. Mais dans une lettre ouverte adressée à l'Evêque de Montréal, il déclara que si on persistait à le traiter de la sorte, il lui ferait verser à lui évêque des larmes de sang, car il était prêt à dévoiler ce qu'il connaissait sur son compte et sur celui de son clergé. Cette menace eut plein effet. Pendant longtemps on ne parla plus qu'à demi-mot du curé de Sainte-Anne.

A cette indigne accusation on en ajouta une autre d'un caractère criminel : On rendit Chiniquy responsable de l'incendie de l'église de Bourbonnais.

Deux prêtres de Québec étaient venus y prêcher une retraite. Soudain, on apprit que le Rév. Père Brunet accusait Chiniquy de la ruine de son église. Dans l'intérêt de l'Evangile et de la vérité, M. Chiniquy décida d'en appeler à la protection de la loi.

Avant son départ pour retourner au Canada, on offrit un banquet au saint M. Brunet. Il était à table, dégustant plats et vins recherchés, dans la société de plusieurs prêtres qui prétendaient ainsi l'honorer et le remercier de ce qu'il était venu combattre l'infâme apostat. Au moment où l'on allait servir le dessert, la porte s'ouvrit, un homme de haute taille, à la figure menaçante, se présenta sans saluer personne. Jetant un regard rapide sur cette assemblée choisie, il dit : « Le Père Brunet est-il ici ? » Quel pouvait être ce personnage ? Chacun de se le demander ! On l'apprit bientôt. Ne recevant point de réponse, il répéta : « Le père Brunet est-il ici ? » Tout tremblant, le Père Brunet répondit : « Oui, il est ici, c'est moi-même. » Avec la promptitude de l'éclair, le chérif de Kankakee lui mit la main sur l'épaule et prononça cette terrible phrase : « Vous êtes mon prisonnier, venez immédiatement à la cour, un cautionnement de dix mille dollars ou la prison. » En attendant qu'il pût prouver son innocence des accusations portées contre lui, il dut choisir la prison.

Il produisit ses témoins. A l'enquête préliminaire, on demanda à l'un d'eux : « Avez-vous vu M. Chiniquy quand il a mis le feu à votre église ? » Tous répondi-

rent : Non ! « Etiez-vous près de l'église quand M. Chiniquy la détruisit ? » Tous répondirent : Non. « Où étiez-vous quand le feu éclata ? — Chez nous. — Demeurez-vous près ? — Non. — A quelle distance ? Les uns répondirent : — A deux milles, d'autres à trois. « Comment pouvez-vous jurer que M. Chiniquy a mis le feu à votre église, étant si loin ? » Ils répondirent : « Nous le savons parce que notre saint confesseur nous l'a dit et nous a dit de plus que c'était de notre devoir de le jurer. » L'étonnement des juges et des avocats est difficile à décrire. Ils n'avaient jamais eu l'idée qu'il pût y avoir tant de fraude et d'iniquité enseignées par un tribunal qui prétend redresser tous les torts.

Le Père Brunet fut condamné à payer à M. Chiniquy la somme de quatre mille six cent vingt-cinq dollars, somme que les braves Canadiens collectèrent, mais qui fut payée à des brigands pour enfoncer les portes de la prison, ce qui permit au Père Brunet de s'échapper. Quelques jours après, on apprit l'édifiante nouvelle que par une nuit noire la sainte Vierge vêtue de blanc était apparue à la porte de la prison ; l'avait ouverte et avait dit au Père Brunet : « Mon fils, sors de là, viens t'en. » (*Répertoire Général du clergé canadien*, par Mgr Cyprien Tangay, page 251.) A-t-on réussi à faire croire à ce miracle nouveau, dont Rome a le monopole ? Notre public canadien croit-il à la délivrance miraculeuse de ce nouveau saint Pierre ? Il y a cette différence c'est que les portes derrière lesquelles Pierre était retenu s'ouvrirent d'elles-mêmes sans être forcées, celles de Kankakee furent forcées et brisées. La sainte Vierge s'était pourvue de tous les instruments qui conviennent aux cambrioleurs !!!

*
* *

Les épreuves qui nous viennent des hommes sont bien douloureuses ; mais si elles sont la conséquence de la fidélité dans le service du Seigneur, le chrétien les supporte joyeusement. M. Chiniquy passa par ces heures tristes, sinon joyeusement du moins convaincu de la justice de sa cause et certain de son triomphe final. Ce qui lui arrivait le confirma dans ses opinions et réalisa que Dieu est fidèle à l'égard de ses serviteurs dans l'épreuve. Il sentit sa foi se fortifier dans la prière. Chiniquy était un homme de prière. Il comprit que ces épreuves dont son ancienne Eglise se faisait l'instrument, étaient permises par Dieu, qu'elles devaient le mûrir et ainsi le préparer pour l'œuvre à laquelle Dieu le destinait. Le public chrétien connaît bien les cruautés de l'inquisition, des persécutions du XVIe siècle, mais il était sous l'impression que Rome avait heureusement subi l'influence de la civilisation moderne et celle du christianisme ambiant. Les événements de Sainte-Anne, comme tant d'autres survenus au Canada, ont rappelé à notre public trop enclin à l'oublier que Rome est aujourd'hui intolérante comme autrefois, *semper eadem*, et que pour elle tout homme est coupable s'il n'est avec elle. Il ne prouve son innocence qu'en se rapprochant d'elle.

Il est d'autres épreuves dont l'insondable Providence a les secrets, celles-là aussi M. Chiniquy devait les connaître et les traverser. Il a pu s'écrier qu'il valait mieux tomber entre les mains de son Dieu qu'entre les mains des hommes. Il faut de la patience avec les hommes, de la soumission et de la confiance quand les épreuves viennent de Dieu.

La famine.

Les années 1858-1859 furent terribles pour les colons de l'Illinois. La gelée et l'inondation avaient détruit deux récoltes successives. Toute la colonie, pour ne pas mourir de faim avait dû emprunter en hypothéquant ses biens à des taux ruineux. Cette épreuve, suivant de si près les conversions, pouvait paraître et fut exploitée comme si elle était une punition d'en haut. Il est vrai que les catholiques n'avaient pas été épargnés ; mais que ne peuvent l'ignorance et la superstition ! C'est ce que M. Chiniquy craignait. On comprend ses souffrances, et ses profondes sympathies pour les malheureux. N'était-ce pas lui qui les avait amenés sur ces terres vierges de l'Illinois ? N'aurait-il pas mieux fait de les laisser sur le sol natal ? Toutes ces questions s'agitaient dans sa tête, troublaient son sommeil et son cœur ; elles l'amenèrent souvent au pied de son Sauveur. Alors invoquant son secours, il présentait à Dieu toutes ces chères familles. Que d'heures il passa ainsi dans des luttes qui rappellent celle de Jacob. C'est dans un de ces moments que le Seigneur tourna la pensée de Chiniquy vers ses frères que la fortune avait favorisés et qui pourraient lui venir en aide. Déjà des chrétiens qui habitaient l'île du Prince-Edouard, informés des souffrances causées par la famine, avaient exprimé leur sympathie en faisant tenir au missionnaire un chèque de cinq cents dollars ; mais qu'était-ce que cette somme pour nourrir cinq cents familles ? C'était un commencement. Disons tout de suite que Dieu prouva à ces nouveaux amis dans la foi, que son bras n'est

pas raccourci ; personne ne mourut de faim ; et toutes les dettes furent payées.

Chiniquy n'était pas seulement un homme de prière, et un orateur de talent, il avait aussi la répartie vive et le don de l'à-propos. Je ne citerai qu'un incident.

Il visitait Philadelphie dans l'intérêt de sa colonie. Après quelques heures d'un profond découragement, résultat de souffrances et de fatigues dues à des courses nombreuses dans les rues surchauffées de la cité (le thermomètre marquait 90 degrés), il fut reconnu par une dame chrétienne qui consacrait sa vie et sa fortune au bien-être de l'humanité. Elle le conduisit dans une réunion qui se tenait à midi, — heure où les affaires dans les grandes villes des Etats Unis sont arrêtées. — Ces réunions étaient fréquentées par les chrétiens les plus en vue de la ville et par la plupart des pasteurs de chacune des différentes églises de la ville. Après la réunion, on lui accorda vingt-cinq minutes pour exposer le but de sa visite ; il le fit comme il pouvait le faire, obsédé qu'il était par la pensée des souffrances de ses chères familles de Sainte-Anne. L'assemblée était vivement émue par la parole du prédicateur. Sur l'invitation du président, M. Stuart, une nouvelle assemblée fut constituée ; et après une fervente prière, l'un des pasteurs lui demanda s'il s'était joint à l'une des dénominations du protestantisme américain. Chiniquy répondit avec un peu de malice : « Pas encore ! Après avoir accepté Jésus-Christ comme notre seul Sauveur et l'Evangile, comme notre seule règle de foi nous avons rompu avec Rome et nous nous sommes appelés chrétiens catholiques. »

« Pourquoi ne vous êtes-vous pas rattaché à l'une de nos dénominations, demanda le pasteur ; elle vous aurait pris par la main et vous aurait aidé dans vos difficultés présentes. » M. Chiniquy répondit : « Il est plus difficile que vous ne pensez de se rattacher à une dénomination quelconque ; vous voulez une réponse franche et claire, la voici. Vos divisions nous sont en scandale ; elles nous attristent ; nous voyons les épiscopaux opposés aux dissidents ; puis les presbytériens, les luthériens, les baptistes et les congrégationalistes. Comment pouvons-nous choisir la meilleure, la plus évangélique, la plus vraiment chrétienne de ces organisations ecclésiastiques ; avez-vous pensé au temps qu'il faudrait pour choisir la meilleure ? Ne voyez-vous pas quelle difficulté il y a là pour des chrétiens nouvellement sortis des ténèbres de Rome ? Oh ! chers frères, pourquoi n'êtes-vous pas unis ? Quand luira l'heureux jour où épiscopaux, presbytériens, congrégationalistes, baptistes oublieront toutes leurs différences au pied de la croix de Jésus, le monde sera sauvé. Alors et alors seulement ce monde sera amené par une puissance irrésistible aux pieds de l'Agneau dont le sang purifie de tout péché. Vous me conseillez, vénérables frères, de me rattacher à une dénomination quelconque ; c'est mon désir depuis le jour où j'ai trouvé le Sauveur Jésus-Christ qui a lavé mon âme dans son sang. Mais plus je l'étudie, plus je trouve belle, la réponse de Jésus à ce jeune homme qui lui demandait ce qu'il devait faire pour avoir la vie éternelle : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme et ton prochain comme toi-même. » Je suis peiné quand vous me demandez de m'unir à l'une de vos

dénominations, car je voudrais pouvoir m'unir à toutes, les embrasser toutes et les presser sur mon cœur comme de chères enfants de Dieu. Bien-aimés en Christ, je ne veux rejeter aucun de vous ; pour autant que vous aimez le Seigneur et que vous croyez à l'efficacité de son sang pour notre salut. Si je me rattache à une dénomination, les autres me seront étrangères. La porte que Jésus nous ouvre serait-elle trop étroite pour que nous y puissions passer tous ?

» Je ne suis pas ici pour vous enseigner. Je veux écouter et désire être enseigné moi-même. Je désire suivre votre conseil, et si possible me rattacher à l'une des dénominations chrétiennes que vous représentez, car je sens que si nous ne le faisons pas, nos nouvelles congrégations formeront bientôt une nouvelle division, une nouvelle dénomination sous le nom de l'Eglise de Chiniquy, ce qu'il faut absolument éviter à tout prix. Mais ce choix que nous voulons faire demande beaucoup d'attention, beaucoup de sagesse, des études et des prières. Combien de temps me donnez-vous pour faire ce choix ? »

Le pasteur qui avait soulevé le débat répondit au nom de ses collègues et il dit : « Comme vous avez beaucoup pensé au sujet, nous pensons que vous pourriez nous donner une réponse demain. Nous engageons notre parole d'honneur que la dénomination que vous choisirez vous aidera à trouver la solution des difficultés qui vous font si fortement souffrir. » M. Chiniquy se tournant alors vers ces messieurs leur dit : « Vénérables frères, je ne saurais trop vous remercier pour cette marque inattendue et imméritée de votre bonté pour moi. Vous me donnez un jour pour consi-

dérer quelle est la dénomination la plus évangélique parmi vous et vous m'affirmez que si nous nous joignons à elle, mon peuple et moi, nous serons délivrés des préocupations qui nous attristent.

» Mais permettez-moi de vous dire que je veux être plus libéral que vous. Je vous donne trois jours pour examiner et résoudre le problème que vous me posez.

» Il ne m'est pas facile de découvrir ce merveilleux secret ; il vous sera plus facile à vous d'arriver à une solution et vous aurez trois jours. Je suis seul, sans expérience, et vous, vous êtes une soixantaine, parmi les plus savants des Etats-Unis, vous êtes au courant de toutes les difficultés du sujet.

» Oui je vous prie, vénérables frères, prenez trois jours pour étudier la question et quand vous serez d'accord dites-le moi. Je vous promets solennellement de me rattacher immédiatement à la dénomination qu'il vous plaira de m'indiquer. »

Il n'avait pas fini sa phrase que des applaudissements enthousiastes ébranlaient la salle. Ces hommes de sens rassis étaient tous hors d'eux-mêmes, criant comme une foule en délire : « bravo ! bravo ! c'est bien, c'est bien. »

Le président, M. Stuart, prit alors la parole et dit :

« Le Père Chiniquy vient de nous donner la meilleure leçon que nous ayons jamais eue. Elle vaut un million. Je voudrais qu'elle fût répétée par tous les échos de nos montagnes et de nos plaines et qu'elle résonnât dans tout le monde protestant de notre globe. Il nous a tous mis dans un sac dont nous ne pouvons sortir. Oui, notre manque d'unité est une honte. Comment pouvons-nous lui demander de faire ce que

nous ne pouvons faire nous-mêmes ? Plût à Dieu que nous fussions Un en Christ ; c'est la prière de Jésus. Plût à Dieu que les théologiens se fussent tous tenus sur cette plate-forme qui porte aujourd'hui M. Chiniquy et les siens.

» Je propose donc qu'on ne leur demande plus d'en descendre ; c'est une position solide que celle qu'ils ont prise. Que les pasteurs invitent M. Chiniquy tous les soirs de la semaine pour prêcher dans leur église et qu'une collecte soit faite ici-même, quoique ce ne soit pas une chose habituelle. »

C'était une victoire pour notre ami ; le Seigneur l'avait merveilleusement inspiré. Il reprit le chemin de Sainte-Anne le cœur soulagé ; il emportait pour ses paroissiens des paroles d'espérance et des promesses de secours.

En automne de la même année, une correspondance s'engagea entre M. Chiniquy et M. Lafleur qui était alors dans notre protestantisme canadien français l'homme le plus en vue. A la pressante invitation du pasteur de Sainte-Anne, M. Lafleur visita ce coin de l'Illinois vers lequel les regards du monde chrétien se concentraient. Ce qui frappa immédiatement le visiteur canadien, ce fut l'attention religieuse avec laquelle on venait l'écouter parler des choses de Dieu ; il en a fixé le souvenir dans un discours prononcé à l'occasion d'un jubilé, — celui de la Grande-Ligue. — M. Chiniquy de son côté n'oublia pas cette visite. Dans ses mémoires, il parle de la correspondance et des entretiens qu'il eut le privilège d'avoir avec Lafleur, il en parle comme de circonstances providentielles, dont Dieu se servit pour l'aider à accepter la

vérité dans toute sa plénitude. L'ayant visité à l'Institut Feller à Longueil, « j'ai été, dit-il, heureux de saisir cette occasion pour exprimer ma gratitude à ce fidèle serviteur de Dieu. » Plusieurs citoyens de Longueil profitèrent du passage de Chiniquy pour venir lui poser une foule de questions. Mis au courant, le curé suscita des ennuis et le soir de l'entretien il y eut des vitres cassées. En dépit de l'opposition ouverte du clergé la salle fut remplie ; Chiniquy put y donner les renseignements dont on avait grandement envie. Après avoir pris congé de ses auditeurs, il dut rester encore plusieurs heures, il en arrivait toujours de nouveaux et pour eux il fallait recommencer. Le silence respectueux durant ces longues heures de veillée nous montre qu'il y avait là non seulement des auditeurs intelligents et respectables, mais aussi des amis.

On se décide à choisir.

Dans la presse, dans les clubs, dans les bureaux et dans les fabriques, on parlait de l'Eglise de Chiniquy. Cette pensée le préoccupait ; il tenait au titre auquel son Eglise s'était arrêtée : « Chrétiens Catholiques. » Une autre pensée le poursuivait, il se disait :

Si nous pouvions nous rattacher à cette Eglise de martyrs qui si longtemps a été celle de la France ; à ces braves huguenots qui durant des siècles, au milieu des flammes et sur les bûchers n'ont cessé de rendre témoignage à la vérité évangélique ! A son insu, il remuait dans sa pensée le même problème, les mêmes espérances entretenues par les fondateurs de la

société franco-canadienne. A cette époque, il n'aurait fallu qu'un peu d'oubli de soi-même, un esprit confessionnel moins prononcé, pour voir surgir au Canada une Eglise Réformée rattachée à celle de France. Il en parla à son peuple, dont plusieurs portaient les noms de ces héroïques soldats de Christ, persuadés que la dénomination qui se rapproche le plus de cette Eglise historique par son organisation, c'est l'Eglise Presbytérienne. On décida de faire des démarches auprès des autorités compétentes. Six anciens accompagnèrent M. Chiniquy à Chicago pour demander respectueusement au Presbytère de cette grande ville, de bien vouloir les admettre dans leur Eglise, grande famille spirituelle dont les membres sont répandus dans le monde entier, et dont la foi chrétienne et éclairée fait la terreur de Rome. Qu'ils furent heureux, remarque M. Chiniquy, ces vénérables pasteurs, quand après un examen sérieux, ils découvrirent que nos convictions religieuses étaient les leurs et que le mouvement que nous avions inauguré était vraiment chrétien. Ce fut à l'unanimité qu'ils nous reçurent, nous demandant pourtant de souscrire à la Confession de Westminster. Ils ne furent pas peu surpris quand M. Chiniquy les pria d'y substituer la Bible.

— Mon cher Monsieur Chiniquy, leur dit le modérateur,voilà ce que nous ne pouvons faire. Nous demandons à tous ceux qui veulent venir à nous de souscrire à cette vénérable confession de foi. Nous ne pouvons changer ce mode d'admission.

M. Chiniquy répondit: « Monsieur le modérateur, n'oubliez pas que vous avez affaire à des enfants dans la foi; et qu'il ne convient pas de les nourrir comme vous

nourrissez les hommes faits. Nous ne venons pas vous enseigner ; nous venons pour être enseignés. Permettez-nous de vous donner nos raisons pour lesquelles nous désirons que la Bible seule nous ouvre la porte de cette Eglise dont Christ est la pierre angulaire. Ce n'est pas dans un esprit étroit et sectaire que nous vous demandons de nous accorder l'honneur et le privilège de devenir presbytériens. C'est dans le sens large et chrétien du mot ; nous voulons tendre la main non seulement aux presbytériens, mais à tous ceux qui aiment et servent le Seigneur Jésus-Christ. Ne nous en veuillez pas, si nous vous demandons respectueusement de nous permettre de croire que notre adorable Sauveur avait dans sa pensée les diverses dénominations quand il disait : « Je suis le vrai cep et vous êtes les branches et mon Père est le vigneron. » Il n'est pas nécessaire que toutes les branches soient de même forme et de même grandeur pour porter de bons fruits ; ce qu'il importe c'est qu'elles soient unies au cep.

« Je suis arrivé à cette conviction l'autre jour, alors que je lisais ce merveilleux chapitre quinze de saint Jean, à l'ombre d'une vigne que j'ai plantée dans mon jardin et que je cultive de mes mains. C'est en méditant sur ces paroles de Jésus : « Je suis le vrai cep et vous êtes le sarment » que j'observais pour la première fois qu'il n'y avait pas, sur un même cep, une seule branche qui ressemblât à sa voisine ; j'en vis une tout près de moi une grande, telle que votre Eglise épiscopale d'Amérique et tout près de moi, j'en vis une autre plus petite, ressemblant beaucoup à votre Eglise congrégationaliste digne de toute notre admiration ;

un peu plus loin je vis une belle branche avec ses pousses vigoureuses, nos frères méthodistes avec leur enthousiasme et tout près d'elle une belle branche que j'admirai beaucoup, dans son inclinaison vers le sol, elle avait l'air de rechercher l'humilité, tels nos frères baptistes. Enfin une autre, la dernière et non la moindre, toute courbée, nos chers Presbytériens auxquels nous aimerions nous unir. J'observai que, malgré les différences de forme et de grandeur, toutes ces branches portaient de belles grappes; car toutes étaient unies au cep. »

Cette réponse toute allégorique atteignit le but. Le lendemain, tout le Presbytère se rendit à Sainte-Anne; des multitudes de convertis étaient venus des villages et des villes voisines, même de Chicago. Les cloches annoncèrent au loin la nouvelle victoire de l'Evangile. L'union était consommée.

Souvenirs.

Il est dans l'histoire de tous les peuples, des époques particulièrement riches en hommes marquants. Dès l'année 1815 à la fin du siècle nous eûmes des hommes qui se distinguèrent dans l'étude du droit, de la médecine et des lettres ; les Papineau, les Bédar, les Panet, les Cote semblent ouvrir la voie ; puis viennent vers le milieu de cette époque les Papin, les Dorion, A. Dorion et E. Dorion son frère, connu sous le nom de l'Enfant Terrible de l'Avenir, Joseph Doutre, son frère Gonzalve, Tibaudeau, Blanchet, Bibeau, Louis Dessaulles, Laflamme, Guibord, Cyr, Lafleur, Rielle et plus tard Fontaine de Saint-Hyacinthe, Bour-

geois et Laframboise du même endroit, Marchand de Saint-Jean, et Buis, dont la *Lanterne*, pétillante d'esprit, était une jolie imitation de celle de Rochefort. Je signale ces hommes, non qu'ils soient tous protestants ; quelques-uns l'étaient ouvertement, un petit nombre désiraient le devenir, mais tous étaient de ceux dont Jésus aurait dit : « Laissez-les parler, agir, écrire, ceux qui ne sont pas contre nous sont pour nous. » Belle pléiade de brillantes intelligences, qui a laissé sa marque dans la politique, les lettres, les professions libérales et les affaires. C'est elle qui jeta les bases de l'Institut Canadien, de glorieuse mémoire et de triste fin. Ceci me porte à un âge où, jeune étudiant, je n'étais ni homme ni enfant, mais le grand garçon se faufilant partout pour tout voir et tout savoir. J'ai beaucoup vu, beaucoup appris. J'écoutais avec ravissement les conférences, les discussions et je dois dire qu'au milieu de cette jeunesse brillante, nos coréligionnaires faisaient bonne figure. Avec M. Cyr, éditeur du *Semeur Canadien*, par ses articles de journaux et ses conférences occasionnelles, et M. Lafleur par son talent oratoire, nous étions bien représentés et par conséquent bien vus. Il y en avait quelques-uns dont les ancêtres étaient huguenots et que l'on trouvait parmi les esprits avancés. En revivant cette époque, j'ai souvent pensé qu'elle avait été un de ces moments rares et qu'il n'aurait fallu qu'un chef né protestant, pour entraîner à sa suite cette noble et brillante jeunesse; la fleur de la Province. Quelques-uns avaient même pensé à faire venir un pasteur de France. A défaut d'un tel homme on en chercha un au Canada, mais cet état d'esprit attira sur le groupe-

ment libéral une telle haine du clergé que les plus hardis eurent peur. La dissolution de l'Institut Canadien dont la bibliothèque est aujourd'hui à l'Institut Fraser les dispersa tous.

Deux invitations.

En janvier 1859, M. Chiniquy reçut deux lettres qui l'invitaient à faire connaître les raisons qui avaient motivé sa rupture avec Rome. L'une de ces lettres portait cinq cents signatures d'hommes bien connus à Montréal ; l'autre n'en avait que cent et venait de Québec.

Nul n'est prophète dans son pays, pourtant Chiniquy avait souvent pensé attaquer Rome dans ses deux forteresses de Montréal et Québec. Mais les obstacles lui paraissaient insurmontables et les dangers inévitables. Ces deux lettres eurent raison de son hésitation. A l'appel d'un seul Macédonien, Paul avait tout quitté. Pourrait-il se refuser à l'appel de quelques centaines ? Contre le gré de ses paroissiens, il se mit en route. Arrivé à Toronto, il reçut une lettre du sous-secrétaire provincial, lui conseillant de ne pas venir dans la province de Québec pour y entreprendre une campagne contre l'Eglise de Rome. On lui rappelait les victimes dont une visite de Gavazzi en 1852 avait été l'occasion. Tout en le remerciant de l'intérêt que « Son Honneur » portait à sa personne, Chiniquy lui répondit qu'il était dorénavant soldat de Jésus-Christ, enrôlé sous la sainte bannière de la Croix ; et que s'il devait verser son sang dans l'intérêt de cette cause, il ne le verserait pas en vain. De Toronto à Montréal il

reçut plusieurs télégrammes menaçants; on l'avertissait qu'il serait attaqué à son arrivée. Il n'y fit d'abord aucune attention, pensant que ces dépêches avaient pour but de l'effrayer. Il vit bientôt la réalité du danger.

Arrivé à la gare de Montréal, il aperçut une foule immense qui évidemment attendait quelqu'un. C'était le 12 février. Selon l'habitude que nous lui connaissons il s'enveloppa dans sa pelisse de manière à se cacher la figure ; il espérait que personne ne le reconnaîtrait. Il entendit de tous côtés ces paroles « Où est-il ? » Le ton indiquait des sentiments hostiles. Il se trouva au milieu d'un foule d'Irlandais armés de bâtons que l'on élevait dans l'air. « Où est-il ? continuait-on à crier, où est-il le maudit apostat ? » Après avoir élevé son âme à Dieu, il poussa en avant à travers la foule. Tout à coup il entendit une voix amie qui disait : « Est-ce que le Père Chiniquy n'est pas là quelque part ? » Honteux de sa lâcheté, il répondit : « Oui, le Père Chiniquy est ici ; que lui voulez-vous ? » Il avait à peine fini sa phrase, qu'il se vit entouré d'un bon nombre de messieurs qui pressés les uns contre les autres ne permirent à personne d'approcher. Mais il comprit bientôt le mystère de cette protection inattendue, quand une voix amie lui dit à l'oreille : « Ne sortez pas de nos rangs, nous sommes accourus pour sauver votre vie menacée par une troupe d'Irlandais ivres qui veulent vous assassiner. » En moins d'une minute, il se vit entouré de trois cercles de braves canadiens français tous armés. Ils avaient eu connaissance du complot irlandais et leur association, les Francs Frères, s'était organisée. Ainsi escorté

Chiniquy monta dans un traîneau et quelques minutes après, il était installé dans un appartement magnifique au Saint-Laurent Hall. Des milliers de personnes désiraient l'entendre ; un plus grand nombre le voir. On lui laissa quelques heures de repos, puis vers dix heures on vint frapper à sa porte et on lui annonça des visiteurs. Le salon se remplit, se vida puis se remplit de nouveau. M. Chiniquy trouvait une parole appropriée pour chacun. Après plus de deux heures de ce va et vient, un agent de police vint lui dire ; « Monsieur Chiniquy, la rue est encombrée de monde ; la circulation interrompue. Ne voudriez-vous pas vous présenter à la fenêtre et adresser à la foule une parole de remerciement pour marquer votre reconnaissance de son empressement ? » Chiniquy accepta, fit ouvrir la fenêtre et s'adressant à la foule il dit ! « Je suis heureux de revoir mes compatriotes. » Tout l'après-midi on défila dans ce salon d'hôtel ; on désirait le voir ; les uns, le petit nombre, pour voir s'il lui était poussé des cornes comme on l'avait dit, mais la multitude, par respect et sympathie pour un homme qui avait fait du bien. En présence d'une telle manifestation d'estime et d'affection on comprend que, le cœur débordant d'émotion, Chiniquy se soit souvent écrié : « Mon âme, bénis l'Eternel et n'oublie pas un de ses bienfaits. »

Nous ne pouvons pas suivre Chiniquy dans ses voyages ni assister à toutes ses conférences mais nous parlerons de quelques faits pour que le lecteur puisse se rendre compte de l'affection et de la haine que sa personne provoquait.

Chiniquy a souvent étonné ses amis par les longs

voyages qu'il pouvait entreprendre après avoir parlé des heures entières. Ses amis arrangèrent une course pour Napierville par un froid très vif et de fort mauvais chemins. C'était en février, ils voyagèrent toute la nuit et arrivèrent à destination à quatre heures du matin le dimanche. Après avoir pris un peu de repos, en dépit du conseil de ses amis il se rendit à l'église ; il voulait entendre la lecture d'une lettre pastorale qui le visait. On peut mettre en doute la sagesse et la prudence de cette manifestation ; mais on en admire la crânerie. A ces amis qui le déconseillaient, il avait répondu : « Je suis ambassadeur de Christ et je suis assuré qu'il me protégera comme il protégea Daniel dans la fosse aux lions. »

A l'église où il alla, Chiniquy s'entendit dénoncer comme un loup dévorant de petits agneaux sans défense ; interdiction de l'entendre sous peine d'excommunication ; défense de lui donner la main et de le loger. «Le monstre, ajouta le prêtre, en a déjà envoyé des milliers en enfer, il est venu dans le pays poussé par Satan pour détruire et damner. J'espère qu'il ne viendra pas souiller la paroisse de sa présence infecte ; toutefois s'il vient, vous lui ferez une réception telle qu'il ne sera pas tenté de revenir. » Après ces mots il congédia l'assemblée.

M. Chiniquy qui était resté derrière la porte qu'il avait entr'ouverte la referma, puis il attendit sur le perron où devait passer tout le monde. On comprend la surprise des gens quand ils l'aperçurent ; ils vinrent à sa rencontre ; lui serrèrent la main ; lui dirent le plaisir qu'ils avaient de le revoir. Dans la foule, un grand nombre qui ne pouvaient l'approcher criaient :

« Comment ! le Père Chiniquy est ici ! Est-ce possible ? » Au lieu de s'en aller, la foule entoura le perron de l'église et le Père Chiniquy du haut de cette chaire improvisée, parla à la multitude.

« Chers amis, dit-il, vous avez entendu ce que vos évêques disent de moi : voulez-vous me permettre de dire un mot pour ma défense ? » De tous côtés on cria : « Parlez, parlez, nous serons heureux de vous entendre. » M. Chiniquy encouragé, reprit : « Plusieurs d'entre vous ont jeûné car ils ont pris la communion ; les mères sont pressées de retourner vers leurs petits enfants. Je vous assure que vous me feriez plaisir, si vous me donniez l'occasion de vous rencontrer cet après-midi à trois heures dans la grande salle de votre beau village. En venant ici je savais que j'y rencontrerais un peuple noble et intelligent. »

Contrairement à l'attente du curé, M. Chiniquy fut dans l'après-midi l'objet d'une véritable ovation.

L'Institut Canadien disparaît.

Exaspéré de l'accueil qui était fait partout à Chiniquy, particulièrement par les organisations libérales, le clergé décida de frapper un grand coup et ce fut sur l'Institut Canadien qu'il dirigea ses foudres. Depuis quelque temps cette association était tenue pour suspecte. Le nombre de ses membres avait diminué ; l'intérêt s'était refroidi et se perdait peu à peu ; la liquidation allait s'imposer et on possédait une importante bibliothèque. Un grand nombre des meilleurs soutiens de l'Institut étaient morts. Quand ceux qui étaient restés à la brèche moururent, ce fut un silence

sépulcral. Avant de disparaître de la scène, l'Institut Canadien obtint de l'Institut Fraser la faveur d'y déposer sa bibliothèque. Depuis lors elle est à la disposition du public. La province n'a jamais compris quel effet déplorable cet acte despotique avait eu sur notre jeunesse canadienne française. Elle ne s'en est pas encore relevée, et ne s'en relèvera pas de longtemps encore si elle ne se décide à secouer énergiquement le joug blessant d'un clergé qui ignore la liberté de conscience.

M. Chiniquy visite Québec.

Pour accomplir son programme, Chiniquy voulait visiter Québec. Le 11 février, la *Gazette de Québec* annonçait son arrivée à Lévi ; la foule alla au devant de lui pour lui souhaiter la bienvenue. Le lendemain il prêcha dans la grande salle d'école de la rue Sainte-Anne.

Dans la soirée, des rumeurs sinistres circulaient dans la rue. On parlait d'assassinat. Par prudence les amis de Chiniquy firent garder sa maison. Au petit jour quand les gardiens se retirèrent, une troupe de malfaiteurs sortit de l'ombre, força la porte et arriva dans l'appartement de « l'ennemi ». Quand on pres sent quelque malheur, on ne dort guère ; Chiniquy était encore debout. Le chef de la bande s'approchant, le saisit par le bras et de sa main droite brandissant un grand couteau : « M...t Chiniquy, vous êtes un homme mort si vous ne promettez pas de quitter la ville et de cesser de prêcher votre s... Bible. » Après quelques pourparlers, tous l'accablant de menaces,

Chiniquy ayant fait une courte prière leur dit : « Vous voulez un serment, eh bien, je jure qu'aussi longtemps que ma langue pourra parler je prêcherai la Sainte-Parole telle qu'elle se trouve dans la Bible. Maintenant, frappez. » Le malheureux qui portait le couteau trembla de la tête aux pieds et d'une voix émue lui dit : « Père Chiniquy, si vous promettez de partir, nous ne vous tuerons pas. » Il répondit sans spécifier la date : « Oui, je vais m'en aller », on lui pardonnera cette restriction mentale.

Pendant la nuit il était tombé une forte *bordée* de neige, Chiniquy se demandait comment il pourrait atteindre une maison amie ; heureusement il avisa un cocher qui le conduisit chez l'adjoint au maire, un solide protestant ; ce magistrat le reçut amicalement, écouta son histoire, et constata que le couteau pressé sur la poitrine de l'apôtre y avait fait une blessure.

« J'ai une faveur à vous demander, lui dit l'adjoint, ne parlez ni de couteau ni de sang, car le sang appelle le sang ; si l'on savait qu'à l'instigation du clergé vous avez perdu du sang, les soldats protestants que je vais appeler pour vous protéger seraient difficiles à maintenir ; je vais aujourd'hui proclamer la loi martiale.

Dans l'après-midi, escorté par un peloton de soldats, Chiniquy vit des prêtres allant de groupe en groupe pour conseiller le calme. « Ne dites rien, ne faites rien, car à la moindre manifestation les soldats pourraient faire feu. Pour l'amour de Dieu, soyez tranquilles. »

La salle ne put contenir la moitié de ceux qui voulaient y entrer. Dans quel terrain la semence est-elle tombée? La suite a prouvé qu'elle tomba sur toute

espèce de terrains. Quelques grains en bonne terre, beaucoup dans les épines, une grande quantité fut perdue.

En revenant de Québec, Chiniquy visita quelques paroisses où le peuple le pressait de venir. A Saint-Pré, où, raconte M. Lafleur, dans le *Chrétien Evangelique*, 1859, page 579, l'Evangile avait été prêché depuis bien des années, il fit trois discours en plein air ; au dernier, il n'y eut pas moins de mille auditeurs. Pendant des heures, les pieds dans la neige, le visage au vent, par un froid intense du mois de février, cette foule écouta dans le plus grand recueillement la voix aimée de l'ancien apôtre de la tempérance, devenu prédicateur de l'Evangile ; ayant soutenu que l'Evangile peut être lu par tous, en dépit de l'opposition des prêtres, il dit: « Mes frères, on vous affirme que l'Evangile est obscur, qu'il contient des choses mystérieuses, incompréhensibles qui vous perdraient. N'en croyez rien ! On vous dit une petite vérité pour faire passer un gros mensonge. » — Et levant la main au ciel, il ajouta : « L'Evangile a quelques passages difficiles à comprendre..., mais dans ce soleil qui luit en ce moment sur cette campagne blanche, il y a des taches noires et pourtant c'est lui qui nous éclaire, qui nous réchauffe et nous donne la vie. Que deviendrions-nous si Dieu le faisait disparaître du firmament ? Jésus-Christ est le soleil qui brille dans tout l'Evangile. En vous ôtant l'Evangile sous prétexte de quelques obscurités, on vous ôte Jésus-Christ, la lumière et la vie de vos âmes. »

Des vocations. — Ecole préparatoire de Sainte-Anne.

Une œuvre qui ne parvient pas à former ses propres ouvriers est destinée à péricliter puis à périr. M. Chiniquy le sentait, il fallait des aides et des sucesseurs ; après beaucoup de prières il se décida à faire un appel à la jeunesse de son Eglise. Un dimanche matin il prit pour texte : « Bénissez l'Eternel, invoquez son nom, faites connaître ses exploits parmi les peuples. »

Après avoir rappelé à ses auditeurs les merveilles que l'Eternel avait faites au milieu d'eux, en brisant les chaînes qui les avaient si longtemps retenus aux pieds de l'idole de Rome, il ajouta : « Vous comprenez, mes frères, qu'en accomplissant au milieu de vous de tels miracles, Dieu vous impose la douce obligation de la reconnaissance. Vos consciences et vos intelligences vous disent que vous avez quelque chose à faire pour montrer que vous comprenez ce qu'il a fait pour vous. Voyons quelques-unes de nos obligations! D'abord avec Josué que chacun vienne et dise du fond de son cœur : « Pour moi et ma maison nous servirons l'Eternel. »

» Je n'ai aucun doute que parmi vos fils il y en ait qui soient appelés à prêcher l'Evangile ; invitez-les à obéir à cet appel quand il se fera entendre, qu'héroïquement ils se préparent à quitter père, mère, sœurs, pour suivre Jésus-Christ, et pour aider à répandre l'Evangile parmi nos concitoyens dispersés dans nos grandes villes des Etats-Unis... Que l'on consacre cette journée aux réflexions et à la prière. Ce soir vous me direz vos conclusions. »

Au service du soir, il y avait foule. Après le culte, il s'adressa aux jeunes gens : « Chers jeunes amis de Sainte-Anne, qui d'entre vous a donné son cœur au Seigneur ? Et qui est disposé à travailler à la diffusion de la Parole de Dieu et à faire connaître l'amour de Dieu à ceux qui ne le connaissent pas encore ? »

Il y eut un long silence... Les cœurs étaient émus. Enfin un jeune homme s'approcha. Tout le long de l'allée qui le conduisait auprès de la chaire, on put entendre ces paroles : « Dieu te bénisse ! Dieu te bénisse. » Ce jour-là il y eut des larmes de joie. Trente-trois s'enrôlèrent sous la divine bannière. Tous ne continuèrent pas, quelques-uns ne purent supporter les fatigues qui accompagnent les longues études ; quelques-uns périrent dans la guerre civile. Quinze persévérèrent, firent des études de théologie, les uns à Chicago, d'autres à Toronto, le reste à Montréal.

Le problème inquiétant qui avait préoccupé M. Chiniquy était résolu. Le chemin se déblayait. Pour préparer ces jeunes gens on avait fondé une école préparatoire à Sainte-Anne.

Une autre invitation.

Toujours prêt à répondre aux appels qui lui venaient de ses compatriotes, Chiniquy quittait souvent son Eglise ; un des maîtres de l'Ecole préparatoire le remplaçait. En 1862 Chiniquy visita les merveilleuses scieries du lac de Muskagon où des centaines de compatriotes à la recherche d'occupations lucratives s'étaient établis. L'un d'eux, né catholique et cousin de l'évêque Ballargeon, avait perdu la foi à la

suite de l'inconduite de deux prêtres qui avaient successivement desservi l'église qu'il fréquentait. Il fit appel aux directions de Chiniquy, car ses amis et lui avaient soif d'une religion qui leur montrât le chemin du ciel et leur parlât de la vie éternelle.

Quelques jours après, Chiniquy était l'hôte de M. Ballargeon et sous son toit, il serra la main d'un grand nombre de ses compatriotes. Chacun ayant une question embarrassante à poser, M. Ballargeon réclama la première réponse ! Ce qui le troublait, ce n'était pas tant que Christ fût vraiment présent en corps et en âme dans l'hostie, mais il n'arrivait pas à comprendre que le prêtre eût le pouvoir de faire descendre son Sauveur dans ce petit morceau de pâte. Chiniquy aurait pu donner plusieurs réponses à cette question troublante ; avant d'y arriver il lut le premier commandement : « Je suis l'Eternel ton Dieu qui t'ai retiré du pays d'Egypte ; tu n'auras point d'autre Dieu devant ma face ; tu ne te feras point d'image taillée ni aucune ressemblance des choses qui sont là-haut dans les cieux, ni ici-bas sur la terre, ni dans les eaux qui sont sous la terre ; tu ne te prosterneras point devant elles et ne les serviras point. Car je suis l'Eternel, ton Dieu jaloux, qui punis les iniquités des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération de ceux qui me haïssent et fais miséricorde jusqu'à mille générations de ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements. » Dans ces ordonnances, dit ensuite Chiniquy, Dieu défend de prendre des choses crées, d'en faire des images, des dieux et de les adorer. Que fait le pape ? Que font vos prêtres chaque matin ? Ils font faire des hosties et ils en font

des dieux. Le pape a donné au prêtre le pouvoir de faire autant de dieux qu'il y a d'hosties. Ne voyez-vous pas l'imposture ? Le commandement que nous avons lu affirme qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Donc, quand le pape affirme que le prêtre en peut faire autant qu'il a d'hosties, il est un imposteur. Quand notre Sauveur, prenant le pain dans la main, dit : « Ceci est mon corps », il ajoute : « Faites ceci en mémoire de moi », mais il entend que ce n'était pas de son corps qu'il s'agit, c'est un mémorial et rien de plus. Dans le quinzième chapitre de saint Jean, Jésus nous dit : « Je suis la porte, je suis le chemin, je suis le vrai cep. » Le pape nous fera-t-il croire que Jésus est une porte, un chemin, une vigne ? Jésus a voulu nous faire comprendre par ce langage allégorique qu'il est le seul chemin, la seule espérance du pécheur. Est-il nécessaire de vous présenter d'autres arguments, le bon sens est ici plus fort que l'Eglise, et il me donne raison. »

Le lendemain, un certain individu passa la journée chez le curé. De singulières rumeurs avaient transpiré ; plusieurs jeunes gens avaient été informés et soupçonnèrent quelque coup de main. Ils en avertirent Chiniquy, qui répondit : « Mes amis, quand j'ai quitté Rome j'ai calculé ce qu'il pourrait m'en coûter. Ils ont essayé déjà plusieurs fois de mettre fin à mes jours ; mais Dieu m'a gardé. » C'est sans doute à cause de cette conviction profonde qu'il avait une œuvre à accomplir et que Dieu le garderait aussi longtemps que sa mission ne serait pas finie, que Chiniquy nous a paru quelquefois imprudent, qu'il n'aurait pas dû tenter Dieu. Il y avait là quelques jeunes

qui avaient servi dans l'armée. L'ami du curé était aussi présent dans la salle où devait parler Chiniquy; on surveilla ses mouvements. Chiniquy avait pris pour sujet de sa conférence : « La sainte Vierge est-elle la mère de Dieu? Après avoir développé son sujet, l'Evangile en mains, il termina : « Quand saint Pierre nous dit que Jésus est le seul par lequel nous puissions être sauvés, de quel droit le pape vient-il nous dire qu'il faut aussi invoquer le nom de Marie ? » Ces paroles étaient à peine prononcées, que l'assemblée fut soudainement bouleversée. L'ami du curé criait : « Infâme apostat, c'est ton dernier blasphème! » Et l'on vit un revolver dirigé sur le conférencier. Avec la promptitude de l'éclair l'interrupteur vit quatre canons de fusil braqués sur lui. « Tu es un homme mort si tu bouges, lui cria-t-on. Laisse tomber l'arme qui est dans ta main sinon nous te brûlons la cervelle. » Le meurtrier effrayé laissa tomber son arme et d'une voix suppliante s'écria : « Pour l'amour de Dieu ne me tuez pas! Mon Dieu, mon Dieu, épargnez-moi. » Les quatre jeunes gens qui l'avaient plus particulièrement surveillé lui mirent la main sur l'épaule en disant : « Vous êtes notre prisonnier. Voici un magistrat, nous vous livrons entre les mains de la justice. » On lui lia les mains et on le conduisit en prison. On devine l'indignation de la foule. Chiniquy demanda la grâce du prisonnier et montra preuves en mains que ce malheureux ne faisait qu'obéir à son Eglise. (Saint Liguory, vol. IV, page 90.)

Nous ne suivrons pas M. Chiniquy dans ses longs voyages en Angleterre et en Australie, cela nous entrainerait trop loin et nous ferait perdre de vue le

but que nous voulons atteindre. On voit que si Rome par ses émissaires avait dessein d'attenter à la vie de son adversaire, celui-ci comptait un grand nombre d'amis qui veillaient sur ses jours.

Chiniquy vient à Montréal.

La société franco-canadienne invita Chiniquy à venir à Montréal en se faisant accompagner de sa famille. On désirait qu'il donnât une série de conférences. Il parla d'abord dans une des grandes églises presbytériennes ; elle se remplit immédiatement d'auditeurs sympathiques ou malveillants. Il apparut bientôt que l'intention de ces derniers était d'en finir avec cet homme si l'occasion se présentait de le faire impunément. Mais on avait prévu pareil attentat et au moindre mouvement chaque perturbateur put voir à côté de lui un homme bien décidé à lui imposer silence ou à le faire arrêter. Malgré ces précautions des œufs furent lancés, des imprécations injurieuses proférées. Mais après quelques soirées de ce genre il y eut un peu d'apaisement. C'est alors qu'on organisa des conférences dans l'église dite de la rue Craig en plein quartier français. C'était risqué, mais il fallait affirmer nos droits ; la situation était à l'état aigu, Chiniquy n'en fut pas effrayé. Chaque soir pendant des semaines, l'église se remplissait d'amis et d'ennemis. Des auditeurs venaient le jour déclarer à Chiniquy qu'ils étaient venus la veille avec des intentions hostiles, plusieurs même avec un pistolet en poche pour s'en servir au besoin ; mais ils avaient été touchés et ils le priaient de bien vouloir leur donner

encore des explications supplémentaires. Pourtant quelques assemblées furent troublées ; un soir au milieu d'un chant on entendit un bruit de vitres cassées ; les pierres tombaient dans les rangs, mais cela n'interrompait pas la réunion. Au dehors on attendait le conférencier ; la congrégation congédiée, on se demandait s'il était prudent de faire face à cette foule. Mme Duclos, comptant sur l'esprit chevaleresque des Canadiens qui n'oseraient pas molester une dame, prit le bras de Chiniquy en disant ; « A la garde de Dieu, allons ! » La foule s'ouvrit devant eux et les laissa monter en traîneau, puis disparaître.

Une autre fois à l'issue du service, la foule paraissait plus menaçante ; la police craignait quelque danger ; elle dut suivre le conférencier, monter dans son traîneau et partir avec lui.

Parmi cette foule, il y avait aussi de nombreux amis de Chiniquy ; les uns l'aimaient à cause du bien qu'il leur avait fait, les autres parce qu'ils pressentaient qu'il était dans le vrai ; qu'il était trop intelligent pour avoir quitté Rome sans motif plausible. On le voyait bien le jour, quand de nombreux visiteurs venaient lui demander une entrevue et sollicitaient des explications. Plusieurs après avoir écouté abjuraient séance tenante les erreurs de Rome et se rattachaient à l'Evangile. De tous côtés on appelait Chiniquy ; on voulait l'entendre à Saint-Pie, Saint-Hyacinthe, Roxon, Falls, Acton, etc., etc.

Un soir qu'il prêchait dans l'église de la rue Craig, uue balle partit d'une maison voisine, traversa la vitre, passa près de Chiniquy et alla s'applatir sur la muraille opposée. Tout l'auditoire frémit à la pensée

du danger que l'orateur venait de courir ; lui seul resta calme et profita de l'incident pour dénoncer l'esprit persécuteur de Rome.

Une autre fois, c'est un piège qu'on lui tend. On connaissait le désir de Chiniquy de rencontrer ses compatriotes afin de leur annoncer l'Evangile. Un jour un cultivateur des environs de St-J. se présenta à Chiniquy ; il se prétendait envoyé par un grand nombre d'amis et demandait au conférencier de bien vouloir se rendre au milieu d'eux. M. Bruneau était présent à cette entrevue. Pressentant que cette invitation pouvait cacher un piège, il imposa sa compagnie. Le messager, qui ne voulait pas deux hommes, invoqua le peu d'espace de son traîneau. Bruneau qui ne voulait pas laisser Chiniquy aller seul insista en affirmant qu'il se tiendrait debout en arrière. Le messager s'y refusa. « Dans ce cas, dit Chiniquy, je regrette de ne pouvoir aller avec vous, bonsoir ! » On apprenait plus tard qu'il y avait eu un vrai complot organisé. A l'entrée d'un bois qu'il fallait traverser pour se rendre à l'endroit indiqué, Chiniquy devait être assassiné.

Au retour de ses longs voyages en Australie et en Angleterre, Chiniquy comprit que les années avaient diminué ses forces, il dut se condamner à un repos relatif. Il avait atteint le terme accordé aux constitutions les plus robustes et pourtant jusqu'aux derniers jours il ne cessa de recevoir ceux qui désiraient le voir ou s'entretenir avec lui, les engageant à ne compter pour leur salut que sur les mérites de Jésus-Christ.

Le sachant malade, l'archevêque de Montréal fit l'impossible pour s'approcher du lit de Chiniquy, mais le malade, qui connaissait son monde, savait qu'on

exploiterait contre lui la moindre entrevue. Pour prévenir pareille supercherie, il eut la précaution de laisser un testament spirituel qu'il dicta lui-même à un notaire, M. Ligthall ; il pria ses amis d'organiser une surveillance active. Le malade avait raison ; un jour, on surprit deux religieuses qui sans s'être fait annoncer avaient réussi à gagner l'étage où était la chambre du malade ; M. Morin, gendre de Chiniquy, les invita poliment à prendre la porte. Leur fonction excuse leur indiscrétion.



Le Père Chiniquy.

Dans une visite que lui fit Duclos, la dernière, après avoir prié, Chiniquy que le pasteur entourait de ses bras rendit son âme à Dieu, sans agonie et sans souffrances.

Quelques heures après, le corps de Chiniquy était exposé dans son grand salon de la rue Hutchisson. Dès qu'on connut la fatale nouvelle on accourut de tous côtés pour lui rendre un dernier hommage.

De la Malbaie, où il était né en 1809, à Sainte-Anne où il avait secoué le joug de Rome en 1859, de Sainte-

Anne à Montréal où il mourut en 1899, partent les deux étapes qui coupent la longue vie de Chiniquy; elles sont aussi opposées l'une à l'autre au point de vue religieux que furent, dans la vie de saint Paul, la vie du pharisien et celle de l'apôtre. En dépit de l'opposition de ces deux grandes époques, elles ont l'une et l'autre un caractère commun, qui a fait la personnalité de Chiniquy. Prêtre ou pasteur, Chiniquy fut également sincère, il mit tout son cœur dans le service pour lequel il avait donné sa vie à Dieu. « Avec une âme ainsi trempée, dit M. Eugène Reveilland dans la préface qu'il a écrite pour *Cinquante ans dans l'Eglise de Rome,* il n'était guère possible qu'il subît éternellement la compression et la déformation du système romain et ne fut pas conduit par Dieu à la Réformation qui remet l'âme sincère, *naturaliter christiania*, à la portée des eaux vives et des larges horizons de l'Evangile. » Ainsi, du jour où il fut réformé pour son compte, le père Chiniquy devint réformateur. Ce que furent Luther pour les Allemands, Zwingle pour les Suisses, Knox pour les Ecossais, Calvin pour les Français, il le fut, lui, dans la seconde moitié du XIX[e] siècle pour les Canadiens français. Si l'on trouve ces comparaisons trop accablantes, on peut du moins sans trop de disproportions le rapprocher des précurseurs, les Pierre Valdo, les Wicleff, les Jean Huss, les Farel, etc., etc. Dans cette œuvre des prêtres, qui donne aujourd'hui tant de promesses et qui semble l'un des plus sûrs présages de la grande Réformation attendue du XX[e] siècle, il fut aussi l'un des précurseurs les plus initiateurs.

S'il exerça l'apostolat de la Réforme et de l'évan-

gélisation c'est qu'il était né apôtre. Il pouvait dire comme saint Paul qu'il avait été choisi dès le sein de sa mère, qu'il était apôtre par appel ou par vocation directe d'en haut. De l'apôtre il avait en effet tous les traits : le tempérament, la foi, le désintéressement, le courage, l'esprit polémique et irénique à la fois, le feu sacré, le zèle infatigable et jamais fatigué. De l'apôtre il connut aussi les traverses, les luttes, les opprobres, les vexations, les blessures.

A sa mort seulement se manifesta un retour de justice de ses compatriotes et comme un vif regret, chez plusieurs, d'avoir méconnu leur ami, leur apôtre, l'homme de Dieu qui leur avait été envoyé.

Ses funérailles furent suivies par plus de dix mille personnes, tant catholiques que protestants, et furent présidées pour le service à la maison mortuaire par M. le pasteur Duclos, un ami personnel, au temple par le docteur Mowatt. Par la mort il est entré comme tous les témoins fidèles de Christ non seulement dans la paix, mais dans la gloire. Cette gloire sera durable comme la cause sacrée dont elle a reçu le rayonnement ; elle durera sur la terre autant ou plus que le peuple canadien lui-même. Elle se développera avec les destinées de ce peuple en voie de croissance, ou mieux avec les destinées de cet Evangile dont la loi est de s'étendre et de gagner de proche en proche jusqu'à ce qu'il ait été prêché à toute créature sous le ciel et que par sa vertu se soit établi sur la terre le Royaume des Cieux, la cité de justice, d'amour et de liberté.

Resquiescant in pace.

Quoique morts, ils parlent encore... Les hommes passent, mais toujours se continue la grande lutte qu'ils ont soutenue pour que la lumière triomphe des ténèbres.

L'Evangile est annoncé dans les villes et dans les campagnes et les « éteignoirs », — c'est ainsi que la presse du temps désignait le clergé catholique romain, — avaient recours au mensonge, à la calomnie, pour étouffer la moindre aspiration vers la liberté.

Dans la fumée du combat sont tombés de vieux pionniers, de vieux combattants usés sous la cuirasse : M. Roussy, dix ans après Mme Feller, s'éteignait, entouré des fruits de ses travaux, pour hériter de la gloire promise à ceux qui ont su faire valoir les talents qui ont été confiés à leurs soins ; M. Tanner, qui du fond de sa retraite de Brompton suivait de loin, mais avec intérêt, les travaux de ses frères, leur disait un solennel adieu ; MM. Vernon et Vessot, épuisés, déposaient les armes ; M. Cyr terminait sa carrière dans l'enseignement à Boston où M. le pasteur Wolff avait continué des études dont il ne put faire profiter son siècle ; MM. Normandeau et Riendeau, tous deux convertis des premiers jours, entraient dans leur repos qu'ils entrevoyaient déjà depuis quelque temps. A la mémoire de tous, le cœur plein de reconnaissance, nous répandons aujourd'hui sur leur tombe le parfum d'un affectueux souvenir.

Mais quels vides dans les rangs! Heureusement on les avait prévus. On avait renouvelé l'expérience de Chiniquy et on était arrivé à la même conclusion : une Eglise qui ne recrute pas ses ouvriers est destinée à disparaître. Les facultés de théologie presbytérienne de Montréal et Mac Master de Toronto fournirent les moyens de combler ces vides. Nous devons ici rendre au docteur Mac Vicar un témoignage de reconnaissance tout spécial. Après avoir fait partie du comité de la Société franco-canadienne de 1864 à 1872 il a, quand cette société laissa le champ libre aux organisations ecclésiastiques, usé de son influence pour engager l'Eglise presbytérienne à continuer, sans interruption, l'œuvre si bien commencée. Et dans ce but, il a jeté les bases d'une faculté de théologie anglo-française qui depuis lors a fourni des missionnaires aux missions françaises de l'Amérique du Nord, sans compter le concours de son influence tacitement accordée à plus d'un jeune homme qui exerce aujourd'hui une profession libérale lucrative.

Après trente ans d'un commerce presque journalier avec le docteur Mac Vicar, le professeur Coussirat le caractérise en peu de mots, comme un homme d'une foi inébranlable en la puissance de la vérité chrétienne : « Il croyait, dit-il, de toute son âme que l'Eternel règne; que pour le servir il faut le connaître tel qu'il s'est révélé dans les livres sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament. »

De là procédait la ferveur et l'influence de ses cours. Il fut un maître éminent entre tous, par la fermeté de sa doctrine, par la clarté de son exposition, par la

logique de ses réponses aux objections qu'il regardait en face et réduisait à leur valeur. De là son zèle ardent pour les missions intérieures et étrangères auxquelles dans la largeur de ses vues, il rattachait les missions françaises au Canada. Aussi était-il heureux quand il apprenait qu'une paroisse nouvelle venait de s'ouvrir à la prédication de l'Evangile.

CHAPITRE IX

Une transition.

En 1880, la Société franco-canadienne crut devoir examiner une question qui s'imposait, savoir : la cessation de ses opérations. M. James Court, l'un des initiateurs de la Société, sentait le poids des années ; sa santé s'était affaiblie, elle ne lui permettait plus de continuer et de supporter les fatigues et les soucis qui se rattachent à la charge de secrétaire-trésorier. Il donna sa démission, non que son intérêt se fût refroidi, mais il vit que les Eglises qui avaient encouragé la société dans son travail depuis quarante ans, s'organisaient pour poursuivre la même œuvre indépendamment les unes des autres. Le comité consulté crut qu'il valait mieux laisser aux Eglises qu'il représentait le soin de poursuivre plus vigoureusement encore l'œuvre qui avait reçu de si nombreuses marques de l'approbation divine.

Parmi les raisons déterminantes qui firent prendre une résolution finale : la plus encourageante fut la décision de l'Eglise presbytérienne du Canada à laquelle le comité était si redevable, savoir de donner une attention particulière à l'œuvre du colportage et de l'éducation. Le résultat de cette délibération se trouve consigné dans les résolutions suivantes adoptées le 9 juin 1880 :

« Après s'être recueilli dans la prière et sous le regard de Dieu, le comité considéra l'offre de la Commission d'évangélisation de l'Eglise presbytérienne du Canada d'acheter l'immeuble des Ecoles missionnaires de la Pointe-aux-Trembles, et il l'accepta aux conditions suivantes : La valeur de la propriété serait déterminée par deux experts nommés par les parties ; le produit de la vente devait être employé jusqu'à extinction au soutien des colporteurs. »

Ces résolutions soumises à une assemblée générale de la Société franco-canadienne furent adoptées.

Le 29 juin 1880, le *Witness* publiait ce qui suit : « Il y a trente-quatre ans que les Ecoles de la Pointe-aux-Trembles existent et fonctionnent. Fondées sur une base « catholique [1] », elles avaient pour double but la conversion à l'Evangile d'enfants catholiques romains dont elles assuraient l'instruction, et au même titre l'éducation des enfants protestants que les parents ne pouvaient pas envoyer dans une autre institution.

Grâce à la générosité des chrétiens, plus de deux mille enfants des deux sexes ont pu recevoir, avec l'Evangile, une solide instruction élémentaire. Ils sont venus de tous les coins du pays et aujourd'hui on en trouve dans presque toutes les parties de la province de Québec, dans plusieurs des Etats de l'Union américaine. Les œuvres confessionnelles ayant graduellement tari les revenus des Ecoles de la Pointe-aux-Trembles, le Comité a cru devoir suspendre ses opérations. Dans une assemblée de la société, tenue le 9 juin 1880, dans la sacristie de l'Eglise américaine presbytérienne à Montréal, il fut décidé de vendre les

[1] C'est-à-dire : non confessionnelle, mais d'alliance évangélique.

Ecoles à l'Eglise presbytérienne qui offrait de les acheter. Le marché fut conclu au prix fixé par les experts qu'avaient choisis les parties. Le Synode, réuni le 29 juin à Montréal, ratifia cet achat. »

Le samedi 12 juin le vapeur *Montarville* transportait à la Pointe-aux-Trembles trois cents pasteurs désireux de voir les écoles. « Les habitants épouvantés à la vue de tant de cravates blanches, dit un rapporteur, se signèrent dévotement, pensant que la fin du monde était arrivée. »

L'Eglise La Croix.

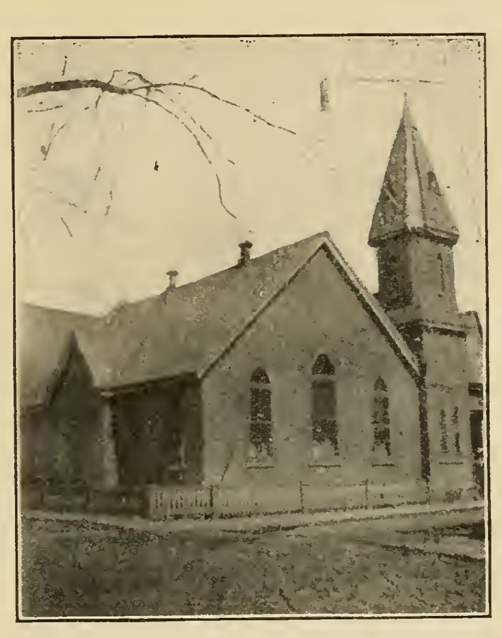
En quittant Québec en 1881, Duclos vint s'établir à Montréal et fut invité à visiter Farnham et le comté de Missisquoi en vue d'y ouvrir une mission. Il trouva dans le village quelques familles canadiennes françaises protestantes, indifférentes en matière religieuse et dans les environs d'autres souffrant de l'abandon où elles étaient, d'autres encore comprenant l'anglais, rattachées à l'Eglise congrégationaliste du voisinage. De plus un bon nombre de familles de langue anglaise parmi les cultivateurs, et dans le village un plus grand nombre encore dont les membres travaillaient dans les usines S. E. R. W. La plupart étaient très désireuses d'avoir un lieu de culte plus rapproché. Elles montrèrent la sincérité de leur désir et de leur zèle en offrant un grand emplacement au centre du village et en souscrivant généreusement pour la construction d'un temple. En attendant que le temple fût bâti, on se réunissait pour le culte dans une maison d'école. Il y eut même un réel enthousiasme. Le missionnaire ne perdait pas de vue les familles canadiennes

françaises, il attendait pour les inviter au culte qu'on eût un temple pour les recevoir et il les préparait doucement. En 1883 le temple fut ouvert et consacré à la prédication de l'Evangile. Dès lors le pasteur put tourner ses efforts vers les catholiques romains et organiser des services dans l'après-midi, car ceux du matin et du soir étaient faits en anglais.

Ici se présentèrent deux difficultés : d'abord, la congrégation exprima le désir que le pasteur vînt demeurer dans le village, désir bien légitime et auquel Duclos aurait aimé répondre, mais les égards qu'il devait à sa famille l'obligeaient à rester dans le voisinage des écoles et de l'Université. La seconde difficulté était d'une tout autre nature ; certains membres de la congrégation « hommes de profession » dont la clientèle était parmi les catholiques romains, ne voyaient pas d'un bon œil une œuvre d'évangélisation pour les catholiques qu'ils craignaient de voir s'éloigner. Il y avait aussi des politiciens qui briguaient les suffrages du peuple afin d'arriver aux honneurs parlementaires; tous menaçaient de quitter si on continuait à se servir de l'Eglise pour faire de la propagande. Ne pouvant atteindre le but qu'il s'était proposé, Duclos renonça à sa charge pastorale et dirigea son attention vers la partie Est de Montréal. Il y avait été encouragé par les indications et le consentement de la Commission d'évangélisation qui le chargea en même temps de la desserte de l'Eglise de la Prairie. Il fut donc convenu que Duclos prêcherait le matin à la Prairie en anglais et le soir en français à Hochelaga. Ce nouvel arrangement fut mis en vigueur en mai 1884.

Il n'y a que le missionnaire qui puisse comprendre

les angoisses du serviteur de Dieu arrivant dans un champ où il n'y a personne qui soit disposé à écouter. Il loua une chapelle, propriété de l'Eglise presbytérienne américaine, qui, disons-le en passant, a toujours été sympathique aux missions françaises. A cette époque arrivait une quarantaine de familles de verriers venus de la France et de la Suisse. Sensible à l'intérêt qu'on leur manifesta elles ouvrirent leurs portes au missionnaire et s'intéressèrent à la prédication de l'Evangile. Mme Duclos saisit cette occasion pour réunir les enfants et organiser une école du dimanche. La chapelle (Cross Mission) qu'on avait mise à la disposition du missionnaire n'étant pas centrale, trop loin des familles qui commençaient à s'intéresser, on loua un rez-de-chaussée rue Sainte-Catherine. Le local bien choisi attira tout de suite bon nombre de familles et les cultes furent bien suivis. On ouvrit une école de jour sous la direction de Mme Wattier et



Eglise La Croix.

peu après de Mme Mousseau, ce qui créa un nouvel intérêt dans les familles. Les enfants s'attachaient à leur école et à leur école du dimanche et les parents suivaient les enfants.

Mentionnons ici les services rendus par M. Louis Bonnenfant, évangéliste dans le quartier et ancien de l'Eglise naissante. On sentit le vide qu'il laissa derrière lui, quand il quitta Montréal pour aller entreprendre une œuvre semblable à Hall et Ottawa.

Voyant l'œuvre prospérer, le consistoire recommanda l'érection d'un lieu de culte, d'une salle d'école et d'un logement pour le concierge. Nouvelle et laborieuse tâche que Duclos entreprit pour la cinquième fois. Fortifié par le sentiment du devoir et encouragé par l'accueil sympathique qu'il rencontra, Duclos vit bientôt les fondations établies et les murs s'élever. Le 30 mars 1890 l'édifice complet était solennellement ouvert et consacré à la prédication de l'Evangile. Le Rev. docteur Mac Kay pasteur de l'Eglise Crescent prononça le sermon de circonstance, ayant pris ce texte original : Les pages blanches qui se trouvent entre l'Ancien et le Nouveau-Testament. On procéda à l'organisation de l'Eglise en établissant le rôle des premiers communiants, des adhérents et des enfants qui fréquentaient l'école du dimanche. Puis on passa à l'élection de quelques anciens, ensuite à celle d'un comité chargé des finances.

J'aurais aimé fixer pour l'avenir les noms de tous ces hommes qui ont pris part à la formation et à l'organisation des congrégations représentant le protestantisme français ; je n'ai pu le faire faute d'archives. Il y a vingt-deux ans que l'Evangile est prêché dans

cette humble chapelle; des fondateurs, il n'en reste qu'un petit nombre; les plus vieux sont entrés dans leur repos, les jeunes devenus des pères et des mères de famille ; le reste a quitté la ville, les uns pour retourner « au pays », d'autres ont passé aux Etats-Unis dans le Massachusetts et la Pensylvanie. Ils ont été remplacés par d'autres familles qui sont venues, elles aussi, à la connaissance de l'Evangile et ont subi sa bienheureuse influence. Plus de cinq cents familles ont été inscrites sur les registres de cette congrégation pour un temps plus ou moins long. On le voit, cette ruche a essaimé plusieurs fois, elle a fait souche dans bien des endroits différents. On trouve des anciens membres de cette Eglise jusque dans les prairies du nord-ouest.

Composé généralement de colons à la recherche de la fortune, chaque contingent qui arrive au Canada ne considère souvent Montréal que comme un pied à terre où on peut avoir les renseignements nécessaires avant de s'aventurer plus avant dans le pays. Il est bon que ce temps d'acclimatation soit mis à profit pour mettre l'Evangile dans le cœur de ces futurs compatriotes, il leur sera plus précieux que les meilleures directions fournies par les agences. Dans le voyage qu'ils tentent en vue d'une modeste aisance, il y a souvent des immigrants qui passent par des heures bien tristes et auxquels d'affreux dénuements enlèvent l'enthousiasme des débuts, mais ce que personne ne peut ravir à ceux que nous avons rencontrés, c'est le trésor précieux que la générosité chrétienne des amis de nos missions nous a permis de leur mettre entre les mains.

Durant ces dernières années on trouve sur les registres, outre les Canadiens français, des Suisses, des Français, des Belges dont quelques-uns ont été amenés à l'Evangile dans l'Eglise missionnaire belge ; d'autres ont trouvé la paix de leur âme à l'ouïe de la prédication de l'Evangile dans l'Eglise La Croix.

*
* *

En 1909 la congrégation a eu la touchante idée de marquer le cinquantième anniversaire de la consécration de son pasteur — le premier des missionnaires canadiens qui ait fourni une aussi longue carrière — en lui présentant une médaille d'or frappée pour l'occasion. De son côté le Consistoire de Montréal lui offrait un bien élogieux témoignage d'appréciation pour les longues années d'un ministère béni dans l'œuvre de nos missions. En 1910 Duclos donnait sa démission remerciant Dieu de l'avoir appelé au saint ministère et de l'y avoir gardé fidèle pendant plus d'un demi-siècle.

Cette Eglise La Croix, que Duclos n'abandonna jamais, même après avoir renoncé à y exercer un ministère actif, avait pour lui un attrait puissant. Il s'y sentait au milieu des siens. Dans chaque famille il avait eu l'occasion de porter un message de joie ou de consolation, dans tous les foyers il avait sa place et les enfants étaient heureux de voir papa Duclos. Plus encore que ces manifestations du cœur, le souvenir de Mme Duclos l'attirait rue Poupart. C'était là que pendant près d'un quart de siècle ils avaient travaillé ensemble, là qu'elle s'était dépensée au service de son

Maître, s'oubliant pour les autres, usant ses forces sans même s'en apercevoir.

Quand Dieu la prit le 26 mars 1908, il y avait déjà deux ou trois ans qu'elle avait dû renoncer à assister régulièrement aux services de l'Eglise. Ses deux filles, Augusta et Eva s'étaient partagées son travail à l'école du dimanche et l'œuvre allait son train. Duclos sentait bien l'absence de celle qu'il avait eue comme auxiliaire dès la première heure, cependant comme elle revenait de temps à autre, il ne réalisait pas encore la grandeur du sacrifice que le Seigneur lui préparait. A la dernière fête de Noël la place de Mme Duclos était vide, elle aurait bien voulu être avec « ses familles », mais l'état de sa santé ne l'avait pas permis. Ce soir-là, malgré que ce fût une fête, on put voir des larmes dans bien des yeux ; les cœurs sensibles eurent le pressentiment qu'on ne reverrait plus l'amie aux fêtes de ce genre.



Madame Duclos.

Elle tenait une grande place dans l'œuvre d'évangélisation proprement dite. Présidente de la Société

des Amies de la jeune fille, présidente de la Société biblique des dames, elle ne sut jamais refuser son concours et quand on apprit que le Seigneur l'avait reprise, ce fut un deuil pour tous ceux qui l'avaient approchée. On l'aimait à cause de son grand cœur et de sa distinction naturelle. Elevée dans une famille distinguée de Neuchâtel, jamais elle ne regretta le confort qu'elle avait quitté pour l'œuvre du Seigneur. Les premières années de son séjour au Canada, elle fut très sensible au changement, jamais elle ne fit entendre une plainte. Quand au bout de quelques années elle alla en Suisse pour revoir les siens, elle reprit avec joie la route du Canada. C'est là que le Seigneur la voulait.

Les témoignages de sympathie et de reconnaissance furent nombreux. Pour le service funèbre qui eut lieu dans le salon où elle avait si souvent reçu avec sa cordialité habituelle, les fleurs abondaient et le grand nombre d'amis accourus pour lui rendre les derniers honneurs ne purent trouver de la place. Les pasteurs qui prirent part à ce service rappelèrent ce qu'avait été Mme Duclos, et montrèrent qu'elle avait été telle parce qu'elle était chrétienne.

Quatre années sont déjà passées sur ces jours tristes pour tous ceux qui ont connu Sophie Duclos, mais le souvenir de sa bonté, la puissance de sa vie chrétienne n'ont rien perdu de leur première fraîcheur. C'est bien de Mme Duclos qu'on peut dire : Quoique morte elle parle encore.

M. Duclos sentit vivement ce départ qui laissa dans son cœur un vide douloureux comme aussi à son Eglise. L'affection redoublée de ses enfants et de ses

amis ne put parvenir à diminuer sa douleur. Le soir autour du feu, dans ses lettres, il déplorait sans cesse de ne plus avoir près de lui celle avec laquelle il avait combattu et prié pendant quarante-huit années. Dieu les a réunis maintenant ! A ceux qui leur survivent de s'inspirer de l'affection qui les unit et de l'inaltérable foi qui inspira leur vie.

Montréal et ses faubourgs.

Montréal, la métropole du Canada, compte 600 000 habitants dont 400 000 catholiques romains, c'est donc un vaste champ d'action missionnaire. Elle a dix lieux de culte français, modestes constructions dispersées dans les différents quartiers de la ville ; les deux plus importants sont au centre. L'étranger qui parcourt nos rues les remarque à peine, tandis qu'il admire les cathédrales aux voûtes splendides, les nombreuses églises avec leurs clochers, les couvents sans nombre. les hôpitaux et les collèges catholiques. Devant cet étalage imposant d'institutions catholiques romaines, nos moyens d'actions inspireraient la pitié, si on devait juger de l'importance des œuvres par leurs apparences extérieures. Nous savons que la vérité chrétienne doit triompher et ceux qui travaillent à sa diffusion ont l'assurance qu'ils ne s'imposent pas inutilement des sacrifices ; leur foi a les promesses de la vie à venir, qu'il s'agisse des espérances du patriote ou de celles du chrétien. Ils ont déjà vu des fruits de leurs labeurs.

Mentionnons ces lieux de culte ;

Nous avons déjà signalé l'Eglise de la rue Craig, au-

jourd'hui disparue, quant à l'immeuble, mais transportée dans un autre quartier où les méthodistes ont fait construire une superbe salle de conférences en vue d'ajouter à l'œuvre pastorale proprement dite une œuvre d'évangélisation populaire dans le genre Mac All.

Au centre, l'église Saint-Jean, jolie construction en façade sur l'une des principales rues de la ville avec aménagement pour une œuvre populaire et une école. On y a ajouté aussi un logement pour le concierge sur l'un des côtés ; en façade sur la rue sainte Catherine, on a installé sur le terrain appartenant à cette Eglise une Librairie Evangélique dirigée par un agent dévoué, qui nous est venu de Suisse, M. Domenjoz.



Eglise St-Jean à Montréal

L'histoire de cette Eglise remonte déjà à soixante-dix ans en arrière. Ouverte en 1842 par *Emile Lepelletier*, dans une humble maison de la rue Dorchester, elle fut remplacée en 1863 par une jolie chapelle en briques sous le ministère de C. A. Tanner. Quand Chiniquy vint à Montréal, en 1875, M. C. A. Tanner, nommé secrétaire

de la Commission d'évangélisation de l'Eglise presbytérienne, fit l'acquisition de la salle dite Russell-Hall, au prix de vingt mille dollars. C'est alors que commenca cette intéressante campagne d'évangélisation conduite par M. Chiniquy aidé de M. C. E. Doudiet ; elle dura plusieurs années. En 1888, la chaire étant vacante à la suite de la démission de M. Doudiet, l'Eglise appela M. le pasteur Morin, alors pasteur à Lowell (Mass.) C'est sous son ministère que se fit une conversion d'une importance toute spéciale par le retentissement qu'elle eut dans tout le pays.

On se souvient de Louis-Joseph Papineau qui a joué un rôle si marquant dans la révolution de 1837. Son fils Louis-Joseph-Amédée écrivait à M. Chiniquy, à la date du 1er janvier 1894 :

« Mon Révérend monsieur,

» Par la grâce de Dieu, j'en suis venu à croire que mon devoir est de rompre ouvertement avec le romanisme, dans lequel j'ai cessé de croire depuis plus de trente ans. Mais jusqu'à maintenant je n'avais pas eu le courage de suivre votre héroïque exemple en abandonnant ouvertement les erreurs du pape pour embrasser la vérité telle qu'elle est révélée dans l'Evangile de Jésus-Christ. Aujourd'hui, avec l'aide de mon divin Maître, je désire le faire et je viens vous demander quelles sont les démarches à faire pour être admis dans l'Eglise presbytérienne ; comme je vous considère le Luther du Canada, que la lecture de vos ouvrages m'a amené à prendre la résolution présente,

je demande la faveur d'être admis par vous dans la grande et noble famille protestante.

» Votre ami sincère, votre admirateur.

L.-J.-A. Papineau. »

Le fils avait hérité du patriotisme du père ; il le suivit dans sa glorieuse campagne de 1837. Pour lui aider à réaliser les réformes si ardemment désirées, il fonda la « Société des Amis de la Liberté ». Mais l'opposition qu'il rencontra dans le clergé fit échouer son entreprise.

La révolution n'atteignit pas tout de suite son but. M. Papineau alla se réfugier aux Etats-Unis où il fut accueilli dans une famille chrétienne. Il apprit quelque chose des libertés dont jouissent les enfants de Dieu. Il fut admis à la pratique du droit (à New-York), passa en France où il fit des recherches sur l'origine de sa famille, trouva que ses ancêtres étaient des protestants que la persécution avait forcés à l'exil.

Il revint à Montréal en 1843. Toujours désireux de faire quelque chose pour l'affranchissement de ses compatriotes, il fonda la « Société des Amis » C'était l'avant-garde de l'« Institut Canadien ». Cette société revendiquait pour le peuple le droit de penser pour lui. Papineau publia plusieurs articles dans la *Revue Canadienne.* Il étudiait alors l'économie politique.

De 1844 à 1875 il occupa la position de protonotaire de Montréal, puis il se retira dans son manoir de Montebello.

Loin des bruits d'une grande ville, débarrassé des soucis d'un bureau, il put consacrer ses heures de loisir à l'étude des questions religieuses. C'est à la

suite de ce recueillement, que la retraite avait favorisé, qu'il se décida à écrire la lettre qu'on vient de lire.

Le 10 janvier 1894, en présence d'une nombreuse assemblée à l'église Saint-Jean, après avoir répondu affirmativement aux questions qui suivent, il fut admis dans la communion de l'Eglise presbytérienne :

1° Croyez-vous, de tout votre cœur, en Dieu le Père, votre Créateur, en Jésus-Christ son fils, qui vous a racheté, au Saint-Esprit qui vous a sanctifié ?

2° Croyez-vous que la Parole de Dieu est la parfaite révélation de sa volonté, que seule elle peut vous instruire à salut ?

Etes-vous persuadé de la vérité de l'Evangile au point que vous sentiez qu'il vaut mieux tout souffrir plutôt que d'en abandonner la profession ?

3° Mettez-vous toute votre confiance en Jésus-Christ comme votre seul Sauveur et cherchez-vous en Lui votre consolation et votre justification ?

4° Vous repentez-vous de tous vos péchés et les confesserez-vous sincèrement et honnêtement devant Dieu ? Lui en demanderez-vous pardon et voulez-vous y renoncer pour vivre selon la tempérance, la justice et la piété, pour vous offrir à Dieu en sacrifice vivant, ce qui est votre devoir raisonnable ?

Après sa réception, M. Papineau, tout tremblant d'émotion, monta lentement sur l'estrade, et remercia Dieu pour ce beau jour. Dans cette démarche, il n'avait consulté que sa conscience. A l'âge de dix-huit ans, ayant dû prendre le chemin de l'exil, il avait vu les prêtres refuser les consolations de l'Eglise à tous ceux qui avaient pris part à la révolution. Ils avaient fait pour déjouer les nobles ambitions des patriotes

plus que toutes les baïonnettes anglaises. Accueilli dans une famille presbytérienne américaine, Papineau avait appris que le salut se trouvait en dehors de l'Eglise catholique. A l'âge de 25 ans, il avait cessé de pratiquer le rite romain, après de sérieuses études il était arrivé à la conclusion que la seule source du christianisme et la seule règle de foi est la Bible.

Dans les siècles de barbarie, le clergé réussit à introduire dans la foi et les cérémonies de l'Eglise catholique une si grande quantité de légendes, qu'elles la rendirent méconnaissable. Dans un concile tout récent, l'Eglise a cédé sa suprématie au pape. Aujourd'hui le pape est un czar spirituel. M. Papineau était arrivé à la conclusion que l'Eglise évangélique est la meilleure et avait en conséquence décidé de se rattacher à l'Eglise presbytérienne, les héritiers spirituels de ses ancêtres.

Comme on pouvait s'y attendre, cette démission et cette confession provoquèrent une tempête dans le monde catholique. Le 11 janvier 1894, la *Minerve*, l'organe du clergé à cette époque, imprime les calomnies les plus outrageantes contre la famille Papineau. C'était un athée du XVIIIe siècle qui finirait ignominieusement sa carrière, il lui aurait mieux valu n'être jamais né ; et ainsi dans plusieurs colonnes de ce journal quotidien. On sait combien la presse catholique peut accumuler de mensonges et de calomnies dans ses colonnes ; elles font des dupes, mais le temps permet à la vérité de confondre les Basile.

Dans le courant de juillet de la même année M. Papineau, par courtoisie ou pour faire comprendre combien il était heureux de la démarche qu'il

venait de faire, offrit le parc de son château aux protestants français, et les invita à s'y réunir en pique-nique. Ce fut un beau jour, l'atmosphère embaumée de la saison, les ombrages du parc, les prés verdoyants, tout s'unissait pour donner à la journée ce que l'on cherche en pareille circonstance. Vers les onze heures on vit des trains arriver d'Ottawa, de Montréal, et des voitures descendre des montagnes voisines de Namur et des environs. Un millier d'invités se dirigèrent par groupes vers le château où M. Papineau les attendait. La réunion prit bientôt la tournure d'une démonstration religieuse; les représentants les plus marquants du protestantisme français étaient présents, MM. Chiniquy, Lafleur, Coussirat, Morin, Amaron, Duclos, etc., etc. On en profita pour les inviter à prendre la parole. L'occasion portait à l'inspiration, et on le sentit dans les allocutions improvisées des orateurs.

M. Papineau saisit cette occasion pour rattacher le présent de la famille à son passé, et avec une vive émotion il exprima le regret qu'il y ait eu interruption dans ses traditions.

Jusqu'alors, ces rassemblements d'un caractère à la fois religieux et social avaient eu lieu dans des parcs appartenant à des amis. On conçut un jour l'idée de l'avoir dans l'île Sainte-Hélène, en face de Montréal, où se trouve une batterie de canons et où, pendant bien des années, le gouvernement impérial a entretenu une garnison. Aujourd'hui l'île est un parc public, un lieu d'amusement. Les protestants par l'intermédiaire de leur comité demandèrent au gouverneur la permission d'y avoir leur pique-nique. La permission fut accor-

dée. Ce fut l'occasion d'un immense concours d'amis et de coreligionnaires venus du nord et du sud, de l'est et de l'ouest. Un bon nombre de catholiques romains attirés par la nouveauté, étaient aussi venus, et quelques-uns avec l'intention de troubler l'harmonie. Ces derniers s'essayèrent à leur besogne louche; dès que vint le moment des allocutions attendues par le plus grand nombre avec une vive émotion, les perturbateurs voulurent imposer silence. Mais ils comprirent bientôt qu'on voulait entendre les orateurs du jour, et qu'on ne permettrait pas les interruptions. Ce jour-là ils apprirent que les protestants ont le droit d'affirmer leurs vues, mais les catholiques l'ont oublié bien des fois depuis.



A. Therrien.

*
* *

L'Oratoire groupe les chrétiens qui se rattachent aux principes baptistes. A la retraite du docteur Lafleur, qui fut le premier pasteur de cette congrégation dont il a fait construire le temple, M. le pasteur Therrien, récemment honoré par la Faculté de Mc Master, qui lui a conféré le grade de docteur en théologie, fut

appelé à continuer l'œuvre. Chrétien dévoué, pasteur fidèle, cet homme a fait une œuvre remarquable. D'une activité inlassable, il s'occupe en dehors de ses fonctions pastorales de la direction de l'œuvre d'évangélisation entreprise par la Grande-Ligne.

L'Eglise du Rédempteur, à l'ouest, a eu pour pasteurs MM. Roy, Larivière et Benoit. Nous avons dit précédemment que cette œuvre devait s'installer au nord-est de Montréal [1] et que le comité qui s'occupe de l'organiser sous le contrôle de l'Eglise d'Angleterre avait déjà fait des plans pour en assurer l'avenir.

Mission de la Pointe Saint-Charles (presbytérienne), rue Saint-Charles à l'ouest. Cette œuvre commencée par M. Doudiet, l'ancien pasteur de l'église Saint-Jean, après avoir été provisoirement remise aux soins de M. le professeur Ch. Biéler, a été confiée à un étudiant de ce dernier, M. Georges Peck, qui a eu la joie de voir le nombre des assistants au culte augmenter graduellement.

En 1874, C.-A. Tanner, pasteur de l'Eglise Saint-Jean (coin des rues Dorchester et Brownson), conçut l'idée d'avoir une mission au nord de la ville. Il loua une maison, rue Courville (Prince Arthur), et s'adjoignit un étudiant, I. Bruneau, pour l'aider dans son travail. La mission, bien petite à son début, fut pour quelques familles pourtant un moyen de convaincre. Elle dut changer de local plusieurs fois, jusqu'à ce qu'enfin les étudiants du Collège presbytérien s'y intéressèrent, firent l'acquisition d'un immeuble dans la rue Dufferin et s'assurèrent pour quelque temps les

[1] C'est fait actuellement; l'inauguration de l'Eglise a eu lieu fin 1912.

services de leur collègue Guillaume Charles. Après un ministère d'un an il fut remplacé par M. I. Bruneau, resté là jusqu'en 1910, année de sa nomination au poste de Cornwall.

Cette œuvre, malgré le mouvement de la population et de nombreux décès, s'est plus que maintenue, c'est dire qu'elle a prospéré. Après un intérim, assuré par le professeur Biéler et ses étudiants, elle vient d'être remise aux soins de M. le pasteur Saint-Germain[1].



M. Saint-Germain.

L'Eglise La Croix dont nous avons aussi parlé est aujourd'hui aux soins de M. le pasteur Rey autrefois à Namur.

La Mission de la rue Bourbonnière, dont le noyau est constitué par des fidèles de l'église La Croix, a eu pour pasteur M. Gallo actuellement à Brompton[2]; elle est maintenant confiée aux soins de M. le pasteur Cl. Lapointe, qui est aussi chargé de l'enseignement dans les Instituts de la Pointe-aux-Trembles. M. Blouin a succédé à M. Lapointe, et M. Mousseau à M. Blouin.

L'Eglise Saint-Paul, à l'est dans la rue Ontario (baptiste), est une œuvre bilingue que conduit M. le pasteur A. Saint-James. De date récente, cette œuvre bilingue s'est rapidement développée, grâce au zèle

[1] M. Saint-Germain encouragé par de généreuses contributions a demandé au presbytère de prendre des mesures pour l'érection d'un temple. Il vient d'être inauguré.

[2] M. Gallo ancien prêtre breton, dont la pureté du style et la voix sympathique attirent l'attention et lui concilient les cœurs, est à la tête d'une station missionnaire en formation.

de son pasteur et à l'encouragement de l'élément anglais qui s'y rattache.

L'Eglise de la rue Delisle (méthodiste), fondée par M. le pasteur de Gruchy qui avait repris l'œuvre de M. Sadler missionnaire. C'est l'une des plus jolies constructions protestantes françaises de Montréal. Ecole, presbytère et logement du concierge. M. le pasteur Halpeny en a la charge[1]. C'est une œuvre difficile qui se fait dans cette partie ouest de Montréal, mais elle donne de précieux encouragements.

De la mort de M. le docteur Coussirat à la nomination de M. le professeur Ch. Biéler, les cours du collège presbytérien ont été assurés par des conférences de M. le professeur Bonet-Maury de la Faculté de théologie de Paris et par des cours de M. le pasteur L. Peyric, directeur des œuvres de la Maison Verte à Paris.

La Grande-Ligne, son église.

Tout en s'occupant de son œuvre scolaire, M. Roussy ne perdait pas de vue l'évangélisation des adultes; il projetait une paroisse protestante entourant son école missionnaire. C'est pour donner corps à ce projet que, de ses propres deniers, il acquit un terrain sur lequel on devait plus tard, se conformant à ses désirs, construire le temple de la Grande-Ligne.

En attendant qu'on eût un temple, M. Roussy avait

[1] Il a été nommé directeur du Colportage Biblique pour la province de Québec et n'a pas été remplacé au moment où l'on met sous presse. Ses services sont assurés par les soins du Dr P. Villard et les maîtres de l'Institut méthodiste, MM. W. L. Chodat et Grosjean.

organisé des cultes réguliers qui se tenaient dans une des salles de la maison d'école. Les auditeurs étaient attentifs, ils venaient avec plaisir et croissaient dans la connaissance des choses de Dieu. Les progrès s'accentuaient, M. Roussy aurait sans doute pensé au temple qu'il avait eu en vue, mais la mort vint lui imposer un repos qu'il avait bien gagné, et le faire passer des peines de la terre aux gloires du ciel.

C'était pour la Grande-Ligne une bien grande perte ; les fidèles la ressentirent vivement mais n'en furent pas découragés. Il y avait alors dans le Vermont un jeune pasteur canadien qui travaillait de tout son cœur et dont le Seigneur bénissait l'activité. Comme on savait qu'il aimait son Canada, on lui fit appel. Quand M. A. Therrien, aujourd'hui docteur en théologie, connut les désirs de ses compatriotes de la Grande-Ligne, il hésita à répondre selon leur cœur ; il avait été béni, la moisson était déjà blanche autour de lui, et son départ lui apparaissait presque à l'égal d'une désertion. Comme on insistait et que d'autre part il ne semblait pas qu'en abandonnant la belle œuvre qu'il avait commencée le développement en fût compromis, il finit par se laisser convaincre et accepta la succession pastorale de M. Roussy.

Les fidèles de la Grande-Ligne lui firent un bien chaleureux accueil ; ils étaient disposés à seconder les efforts du pasteur qu'ils avaient appelé et la suite montra qu'ils savaient tenir parole. A l'œuvre immédiatement, A. Therrien, secondé par l'Esprit de son Maître qu'il a toujours servi fidèlement, fut un moyen de réveil et dans son Eglise et dans l'Institut.

Il entreprit de faire construire le beau temple qui

abrite de nos jours la congrégation baptiste de la Grande-Ligne. Poursuivant l'idée de M. Roussy, on commença les travaux sur le terrain qu'il avait voulu offrir à sa congrégation comme un souvenir d'affection chrétienne; chacun y mit un peu du sien et, sans secours du dehors, la maison de l'Eternel fut cons-



Chapelle de la Grande-Ligne

truite, puis dédiée à la prédication de l'Evangile; c'était un nouveau Tabor, qui a vu la transfiguration de bien des âmes.

M. A. Therrien était tout à son œuvre quand la retraite de M. Lafleur vint de nouveau lui apporter les angoisses d'une séparation. A vrai dire ce n'était pas absolument une séparation, M. Therrien ne s'éloignait pas considérablement de la Grande-Ligne et il pourrait revoir ses enfants spirituels.

C'était une succession difficile que la sienne; non pas à cause de difficultés qu'il y aurait à résoudre,

mais parce qu'il est toujours délicat de succéder à un homme d'expérience. M. Parent, qui venait de terminer de brillantes études au collège presbytérien sous la direction du professeur Coussirat, fut appelé à la desserte de cette congrégation. Il n'était un inconnu pour personne. Enfant de la mission, si on peut ainsi parler, il avait été élevé dans une famille chrétienne, une des premières acquises à la Vérité dans la paroisse de Saint-Pie. Il avait donc de qui tenir et la succession, qui aurait été difficile pour plusieurs, fut, je ne dis pas une sinécure — il compromit sa santé en se surmenant — mais un succès. Bien doué pour la prédication, penseur original et clair, il sut se faire aimer de ses paroissiens et groupa autour de lui d'attentifs et intéressants auditoires.

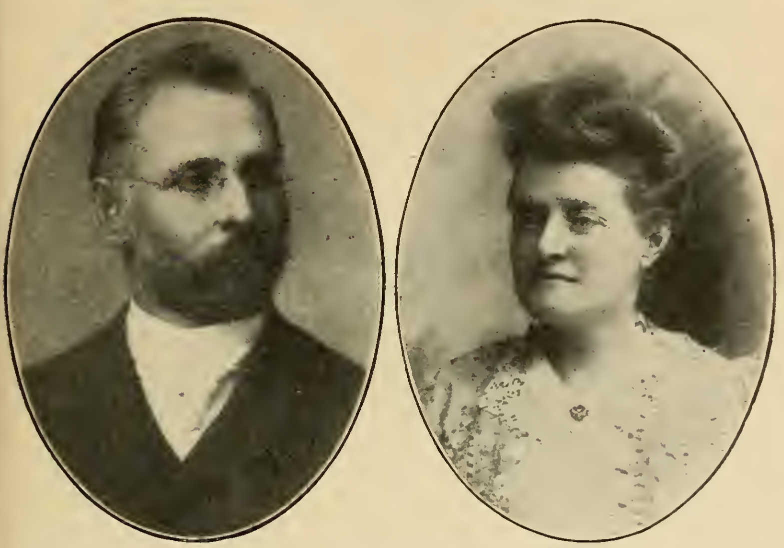


M. Parent.

Je l'ai dit, il se surmena et en 1906 il fallut dételer et songer au repos, M. Parent se soumit de bonne grâce. Après un an d'inactivité relative, car il prêcha de temps à autre, il s'essaya dans l'œuvre missionnaire à Montréal, puis l'essai ayant montré que les forces étaient un peu revenues, l'Eglise de la Grande-

Ligne étant toujours vacante, il se rendit de nouveau au milieu de ses enfants spirituels qui l'accueillirent avec joie. Que Dieu y bénisse son ministère [1].

L'Eglise de la Grande-Ligne est fréquentée durant



M. et Mme A. E. Massé
Directeurs actuels des Instituts Feller (Grande-Ligne).

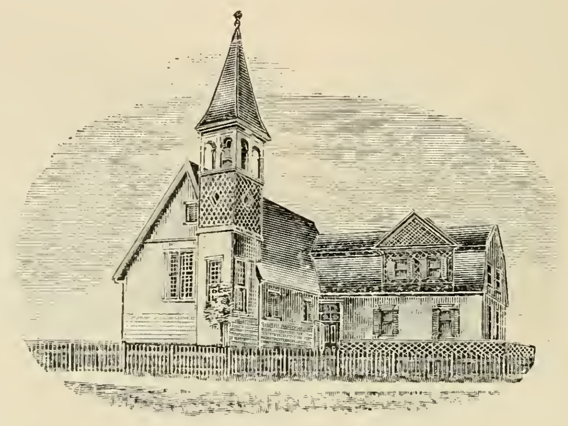
l'année scolaire par les élèves de l'Institut, ce qui fait que le pasteur de cette Eglise a souvent autour de lui un auditoire de près de 400 personnes, belle Eglise de campagne qui réjouirait plus d'un pasteur de la cité.

Maskinongé.

Il ne manque pas d'observateurs superficiels ou malveillants pour attribuer des motifs intéressés à ceux

[1] Aujourd'hui M. Parent a quitté la Grande-Ligne, c'est M. Revel, autrefois pasteur à Patterson, Etats-Unis, qui lui a succédé en septembre 1912.

qui abandonnent le catholicisme et acceptent l'Evangile ; on dit : Ce ne sont pas des conversions mais le résultat de querelles entre le curé et ses paroissiens. Quelquefois c'est vrai, mais dans la plupart des cas ce sont des âmes honnêtes, sensibles qui ont cherché



Eglise et Presbytère de Maskinongé.

en vain la paix dans les cérémonies de l'Eglise catholique et qui rencontrent providentiellement quelqu'un qui les met sur la bonne voie. Dans d'autres cas, nous n'avons pas honte de l'avouer, ce sont des difficultés avec les autorités ecclésiastiques d'un ordre tout matériel qui amènent à réfléchir et à chercher des arguments pour défendre des droits légitimes. Or avec une Eglise qui ne fait jamais de concessions, il faut se soumettre ou se démettre. Heureux est alors celui qui se retire s'il trouve cet Evangile qui reconnaît ses droits et lui accorde la liberté d'examen sous la direction de sa conscience. Nous avons dans l'histoire de nos missions plusieurs cas de cette nature. Le plus récent appartient à Maskinongé.

Maskinongé est une riche et vieille paroisse sur la route de Montréal à Québec au nord du Saint-Laurent. Il y a peu d'années le tracé du chemin de fer déplaça le centre de la population et tout un nouveau village se fonda sur les deux rives de la rivière. La paroisse décida de bâtir une nouvelle église à une demi-lieue de l'ancienne. De quel côté de la rivière allait-on bâtir ? Telle fut la question difficile à résoudre. Après quelques hésitations, l'évêque, le curé et les marguilliers s'accordèrent sur l'endroit le plus convenable. L'évêque planta la croix sur la rive nord-est et déclara que c'était là qu'on bâtirait l'église projetée. Soudain, pour des raisons connues de l'évêque, du curé et des marguilliers seulement, l'emplacement fut changé et l'Eglise fut bâtie sur l'autre rive ; il en résulta une division parmi les fidèles. Ceux de la rive nord-est, résolurent de construire une chapelle à leurs frais, ils espéraient qu'un prêtre leur serait envoyé et qu'ils formeraient une nouvelle paroisse. Déçus il résolurent de se réunir quand même à l'heure ordinaire pour prier en commun. Un dimanche un prêtre leur fut envoyé ; il usa d'autorité pour ramener les récalcitrants à l'obéissance. Voyant ses moyens de persuasion inutiles, il frappa un grand coup : il maudit la chapelle. Malgré cette situation nouvelle et inattendue les gens n'en continuèrent pas moins à s'y rendre pour prier.

C'est dans ces dispositions que les trouva un missionnaire de la Grande-Ligne. Il leur montra comment au nom de l'Evangile ils pouvaient légitimer leur résistance au despotisme de leur Eglise... Ils s'y refusèrent d'abord, mais les vérités jetées en apparence dans un

terrain durci, germèrent. Au bout de quelques semaines on invita le missionnaire à lire et à expliquer l'Evangile pendant l'heure ordinaire du culte. Ce fut le commencement. Quelques mois après, les auditeurs du missionnaire firent une confession publique de leur foi.

Dans une vieille et riche paroisse, il est peu de familles qui n'aient pas dans le clergé séculier, dans un monastère ou dans un couvent, un fils, un frère, un cousin, une tante, une cousine, quelqu'un de la famille enfin. Quand ceux-ci apprirent par la presse la désertion des leurs, ce fut toute une affaire et, le petit groupe de dissidents, gagné à la vérité évangélique fut assailli de lettres venant de toutes les parties du pays, des prêtres, des avocats et des nonnes s'improvisaient convertisseurs. Il s'ensuivit une correspondance active dont on a conservé soigneusement les originaux ; après avoir parcouru ces documents, le lecteur impartial ne peut s'empêcher de s'écrier : Quelle naïveté et quelle ignorance des faits historiques !

Que penser de prêtres, d'évêques, de professeurs d'histoire qui viennent vous dire : Il ne faut pas changer de religion, quand les apôtres, dont ils se disent les seuls successeurs, sont des convertis du judaïsme; et qu'eux-mêmes font d'incessants efforts pour convertir à leur Eglise les protestants et les païens.

Mais, ajoutent-ils, nous seuls, nous avons la bonne religion ; affirmation purement gratuite, qu'il faut commencer par prouver avant de pouvoir la faire accepter. Nous savons sur quelles preuves purement traditionnelles, Rome appuie ses prétentions. Par contre les Eglises de la Réforme ont des arguments

irrécusables pour justifier leur foi. Elles comprennent mieux, enseignent plus purement et pratiquent plus exactement la religion chrétienne que ne le fait l'Eglise romaine; voilà pourquoi nous engageons ses adhérents à la quitter.

Une autre affirmation dans ces lettres adressées aux chrétiens de Maskinongé, c'est que l'Eglise romaine seule a fourni des martyrs à la cause du christianisme. Mais que fait-on des martyrs de l'Eglise chrétienne qui existait avant l'Eglise romaine ? Que fait-on de ceux qu'elle a fait mettre à mort? De tous les saints de l'Eglise réformée qu'elle a fait mourir même en France, sous Catherine de Médicis et sous Louis XIV? Que fait-on des martyrs missionnaires protestants qui ont sacrifié leur vie sur des terres lointaines ? Est-ce par ignorance ou mauvaise foi qu'on ignore ces glorieux témoins de la vérité chrétienne ? Jésus qui a dit : « Allez, prêchez l'Evangile à toute créature », n'a pas dit : « Ecrivez des livres et des traités ; répandez des Bibles et des Nouveaux Testaments. » Voilà condamnés les moyens employés par les protestants pour propager la vérité chrétienne. On a le droit de répondre : « Jésus a-t-il dit de bâtir des églises, des couvents, des monastères, des confessionnaux ; de fabriquer des chapelets, des scapulaires ; d'imprimer des bréviaires et de lancer des lettres pastorales et des encycliques ? Poser la question, c'est la résoudre.

Une vieille question.

Dans chacune des lettres adressées aux dissidents de Maskinongé, il est une question qui revient sans cesse et à laquelle le lecteur nous permettra de répondre. Ce n'est pas que la question soit nouvelle, mais elle est reproduite partout dans le monde catholique romain. Il semble que lorsqu'on nous a dit : « Où étiez-vous avant Luther et Calvin ? » on doive s'effacer et tout honteux ne plus oser lever les yeux. A cette question nous répondons par d'autres questions ; c'est notre droit et nous disons : « Où était ce courant d'eaux pures de la vérité chrétienne avant qu'il fût souillé par les détritus des villes qu'il traverse ? Il jaillissait de la pensée de Jésus-Christ et des livres inspirés qui en ont conservé et transmis les souvenirs ; c'est à ces eaux pures avant d'avoir été contaminées par les égouts des villes que nous allons nous désaltérer aujourd'hui, malgré tout ce que l'enseignement faux de Rome et ses pratiques superstitieuses ont fait pour rendre incrédules les peuples qui pensent. » D'autres ont répondu : « Où était votre visage avant que vous l'eussiez lavé ? Les Réformateurs n'ont fait que laver le visage de l'Eglise. Notre religion ne date pas d'hier. Si même elle était le résultat de découvertes nouvelles, ce ne serait pas nécessairement un défaut ; ce n'est pas un défaut d'être jeune ; une vérité nouvellement trouvée vaut mieux qu'une vieille erreur depuis longtemps pratiquée. La lumière électrique vaut mieux que les anciennes chandelles de suif. Mais qu'on se tranquilise ; en fait de religion, nous savons

que nous ne pouvons trouver rien de mieux que l'enseignement apostolique et nous croyons avec l'encyclique pontificale de 1891 que « pour régénérer une société il faut remonter à ses origines ». C'est ce qu'ont fait nos Réformateurs. Ils ont débarrassé l'Eglise des additions postiches et des concessions faites au paganisme. Ils ont remis le flambeau de l'Evangile sur son chandelier afin qu'il éclairât le monde. A sa lumière, ils se sont mis à arracher les préjugés qui avaient enfoncé leurs racines vivaces dans le sol fertile de l'ignorante crédulité humaine. Dieu soit béni, nos titres de noblesse remontent jusqu'au premier siècle de l'Eglise apostolique. Nous avons derrière nous une longue lignée d'ancêtres dont nous pouvons être fiers. »

Pour rassurer les lecteurs nouvellement convertis, nous désirons leur montrer que dans tous les siècles, comme au temps d'Elie, Dieu s'est réservé des hommes qui ont rendu leur témoignage à la vérité chrétienne.

M. le doyen Doumergue, de la faculté de théologie de Montauban, a écrit[1]:

« L'Eglise s'était peu à peu corrompue, des erreurs et des abus sans nombre, l'ambition, l'orgueil, l'esprit de domination s'étaient glissés dans son sein ; elle était devenue un foyer d'intrigue ; elle avait laissé prédominer les formes, la passion des cérémonies ; elle avait proclamé le mérite des œuvres ; elle en était venue à la théorie des indulgences. Elle avait mis l'Evangile sous le boisseau en en interdisant la lecture.

[1] Extrait du *Manuel du Protestant disséminé,* par M. le pasteur Barbery, récemment entré dans son repos.

» Nos pères, ce sont de ces chrétiens des trois premiers siècles, ces humbles fidèles, ces héros, ces martyrs qui, plutôt que de renier leur Sauveur, de se dessaisir des écrits sacrés ou de se prosterner devant des statues, se laissèrent torturer, crucifier, jeter aux bêtes du cirque, brûler sur les bûchers.

» Pendant ces trois siècles en effet l'Eglise s'est conservée pure et fidèle sous le feu de la persécution ; aussi est-elle pleine de nos ancêtres. Ses membres étaient de vrais protestants ; ils s'inquiétaient peu des formes ; leur culte était simple comme le nôtre. Ils ne voulaient savoir autre chose pour leur salut que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.

» Mais au IVe siècle, quand l'empereur Constantin se convertit au christianisme, le monde fit irruption dans l'Eglise. Le clergé se constitua, la hiérarchie s'organisa ; les évêques jusqu'alors simples pasteurs, devinrent des prélats, des princes orgueilleux, ambitieux, hautains et dominateurs.

» Et comme la Bible condamne l'orgueil et l'esprit de domination, le clergé, toujours plus puissant et plus mondain, pour se protéger, finit par défendre au peuple de lire ce livre pour s'en tenir à l'enseignement de l'Eglise. Alors les erreurs, les abus, les superstitions se glissèrent en foule dans l'Eglise. Les commandements des hommes prirent le pas sur les commandements de Dieu. Le nombre des protestants, — on ne leur avait pas encore donné ce nom, mais ils protestaient déjà, — des vrais chrétiens, diminua. Mais il y en eut toujours. Toujours il y eut des hommes qui s'élevèrent au nom de la Parole de Dieu contre l'introduction dans l'Eglise de coutumes juives ou

paiennes, contre l'autorité toujours plus grande que s'arrogeaient le clergé et le pape, contre les abus, les erreurs et les corruptions qui augmentaient toujours. Pour se défaire de ces protestants, l'Eglise les déclara hérétiques, les excommunia, les brûla, ce qui était plus facile que de les réfuter et de les convaincre. Tous ne furent pourtant pas excommuniés et brûlés. Quelques-uns de ceux que nous pouvons considérer comme nos ancêtres spirituels occupèrent un certain rang dans l'Eglise. Mentionnons le concile d'Illibéris (Espagne) qui, en l'an 300, proteste contre le culte des images : « Il nous semble bon, dit-il, qu'aucune » peinture ne soit introduite dans l'Eglise, de peur » qu'on ne serve et qu'on n'adore ce qui serait peint » sur les murailles. »

» A la fin du IVe siècle saint Jean Chrysostome demande qu'on donne la Bible au peuple ; loin d'affirmer avec l'Eglise romaine que l'Eglise est au-dessus de la Bible, il déclare que toutes les choses essentielles sont clairement enseignées dans le saint Livre. Il s'élève en outre contre la nécessité de la confession auriculaire, prétend qu'il faut aller directement à Dieu et qu'il n'est pas besoin d'intercesseur.

» Au IVe siècle saint Augustin, le célèbre évêque d'Hippone enseigne le salut par grâce et proteste contre la puissance croissante du clergé et contre le culte des images.

» Lorsque j'entrai dans une église de Palestine, dit saint Epiphane en 366, je vis sur la porte un voile sur lequel était peinte l'image de Jésus-Christ et dans le temple la figure d'un saint. Cela étant contraire à la lettre et à l'esprit de l'Ecriture sainte, je déchirai ce

voile et conseillai au concierge de s'en servir pour en couvrir un pauvre.

» Au IIIe siècle Tertullien comprend la cène comme nous.

» Vigilence s'élève contre l'usage des reliques et les miracles qu'on leur atlribue, contre l'adoration des saints, les processions, la coutume de brûler des cierges en plein jour, contre les jeûnes et la vie monastique.

» Nos ancêtres, ce sont ceux qui comme Grégoire déclarent que quiconque s'appelle évêque universel est dans son orgueil le précurseur de l'Antéchrist.

» La Bretagne refuse de se soumettre à ce pouvoir, l'Espagne et la Gaule l'imitent considérablement. Nos ancêtres, ce sont ceux qui comme ces trois cents évêques réunis à Francfort en 794 condamnent le culte des images; qui, comme Alcuin, le maître de Charlemage, recommandent la lecture assidue de la Bible où ils ont trouvé la doctrine protestante de la justification par la foi.

» Ce sont ceux qui, comme l'illustre Agobart, évêque de Lyon, déclarent qu'il faut détruire les images et opposent à Rome la Bible; ceux qui, comme Ratramne, protestent contre la présence réelle dans la cène; ceux qui, comme Claude de Turin, s'élèvent contre la vénération des reliques et le culte des saints, l'introduction des croix et des images dans les églises et le salut par les œuvres; ceux qui, comme Béranger, combattent la transsubstantiation ; ceux qui, comme Anselme, affirment l'autorité absolue de la Bible et la surabondance des mérites expiatoires de Jésus-Christ et qui nient l'immaculée conception de la sainte Vierge.

» Nos ancêtres, ce sont ceux qui, comme Pierre de Bruys au XIIe siècle, déclarent que Dieu n'est pas corporellement dans la cène et qu'il ne faut pas prier pour les morts ; ceux qui, comme Arnaud de Brescia, demandent la réforme du clergé et qui, comme Pierre de Bruys, sont brûlés vifs.

» Voici enfin les Vaudois : on a affirmé qu'ils remontent au premier siècle de l'Eglise et que leurs pères furent des chrétiens qui, repoussés dans leurs vallées du Piémont, et séparés du monde, gardèrent plus pures et plus intactes les croyances primitives.

» D'autres au contraire pensent qu'ils doivent leur nom et leur origine à un riche marchand de Lyon, Pierre Valdo, au XIIe siècle ; frappé par la mort subite d'un ami et inquiet de son salut, il lut la Bible, y trouva la paix de son âme, la fit traduire ; en répandit des copies et envoya partout des disciples pour ia lire et l'expliquer. La persécution s'acharna contre eux ; elle les chassa partout, mais partout aussi ils répandirent leurs idées. Dans le midi de la France, en Italie, en Moravie, dans les Pays-Bas et jusqu'en Angleterre. Ils ne reconnaissent pas l'autorité du pape, ni au prêtre le pouvoir de pardonner les péchés ; ils s'appuient sur l'autorité de la Bible d'où leur nom d'hérétiques bibliques.

» Louis XII, auprès de qui on les avait calomniés, s'écria après enquête : « Ces gens-là sont bien meilleurs que nous ». Et François Ier ayant lu leur confession de foi demanda tout ébahi en quel endroit on y trouvait faute.

» Quand la Réforme commença, les Vaudois y adhérèrent ; mais bientôt la persécution les poursuivit

en Provence, à Mérindol, Cabrières d'Aigle et ailleurs.

» Quatre hommes se distinguèrent parmi les précurseurs de la Réforme : Wicleff, prêtre professeur, et théologien anglais, acquis de bonne heure, la lecture de la Bible lui ayant dévoilé les erreurs dans lesquelles l'Eglise était tombée. Il écrivit contre les moines, leur paresse et leurs vices, un livre terrible; il prêcha le pur Evangile et envoya des disciples l'annoncer dans toutes les directions; il traduisit la Bible en langue vulgaire et publia de nombreux traités contre la messe et l'eucharistie. Ses idées se répandirent au loin. Après sa mort, en 1384, ses disciples furent persécutés, le concile de Constance de 1415 le déclara hérétique et condamna son corps à être exhumé et brûlé avec ses livres.

» Le second fut Jean Huss, qui naquit en Bohême; professeur en théologie, prêtre, prédicateur et chapelain de la reine Sophie de Bavière, lui aussi, fut amené à considérer la Bible comme l'autorité suprême dans l'Eglise. Les ouvrages de Wicleff le confirmèrent dans ses idées nouvelles ; il dénonça les fausses reliques, la pratique des indulgences. Excommunié avec la ville de Prague tout entière, il n'en continue pas moins à prêcher. Sommé de comparaître devant le concile de Constance, il s'y rendit. Malgré le sauf-conduit de l'empereur, le concile, qui estima qu'on n'est pas tenu de garder sa parole envers les hérétiques, le livra aux flammes en 1415 !

» Parmi ses nombreux disciples on compte Jérôme de Prague, son compagnon d'œuvre. Le concile le fit également brûler après deux ans de captivité. Les disciples de Jean Huss, souvent confondus avec les

Moraves, avaient environ deux cents lieux de culte quand la Réforme éclata.

» Le quatrième précurseur fut un italien Jérôme Savonarole, moine dominicain. Frappé par la corruption de l'Eglise, il tenta de la réformer. Son éloquence attira au pied de sa chaire toute la population florentine. Lui aussi fut condamné à être brûlé en 1498.

» Tous les quatre furent des précurseurs de la Réforme. Les infamies se multiplient, trois femmes, trois courtisanes font nommer pape leurs fils et leurs amants. Les protestations s'élevaient toujours plus nombreuses ; le concile de Pise (1409) avait déclaré qu'il était urgent que l'Eglise fût réformée quant à sa foi et à ses mœurs, dans son chef et dans ses membres ; puis, joignant l'exemple au précepte, avait déposé deux papes. Jamais l'Eglise n'avait été plus dégénérée dans sa foi, dans son culte et sa morale. Elle en était venue à accorder à prix d'argent le pardon des péchés, l'absolution des crimes les plus infâmes. Non seulement des crimes passés, mais des crimes qu'on avait l'intention de commettre ; c'est ce qu'on appelait : vendre des indulgences. Le scandale était à son comble. C'est alors que Dieu suscita des réformateurs. Ils n'innovèrent rien ; ils ne firent que restaurer l'Eglise de Jésus-Christ, remettre au jour les écrits des prophètes et des apôtres, la Bible. Eclairée par la Bible, ils portèrent la main sur les abus, les erreurs, l'idolâtrie qui s'était glissée dans l'Eglise ; ils ne furent pas des hérétiques et nous ne le sommes pas plus qu'eux ; les hérétiques ce sont ceux qui se sont séparés de Jésus-Christ ; ce sont les catholiques qui acceptent, croient et pratiquent une foule de choses

que Jésus et les apôtres n'ont ni crues, ni acceptées, ni pratiquées, ni commandées.

» Le catholicisme n'est qu'un christianisme dégénéré envahi par l'idolâtrie et la superstition, qui a rabaissé l'idéal chrétien et chez lequel le sentiment du péché est émoussé, la notion du bien et du mal est altérée.

» La Réforme fut un réveil de la conscience, une renaissance de l'âme humaine. Les Réformateurs furent des hommes de foi et de dévouement, des hommes de Dieu. On les a calomniés; sans doute, ils ne furent pas infaillibles, ils eurent leurs faiblesses, leurs erreurs; mais l'histoire impartiale leur rend justice; elle proclame la pureté de leur vie, la grandeur de leur science, de leur zèle et de leur foi.

» Ces hommes, nous les vénérons; mais nous ne nous réclamons pas d'eux; nous ne nous réclamons que de Jésus-Christ, notre seul modèle, notre seul Sauveur.

» Le plus célèbre d'entre eux, Martin Luther, étudia d'abord le droit; puis accablé sous le poids de ses péchés, il entra dans un couvent, mais n'y trouva pas la paix. La Bible, et en particulier ces paroles : « Le juste vivra par la foi » (Romains I, 17), la lui procurèrent. Il prêcha le pur évangile à Wittemberg.

» A ce moment un moine, Tetzel, vendait par toute l'Allemagne des indulgences; cet odieux trafic souleva l'indignation de Luther. Il afficha à la porte de l'église du château de Wittemberg 95 protestations et affirmations (thèses) contre les indulgences. C'était la veille de la Toussaint, le 31 octobre 1517, date mémorable! La Réformation commençait. Le pape lança contre Luther une bulle d'excommunication. L'empereur

le cite à comparaître devant la diète de Worms. Luther s'y rend; à ceux qui le pressent de se rétracter, il répond : « Tant qu'on n'aura pas prouvé par le témoignage des saintes Ecritures ou par d'autres arguments clairs et péremptoires que je suis dans l'erreur, je ne croirai ni au pape, ni aux conciles, car il est à la connaissance de chacun que les papes et les conciles se sont trompés et contredits. Me voici, je ne puis autrement, que Dieu me soit en aide ».! Le lendemain, l'empereur le mit au ban de l'empire, c'est-à-dire permit à quiconque le rencontrerait de le livrer pour être mis à mort. Comme le Réformateur s'en retournait, des cavaliers envoyés par son protecteur Fréderic de Saxe le saisirent et l'emmenèrent au château de la Wartbourg. Il y resta neuf mois, inconnu de tous et y traduisit la Bible en allemand. Cette traduction, de l'aveu de tous les connaisseurs, est un vrai chef-d'œuvre qui fixa la langue. Il en sortit enfin pour consolider la Réforme compromise par des hommes de désordre.

» C'est à la diète de Spire (1529), convoquée par l'empereur Charles-Quint pour détruire l'hérésie, que les princes partisans de la Réforme protestèrent contre les mesures qui y furent prises et contre la condamnation de Luther; c'est pourquoi ils reçurent le nom de protestants, donné dès lors à toutes les Eglises et à tous les chrétiens détachés de Rome.

» En 1524, il quitta sa robe de moine. Un an après il épousa Catherine de Bora. Les calomnies ne lui ont pas manqué. On a parlé de son inconduite; aucun historien n'y croit; Bossuet lui-même affirme qu'il mena une vie sans reproche. On l'a souvent dit : S'il

avait été un homme dissolu, l'exemple du clergé catholique lui aurait appris à se passer d'une épouse; et s'il avait poussé à la Réforme par le désir de se marier, il n'eût pas attendu huit ans pour jouir du bénéfice de son entreprise. L'ambition et l'intérêt ne tinrent aucune place dans sa vie; il vécut et mourut pauvre et préféra cette pauvreté à tous les honneurs et à toutes les richesses dont on eût payé sa rétractation s'il eût voulu.

» La Réforme éclata presque en même temps dans tous les pays d'Europe; ce fut partout une explosion subite de la vérité et de la vie chrétiennes, longtemps obscurcies et comprimées. L'invention récente de l'imprimerie permit à l'âme humaine de s'épanouir au jour des purs rayons qui s'échappaient de la Bible retrouvée et partout répandue. Chaque pays eut son réformateur; Knox en Ecosse, Zwingle dans la Suisse allemande, Farel dans la Suisse romande. En 1512 en France, un savant professeur à l'Université, Lefèvre d'Etaples, avait proclamé la grande vérité que Dieu seul, par sa grâce, par la foi nous justifie pour la vie éternelle. C'était le début de la Réforme en France; cinq ans avant d'avoir éclaté en Allemagne. Parmi les premiers adhérents à la Réforme, on remarque l'évêque de Meaux, Briçonnet, un conseiller de la cour du roi, Louis Berquin, Marguerite de Valois, sœur de François I[er]. Celui qui joua le plus grand rôle fut Jean Calvin, né en 1509 à Noyon en Picardie. Comme Luther, il commença par étudier le droit; en 1533 il se convertit aux idées nouvelles; la persécution le força à fuir, d'abord à Angoulème, puis à Bâle où il écrivit l'*Institution Chrétienne*, l'un

des premiers chefs-d'œuvre de notre langue, vrai monument de foi et de science chrétienne.

» En passage à Genève, il s'y fixa sur l'adjuration de Farel. Ses adversaires le forcèrent à se réfugier à Strasbourg, où il épousa Idelette de Bure.

» Rappelé à Genève, il en devint le législateur d'une république naissante, qui fut un foyer de lumière et de moralité ; il fonda un collège et une académie ; comme Luther il vécut et mourut pauvre.

» En avons-nous assez dit pour répondre à cette vieille question : Où étiez-vous avant Luther et Calvin ? Nos ancêtres nominalement dans l'Eglise ou hors de l'Eglise forment à travers les siècles la plus belle chaîne qui rattache nos Eglises chrétiennes modernes aux temps apostoliques. »

CHAPITRE X

Œuvres protestantes françaises au Canada.

Jusqu'en 1912 l'œuvre que subventionne l'Eglise presbytérienne était dirigée par un Comité français d'évengélisation dont M. le pasteur S. J. Taylor était le secrétaire. Cette organisation a été fondue dans l'œuvre des mission intérieures et c'est M. le pasteur U. Tanner qui est le président du comité français.

Instituts de la Pointe-au-Trembles. Principal : M. le pasteur E. Brandt, officier d'Académie.

Collège presbytérien (Faculté de théologie) affilié à l'Université Mc Gill, doyen M. le docteur Scrimger. Professeur français : M. le pasteur Charles Biéler, officier de l'Instruction publique.

Collège méthodiste : docteur P. Villard, professeur, officier d'Académie.

Bureau d'information pour émigrants protestants, jusqu'en septembre 1912 : M. le pasteur R. P. Duclos.

Montréal. — Eglise Saint-Jean, 70, rue Sainte-Catherine ; M. Henri Joliat, pasteur.

Eglise La Croix, rue Poupart : M. Jean Rey, pasteur : M. R. P. Duclos, pasteur honoraire (décédé).

Mission Saint-Jean-Baptiste : M. Ed. Saint-Germain, pasteur.

Mission presbytérienne française de la Pointe-Saint-Charles : M. Peck, missionnaire.

Ottawa (Ontario). — Eglise Saint-Marc, rue Wellington ; M. Ch. Vessot, pasteur (Annex Hall).
Québec. — Eglise Réformée rue Saint-Jean; pasteur : M. C. E. Amaron, docteur en théologie.
Angers et Perkins. M. C.-F. Cruchon, pasteur.
Grand-Bend. — M. S.-A. Carrière, pasteur.
Cornwall. — M. I. Bruneau, pasteur.
New-Glascow. — M. P.-S. Vernier, pasteur.



L. A. Abram.



A. T. Rivard.



A. Rondeau.

Arundel.
Pointe-aux-Trembles. — M. E. Brandt, pasteur, officier d'Académie.
Port-au-Persil.
Saint-Damase. — M. J.-E. Menançon, pasteur.
La Rivière-du-Loup. — M. J.-B. Sincennes, pasteur.
Moose Jaw. — M. S. Rondeau, pasteur.
Bromptonville. M. B. Gallo, pasteur.
Namur. — Chapelle Evangélique : M. H. Dubois, pasteur.
Montebello. — Chapelle Evangélique : M. A.-T. Rivard.
Grenville. — M. A. Rondeau, pasteur.
Ham-Nord et *Sainte-Sophie.*
Saint-Hyacinthe. Eglise Saint-Jean.
Belle-Rivière. — M. J. Boucher.
Joliette. — Chapelle Evangélique : M. A. Langlois, pasteur.

Postes d'évangélisation.

Lorette, Saint-Valier, Chambly-Farnham, Lac Saint-Jean, Edmundston ; Chelmsford ; Algoma.

Eglise épiscopale.

Montréal. Eglise du Rédempteur, transportée à l'est de la ville, rue Sherbroke Est. Recteur, M. H. E. Benoît.

Manitoba. — Pasteur, M. J. Groulx.

Sabrevois. — Pasteur, M. H.-W. Howard.

Sainte-Ursule. — Pasteur, M R.-J. Ross.

De Romezay. — Pasteur, M. H.-D. Loiselle.

Pierreville. — Pasteur, M. R.-E. Page.

Little Cascapedia. — Pasteur, M. Philias Roy.

Eglise méthodiste.

Montréal. — Institut méthodiste français : Principal, M. le docteur Paul Villard, officier d'Académie, 1095, Greene Avenue, Westmount.

Asile pour enfants, 51, Parc Belmont, directrice Mlle Jeary.

Première Eglise Méthodiste française, angle des rues Ontariés et Saint André : pasteur, M. A. Delporte.

Montréal-ouest. Rue Delisle, 369.

Lac-des-Isles. — M. H. Poirier, pasteur.

Saint-Jovite et Saint-Faustin.

Saint-Théodore et Actonvale. — M. L. Massicote. à Actonvale près Québec.

Eglise baptiste.

Montréal. — Oratoire. 14, rue Mance. M. A.-L. Therrien, pasteur, docteur en théologie.

Eglise Saint-Paul, angle des rues Nicolet et Ontario. M. A. Saint-James, pasteur.

Emileville. — Mission Evangélique, M. R. Dutaud, pasteur

L'Eglise d'Emileville, subventionnée par la caisse des missions baptistes, est une congrégation d'alliance évangélique, si l'on peut ainsi dire. Pour éviter la constitution d'une Eglise presbytérienne, il a été convenu dès le début de cette œuvre que presbytériens et baptistes auraient la jouissance du temple et qu'un pasteur presbytérien pourrait y venir à époques régulières présider à la table du Seigneur. Membres presbytériens ou baptistes versent leurs offrandes dans la même caisse.

Grande-Ligne : M. le pasteur Revel. Le secrétaire de la mission est M. le pasteur E. Bossworth, 22 rue Saint-John, Montréal.

Institution Feller : Principal, M. le pasteur E. A. Massé.

Lac Long-Temiscoate. — M. N.-N. Aubin, pasteur.

Roussillon et Dalesville. — M. E.-A. White, pasteur.

Marieville. — M. G.-N. Massé, pasteur.

Maskinongé.

Québec. — M. B. Parent, pasteur.

Roxton-Pond. — M. O.-F. Fournier, pasteur.

Saint-Constant.

South Ety. — M. Aug. Bocquel, évangéliste.

Ottawa. — M. G.-R. Mc Faul, pasteur.

Hall. — M. J.-G. Poitras, évangéliste.

Lac Long. — M. Sam. Cassegrain, pasteur.

Roussillon. — M. E.-A. White, pasteur.

Waterloo. — M. T. Brouillet, pasteur.

L'Œuvre des Conférences populaires.

Habitué à obéir aveuglément, le peuple canadien que nous voudrions amener à la connaissance de l'Evangile, a peur, la plupart du temps, de franchir le seuil d'un temple, il y viendra quelquefois à l'occasion d'un mariage ou d'un enterrement, il se cachera s'il

ose se risquer pour un service régulier. Comme Rome ne s'occupe guère de répondre aux questions que pose le mouvement actuel des esprits, comme tout en allant à la messe et en restant l'esclave du prêtre, notre peuple n'est pas une perfection morale, on s'est demandé souvent parmi nous, comment il faudrait s'y prendre pour atteindre le grand public et placer devant sa pensée autre chose que des balivernes qui remplissent les « *Croix* » et autres organes de même farine.

Dans l'hiver de 1904, l'Institut méthodiste faisait venir de Paris son maître de français qui travaillait alors dans l'œuvre de la mission Mac All et qui avait derrière lui l'expérience du travail qu'on pensait entreprendre. A l'occasion de la semaine de prières de l'Allliance évangélique, notre public protestant eut le plaisir de faire la connaissance de ce nouveau venu qui exerçait parmi ses élèves une mission bénie. Invité par M. le professeur Morin qui avait réuni les hommes qu'intéresse l'évangélisation de notre province, il eut l'occasion de formuler ce que nous entrevoyions et, son engagement scolaire terminé, le comité d'évangélisation de l'Eglise presbytérienne lui demanda de bien vouloir s'occuper de l'organisation des conférences populaires dont il avait parlé avec enthousiasme.

Il accepta et, au mois de mai 1905, dans une salle de concerts, à l'est de Montréal, un dimanche après dîner, il fit ses premières armes devant un auditoire de six cents personnes. Dès le début et bien que le conférencier ait pris soin de s'en tenir à des affirmations religieuses, les membres d'un cercle catholique

St. D. qui avaient flairé l'hérétique, commencèrent à faire du bruit. Le mardi suivant, la faculté catholique de l'université Laval, portant ses couleurs, criant son mot d'ordre, occupait le parterre. C'était un parti pris d'empêcher la conférence projetée. Les organisateurs de l'obstruction échouèrent, car la police, prévenue, avait fait bonne garde et le conférencier qui devait en avoir vu bien d'autres n'en fut pas autrement ému.



A. Mage.

Il n'en fut pas de même le dimanche suivant ; on avait défié M. Mage de parler sur les droits de la hiérarchie catholique et il donna une conférence sur la nécessité de cette hiérarchie dont il exhiba les principaux personnages historiques. Ne pouvant l'empêcher de dire la vérité qu'on lui avait pourtant demandée, les jeunes gens des premiers jours dirent à haute voix : « Si on le saigne, il ne parlera plus ». C'était un appel direct et ce jour-là sans une forte protection de la police que dirigeait l'inspecteur Lamouche, nous eussions vu l'une de ces scènes que la presse catholique nie chaque fois qu'elle en a l'occasion.

Protégé par la police, le conférencier aurait pu continuer une œuvre qui commençait à préoccuper les esprits, quand la hiérarchie intervint et sous menace de causer sa ruine fit défense au propriétaire de louer sa salle. On avait un bail, on aurait pu continuer, en dépit du supérieur du couvent voisin qui était intervenu personnellement, mais on pensa avec raison que c'était prendre sur soi une grosse responsabilité et

comme le propriétaire qui avait été payé d'avance rendait l'argent, on songea à aller ailleurs.

Ailleurs, ce n'était plus dans le quartier français, on trouva bien un hall sur la rue Saint-Laurent à l'angle de la rue Sainte-Catherine, mais il était au troisième étage et il fallait beaucoup de bonne volonté pour se risquer dans un escalier qui n'avait rien de confortable. Les réunions eurent lieu pourtant et à l'occasion de l'une d'entre elles, il se passa un incident qui vaut la peine d'être cité.

M. Mage donnait une conférence sur le christianisme et l'esprit moderne ; les étudiants de l'université Laval étaient partis pour leurs vacances, on pouvait donc être sûr de voir tout se passer correctement. On avait compté sans un journal à prétentions libérales, le *Star* de Montréal. Ce jour-là il avait envoyé un de ses reporters, une dame. Quelques jours après, la feuille libéralet(?) publiait les choses les plus fantastiques sur la conférence et le conférencier, dont on donnait la caricature. Quand, accompagné du professeur Morin et de M. Duclos, M. Mage se présenta aux bureaux du *Star*, pour demander à voir le reporter, la charmante personne eut le front d'avouer qu'elle ne comprenait pas le français et le lendemain, sous prétexte de fournir des explications, elle jetait encore de la poudre aux yeux des lecteurs du *Star*. On apprit que ce fantastique reporter était une fidèle Irlandaise que le clergé avait fait entrer au *Star* pour inspirer des articles en faveur de l'Eglise.

Les conférences se continuèrent pourtant en dépit des difficultés qui résultaient de l'absence d'un local suffisant et aménagé d'une manière à peu près conve-

nable. La chaleur vint alors obliger à une suspension et notre conférencier visita successivement plusieurs églises, réussissant çà et là à redonner un peu de vie. Il était à Québec où l'avait fait venir M. le pasteur Boudreau, quand, sur l'invitation du professeur Morin d'Elgin Road, il partit pour prendre un peu de repos dans sa maison de campagne où on lui demanda de prêcher le sermon de dédicace lors de l'ouverture de la chapelle de Saint-Damase.

Ottawa se trouvait alors sans pasteur ; M. Mage fut chargé d'y assurer les services en attendant que la congrégation pût se pourvoir d'un pasteur. Cette congrégation fit des démarches en vue de garder M. Mage comme pasteur définitif. Celui-ci, qui croyait à la nécessité d'une œuvre populaire à Montréal refusa l'appel et, l'automne étant venu, il partit pour Montréal où avec le concours du pasteur Duclos et du professeur Morin il finit par trouver une salle, un vieux magasin qu'on allait aménager et qu'on arriva à transformer en un local convenable. L'église Saint-Jean prêta un harmonium, la commission d'évangélisation de l'Eglise presbytérienne acheta des chaises, paya les réparations et le lendemain de la Toussaint la salle éclairée à la lumière électrique s'ouvrait par une conférence sur « Le miracle est-il possible? ». L'auditoire était fort nombreux, on écouta avec sérieux.

Instruit par les expériences du passé, M. Mage demanda à la police de bien vouloir assurer la tranquillité des réunions qui avaient un caractère absolument religieux. On y chantait des cantiques, on y priait et on y lisait la Bible. Le chef Campeau se fit

un peu tirer l'oreille pour donner une réponse satisfaisante. Comme notre conférencier insistait, menaçant d'en appeler à une organisation politique qui a pour but d'assurer la liberté religieuse au Canada, les résistances du chef s'évanouirent, il promit et il sut tenir en dépit de certaines pressions venues du palais épiscopal.

Le 10 novembre 1905, le *Canada* publiait sous le titre : « M. Mage et les Etudiants » l'article que nous reproduisons :

« M. Mage, conférencier français, avait convoqué hier soir à la salle Maisonneuve, une assemblée publique, ouverte à toute personne sérieuse, comme il l'avait annoncé sur des affiches dans les rues. M. Mage devait traiter d'une question philosophique et avait choisi pour sujet : « Le Christ du XX[e] siècle. »

» Vers les neuf heures, au début de la séance, une bande de jeunes gens turbulents pénétra bruyamment dans la salle.

» M. Mage venait de prendre la parole devant un auditoire attentif.

» Les nouveaux arrivants, des étudiants de Laval, — de cette université catholique dont nous avons parlé au début, — au nombre de cent cinquante environ (ils étaient plus du double), se mirent à pousser des cris sauvages, cependant qu'ils lançaient des œufs et autres projectiles à la tête du malheureux conférencier.

» Craignant pour sa vie, celui-ci prit le parti de se retirer et sortit par une porte de derrière [1].

[1] Ce détail est inexact, le conférencier fit évacuer la salle et avec quelques amis connus il continua la séance. Elle ne fut suspendue que sur la requête de l'officier de paix qui ne pouvait contenir une foule fanatisée de deux mille personnes.

» Entre temps la foule qui était restée au dehors était devenue furieuse et accomplissait des actes de vandalisme stupide, brisant un grillage de fer placé en face de l'édifice, lançant toutes sortes de projectiles contre... l'immeuble. Il y eut même des coups de feu tirés.

» Les gardiens de la paix étaient impuissants à contenir cette multitude en délire.

» Il fallut recourir à l'aide des forces de trois postes de police pour disperser la foule et établir la circulation.

» Le policeman Knucle eut un œil brûlé par le contenu d'une bouteille qu'on avait lancé contre la muraille près de laquelle il se trouvait.

» La police n'a pas jugé à propos d'opérer d'arrestations. »

C'était la première fois ou presque, qu'un journal imprimé en français ne chantait pas les louanges des fanatiques et blâmait ouvertement ce qu'il appelait des actes de vandalisme. Quand les étudiants habitués à être jugés autrement virent l'entrefilet du *Canada*, ils se groupèrent et en un long cortège ils prirent le chemin qui devait les conduire au bureau du journal. C'était un beau tapage ; on chantait le Libéra et la Canadienne, c'était à la fois un cortège de mi-carême et une démonstration religieuse! Au Canada et pour les cérémonies catholiques il y a toujours quelque chose de grotesque qui se mêle à une piété formaliste.

Quelques étudiants demandèrent au directeur du *Canada*, M. Langlois[1] de faire démentir l'article qui

[1] Aujourd'hui directeur du *Pays*, le seul journal français qui ait un peu secoué le joug de la hiérarchie.

disait pourtant un peu moins que la vérité. M. Langlois, un homme politique qui devait être prudent fit pourtant preuve de courage civique, il refusa de mentir. Pour l'en punir, les étudiants mirent le feu aux affiches qui étaient en façade pour annoncer les dernières nouvelles et dans la même semaine au carré Saint-Louis, ils brûlaient en effigie le journaliste français qui avait osé ne pas mentir en faveur de la cause qu'ils défendaient.

Les journaux anglais relatèrent l'incident; cette fois le *Star* envoya un reporter auprès de M. Mage et ses lecteurs surent un peu mieux ce qui s'était passé. Le Witness ne cacha pas son indignation et dans les milieux catholiques on craignit que la démonstration des étudiants ne fût une grave imprudence. C'est pour parer aux conséquences que pouvait avoir la dite imprudence que le 11 novembre 1905, la *Presse*, le journal le plus clérical du Canada après la *Croix*, publiait la communication suivante :

« Le doyen de l'université Laval reproche à certains étudiants leur intolérance. Voici tout le morceau, que le lecteur juge : Hier soir avant de commencer son cours de droit à l'université Laval, l'honorable juge Mathieu, doyen de l'Université, jugea opportun d'adresser aux étudiants quelques remarques à propos des manifestations qui ont accompagné et suivi la conférence de M. Mage sur le Christ au vingtième siècle.

» Comme je suis votre ami, a dit en substance l'honorable juge Mathieu, je veux et je dois me permettre de vous dire des choses qui peut-être vous paraîtront désagréables. Je regrette que vous ayez cru

devoir, vous des étudiants canadiens français, vivant à l'ombre du drapeau britannique, aller empêcher un conférencier d'exprimer librement ses idées.

» Messieurs, n'oubliez pas ceci : Il existe un droit des gens. Dans un Etat civilisé toute personne a le droit d'agir et de parler comme il lui plaît, pourvu que ses actes et ses paroles n'offensent point les lois établies.

» M. Mage avait le droit dans ce pays libre, d'exprimer librement sa pensée, la liberté en matière de religion étant reconnue par la loi du pays. Vous pouviez combattre ses idées par des idées supérieures, mais on ne combat pas l'erreur ni la vérité avec des fruits gâtés ni des œufs pourris. »

L'honorable juge Mathieu a ajouté qu'il regrettait beaucoup les manifestations faites par les étudiants devant les bureaux d'un journal du matin et plus encore les attentats à la propriété commis aux dépôts de ce journal dont les étudiants ont enlevé les bulletins, ajoutant que ce n'était pas un moyen de se concilier la presse de Montréal, qui, jusqu'ici, s'était montrée pour eux fort sympathique.

Le 11 novembre, le Presbytère de Montréal, légitimement indigné par la conduite des étudiants et l'attitude des journaux cléricaux, qui mentaient à pleines presses, se réunissait en une séance spéciale et après avoir publiquement donné son approbation à ce que M. Mage avait dit et fait, décida de présenter une pétition (*Patrie* du 11 novembre 1905) aux autorités civiques pour faire mieux protéger les missionnaires des divers districts de Montréal. La résolution suivante fut adoptée :

« Le Presbytère de Montréal a appris avec une douloureuse surprise l'attaque brutale qui a été faite par une horde fanatique sur la personne de M. Mage, un de ses missionnaires, hier soir dans la salle de la mission, 259 rue Maisonneuve, attaque au cours de aquelle il a été fait de sérieux dégâts matériels et la vie de M. Mage a été mise en danger. Le Presbytère veut marquer son entière réprobation d'actes de ce genre de quelque sorte qu'ils soient ou de quelque source qu'ils viennent et demandent respectueusement au maire et aux conseillers de prendre des mesures qui empêchent qu'une telle chose se renouvelle. »

La presse française, qui était tenue de reproduire ces documents parus dans les feuilles anglaises, le faisait à contre-cœur et naturellement, dans le numéro qui suivait, essayait de couvrir de mensonges celui que les étudiants avaient voulu faire disparaître.

Comme c'était après tout une besogne malpropre que des journaux qui se respectent répugnaient un peu à faire, le *Bulletin* se chargea de l'impression des ordures et la pieuse feuille, qui paraît le dimanche seulement, servit à ses lecteurs pendant plusieurs semaines les racontars les plus bêtes. On allait jusqu'à faire de M. Mage un fils naturel de feu le Père Chiniquy qu'on avait fait élever en cachette à Paris.

Un certain Gaston Lapierre, de Saint-Hyacinthe, étudiant à l'université Laval, profita d'une offre gracieuse du *Nationaliste*, encore un journal du dimanche, pour reproduire en les accentuant, les saletés du *Bulletin* et, le 19 novembre, sous sa signature M. Lapierre s'essayait à justifier la conduite de ses camarades et

prenait à partie un monsieur Lafleur, catholique qui avait blâmé assez sévèrement leur intolérance.

Comme le *Nationaliste*, qui avait besoin de lecteurs, s'était offert à publier les éléments du débat, M. Mage répondit d'un seul coup en envoyant à la feuille un article qu'elle publiait le 3 décembre dans sa tribune libre. Nous donnons ici ce document :

« Monsieur le Directeur du *Nationaliste*,

» Voulez-vous me permettre de solliciter de votre impartial amour de la vérité l'hospitalité des colonnes de votre estimable journal, afin de répondre très brièvement aux erreurs de quelques jeunes gens pour le moins mal informés ? S'il ne s'agissait que de ma personnalité je garderais le silence avec plaisir, car j'estime que c'est lui faire trop d'honneur que de relever les injures de celui qui s'embusque derrière les colonnes d'un journal pour insulter son adversaire. Malheureusement la vérité est encore plus maltraitée que moi et, elle ne peut pas se contenter du silence.

» Voici donc les faits qu'on a grossis ou dénaturés comme à plaisir.

» Au mois de mai dernier, je fis annoncer une conférence sur la faillite des religions. Le thème, m'a-t-on dit, prêtait à l'équivoque. C'est indéniable et c'était voulu. Mais suffit-il d'un titre pour juger d'une conférence ? Voici d'ailleurs dans ses grandes lignes toute mon argumentation : « Les adversaires de la foi chrétienne prétendent englober le christianisme dans la faillite générale où sont tombées les religions de l'antiquité. A certains égards de telles accusations sont fondées, car le christianisme même n'a pas tenu les promesses qu'il avait faites. La faute n'en est pas à la

religion chrétienne, mais aux chrétiens qui ont été par trop oublieux des grandes leçons de Jésus-Christ. »

» La thèse est contestable, mais encore suffit-elle pour permettre les mensonges et les calomnies de MM. Lapierre, Dugas, Robichon, Renaud, Ménard et tutti quanti ?

» On a écrit sur les deux conférences que j'ai données sur l'infaillibilité du pape, des affirmations qui n'ont de valeur que pour les collectionneurs de contre-vérités. Il est faux de dire que j'ai englobé tous les papes dans une même critique et que j'ai insulté le corps épiscopal du Canada. Tous les papes ne sont pas des Alexandre VI, et les évêques canadiens n'avaient rien à faire dans la discussion. Vous savez sans doute que ces conférences furent données parce qu'elles avaient été demandées par les étudiants eux-mêmes. On m'assure que c'était un piège; c'est fâcheux pour ceux qui l'ont tendu et non pour celui qui s'y est laissé prendre.

» J'ai, dit-on, entravé la libre discussion. J'en appelle à la conscience des auditeurs impartiaux, ils étaient nombreux et je ne crains pas leur démenti. A la première conférence, les étudiants n'ayant pas complètement envahi la salle, tout marcha pour le mieux. Dès la seconde, les choses se gâtèrent et un mouvement étudiant hostile s'affirma ouvertement. Un contradicteur en profita pour faire en guise de réfutation des jeux de mots sur mon nom. C'était peu sérieux, vous en conviendrez, et j'étais dans mon droit dans la suite en prenant des mesures qui rendraient impossibles ces débordements spirituels? Je limitai donc le temps accordé à la contradiction en m'ap-

puyant d'ailleurs sur le raisonnement suivant : Un contradicteur n'est pas tenu de réfuter un à un tous les arguments du conférencier ; il sera plus fort même s'il sait sagement se limiter à une ou deux affirmations qu'il veut combattre. En se restreignant ainsi, si le contradicteur est vainqueur, s'il a convaincu d'erreur son adversaire, n'est-ce pas partie gagnée ? Il lui est loisible alors, mais alors seulement, de jeter le discrédit sur toutes les autres affirmations qu'il n'a pas eu le temps d'examiner. Il paraît que j'avais trop compté sur la réflexion possible de mes contradicteurs. Je m'en excuse, mais ce n'est pas moi qu'on plaindra, je suppose ?

» D'ailleurs, ce n'est là qu'une querelle d'Allemands ; depuis j'ai laissé libre toute discussion à Empire-Hall et aux Eglises Saint-Jean, Taylor, toutes deux à l'est de la ville. On s'est bien gardé d'y venir confondre le conférencier qui s'était servi « de citations fausses » ou « dénaturées ». Il était plus chevaleresque d'envahir au nombre de cent trente étudiants une salle qui ne pouvait pas contenir plus de cent cinquante personnes, et une fois maître de la salle d'essayer d'y étrangler la vérité.

» Dans un pays où l'on sait quelle puissance magique ont certains qualificatifs, on cherche à donner le change sur le caractère religieux de mes conférences. On dit et on écrit que je suis un athée, un libre-penseur, et que sais-je encore ? Faut-il relever de telles balourdises ? A qui en fera-t-on accroire ? C'est un fait public que je remplis ici les fonctions pastorales, et que toutes les chaires des temples français de Montréal et d'ailleurs me sont constamment offertes.

» Mais je tiens à aller plus loin. Le droit que j'ai de parler librement, on ne le défend pas seulement parce que je suis protestant et chrétien, j'aime à croire qu'il en serait de même si j'étais libre-penseur. La constitution britannique ne garantit-elle pas la pleine liberté de croyance? Il est vrai que cette garantie est tempérée par une loi sur le blasphème et ce qui me surprend, c'est que ceux qui mentent en m'accusant d'avoir blasphémé ne se servent pas de la loi pour une fois à leur service. N'y a-t-il plus possibilité de prêcher l'Evangile au peuple, de discuter devant lui, et dans une langue qu'il peut comprendre, des opinions théologiques ou des affirmations dogmatiques, sans être menacé du sort réservé aux blasphémateurs? Je réprouve et je plains le blasphémateur et je ne vois pas ce que je gagnerais à l'imiter.

» Excusez-moi, monsieur le directeur, de n'avoir pas été moins long, mais « je ne puis autrement ». Pour ce qui est des autres points soulevés, la presque unanimité des grands journaux, condamnant la conduite de MM. de Laval, me vengent assez des injures et des mensonges.

» Les chiens aboient et la caravane passe. »

A cette lettre que les lecteurs jugeront, M. Lapierre répondit en déclarant que M. Mage était encore plus dangereux quand il écrivait que lorsqu'il parlait et naturellement il trempa de nouveau sa plume dans le vinaigre. Comptant que la direction du *Nationaliste* était acquise au service de la vérité, M. Mage répliqua. L'ordre de l'évêché était arrivé jusqu'aux bureaux du *Nationaliste* et celui-ci, peu désireux de se voir mis à l'index, n'inséra plus rien. C'est ainsi qu'on

entend la liberté de la discussion dans la province de Québec.

Les conférences protégées par la police continuèrent en dépit de l'obstruction et des sages objurgations du *Bulletin*, qui imprimait, en lui donnant la valeur d'une lettre pastorale, les racontars d'un docteur à sa domestique (*Bulletin* du 19 novembre 1905) : « Un de nos médecins les plus distingués, qui demeure dans la rue Saint-Denis a donné à ce propos un bon conseil à sa servante : Ne vous laissez donc pas entraîner par le désir de voir ce M. Mage, comme tant de gens, c'est l'heure de prouver que la curiosité est un défaut plus répandu chez les hommes que chez les femmes. »

Un dimanche matin, dans toutes les chaires catholiques de Montréal on lisait une lettre pastorale que la *Patrie* a publiée le 19 novembre 1905, menaçant d'excommunication tout catholique qui louerait même une chambre au conférencier Mage. le curé de Saint-L. en profita pour inciter la jeunesse à se débarrasser de la salle et du conférencier. Son conseil fut suivi et le lundi, en plein jour, une troupe de polissons, sous le regard approbateur de la foule, enfoncèrent les portes de la salle de la rue Maisonneuve, brisèrent l'orgue et le poêle, firent main basse sur les livres qui se trouvaient là et disparurent sans être inquiétés le moins du monde. Averti par téléphone, M. Mage avisa immédiatement le chef de police, qui fit alors garder la salle nuit et jour.

Il fallait pourtant en finir avec cette résistance du conférencier qui n'avait pas peur des menaces et que des auditoires nombreux venaient écouter. Avant d'ouvrir la salle, M. Mage et le professeur Morin avaient eu

une entrevue avec l'architecte de la ville auquel ils avaient demandé une inspection des lieux, promettant de se conformer aux exigences de ce fonctionnaire en vue de la sécurité publique. M. Chaussé fit le nécessaire et autorisa l'ouverture de la salle après s'être assuré que ce qu'il avait conseillé avait été fait. Un ordre de l'archevêché fut plus puissant que la loi qu'on avait scrupuleusement observée et, un soir, comme le conférencier arrivait pour un service habituel, l'agent qui était en permanence lui montra une affiche officielle qui déclarait le bâtiment dangereux. C'était la condamnation pure et simple de la salle de conférences et le chef de la police informa par lettre M. Mage qu'il allait retirer ses hommes.

On chercha en vain un autre local, l'intimidation avait fait son œuvre. Dans les temples de Saint-Jean et de la Croix on continua l'œuvre commencée et qui avait déjà donné des résultats pratiques, deux familles s'étaient attachées à une Eglise protestante, les esprits s'occupaient de questions religieuses, dans les églises on sentait la vie s'intensifier, mais le public qu'on voulait atteindre venait en moins grand nombre, les pasteurs ne pouvaient pas supprimer leurs services réguliers pour donner leur temple aux heures les plus convenables. Cet état de choses ne pouvait pas se prolonger. Il dura cependant plusieurs mois et le docteur Coussirat disait lui-même : « Nous devons à l'œuvre qu'a commencée M. Mage le réveil de nos services du dimanche soir à l'église Saint-Jean. »

Les esprits avaient été ébranlés, partout et dans tous les milieux on causait des questions religieuses et chacun risquait son opinion personnelle. Le *Globe*

de Toronto défendait les vues de son Eglise, le *Telegram* prenait la contre-partie et rappelait non seulement l'« Affaire Mage » mais aussi l'« Affaire de l'Armée du Salut », qui avait fourni à un juge catholique l'occasion de prononcer une sentence, en déclarant qu'il était légal pour un catholique romain d'entrer dans un lieu de culte dissident pour inviter les catholiques qui se trouvaient là à sortir. M. le pasteur A. Therrien, qui avait été plus ou moins directement pris à partie à propos d'un rapport de l'œuvre de la Mission de la Grande-Ligne, répliquait au *Globe*, qui avait vanté la religion des catholiques romains et déclaré inutiles les missions protestantes : « Si les catholiques romains sont aussi bien instruits des vérités de l'Evangile que l'article le laisse entendre et si leurs chances de salut sont tout aussi bonnes que celles des protestants, pourquoi, au nom du sens commun, le rédacteur du *Globe* et les deux cent millions de protestants dans le monde se tiennent-ils séparés de l'Eglise mère, et perpétuent-ils aussi inutilement et méchamment ce schisme scandaleux dans l'Eglise chrétienne ? Si le romanisme est assez bon pour les Romains, n'est-il pas aussi bon pour les protestants ? Bien plus, d'après cet étrange raisonnement, la Réforme du XVIe siècle n'a pas été seulement une immense bévue, mais le crime le plus noir contre la religion et la société. »

L'*Aurore* publiait sous la signature du docteur Coussirat : « Pourquoi l'archevêque de Montréal n'a pas condamné publiquement les perturbateurs de M. Mage. » Il en donnait les raisons suivantes : Dans sa lettre adressée à tous les patriarches, primats, archevêques et évêques en communion avec le saint-

siège apostolique (Rome, le 8 décembre 1864), le cardinal J. Antonelli écrit en ces termes : « Notre Très Saint Père Pie IX... n'a cessé... de réprouver et de condamner les principales erreurs, fausses doctrines et hérésies de notre très malheureuse époque... »

Le Syllabus, qui accompagne cette lettre, est une sorte de memento des erreurs que le dit pape a condamnées, non sans raison quelquefois.

Mais ce ne sont pas seulement les libres-penseurs que le Syllabus réprouve, c'est toute pensée libre.

« Erreur de prétendre que le protestantisme n'est qu'une autre forme de la même véritable religion chrétienne, forme dans laquelle les hommes peuvent aussi bien plaire à Dieu que dans la religion catholique. » (Article 8.)

Les sociétés bibliques mises au même rang que le socialisme, le communisme, les sociétés secrètes et les sociétés clérico-libérales y sont appelées des pestes, en latin *pestes*. (Même article.)

» Erreur de dire que l'Eglise n'a pas le droit d'employer la force matérielle ». (Article 24.)

Voilà qui permet l'emploi des fruits gâtés et des œufs pourris et de faire pis encore, si on le peut.

Enfin, — et l'article 80 résume tout. — « C'est une erreur d'affirmer que le pontife romain peut et doit se réconcilier et s'entendre avec le progrès, le libéralisme et la civilisation modernes. »

Il y a donc un duel à mort entre l'Eglise romaine et la civilisation moderne, duel engagé en France où l'Etat l'emporte pour le moment, duel qu'aucun peuple catholique avec des aspirations libérales ne peut éviter.

L'Avenir du Nord, et le samedi, presque toutes les feuilles, libérales ou non, faisaient une place aux choses religieuses et il était permis d'espérer quelque chose de toute cette agitation.

Tout à coup, on apprit que Sarah Bernard allait venir à Montréal pour y jouer *La Sorcière,* de Sardou. En temps ordinaire, on se fût contenté de donner toute son admiration à la grande tragédienne, mais venir jouer *La Sorcière* quand on était en plein dans les discussions religieuses, l'archevêque ne put pas l'admettre et comme il ne pouvait faire arrêter l'actrice au port de débarquement, il interdit sa pièce, « un mensonge destiné à ridiculiser la religion catholique ». La *Presse* et la *Patrie* suivaient l'archevêque et pendant quelques jours on s'occupa des auteurs qui travaillaient à ruiner la foi des catholiques.

Comme il avait paru bon à la *Presse* et à la *Patrie* de justifier les crimes de l'Inquisition, M. Mage donna sur ce sujet, dans l'église Saint-Jean deux conférences qui pouvaient être suivies d'une discussion. Personne ne se présenta pour discuter ses affirmations qu'il justifia en donnant des textes qu'il demanda à ses auditeurs de prendre en note afin de les vérifier. La *Gazette*, un journal anglais du matin, donna de ces deux conférences un compte rendu impartial et les organes de l'archevêché n'ayant rien à dire, puisqu'on les mettait en présence de sources que chacun pouvait vérifier, imprimèrent que « M. Mage s'était servi d'ouvrages hostiles à l'Eglise ».

Enfin le jour de la représentation arriva; il avait été précédé d'un mandement épiscopal faisant défense aux catholiques de se montrer ce soir-là au théâtre.

Plusieurs fidèles sujets de sa Grandeur (?), pour faire preuve de docilité, envoyèrent au palais épiscopal les billets qu'ils s'étaient presque arrachés aux guichets de location. On se demandait quel auditoire serait celui qui viendrait applaudir Sarah Bernard et Sardou. Au soir fixé, le théâtre était comble et le *Canada*, par malice, publiait le lendemain matin le nom des personnes présentes les plus connues du monde catholique. Ces fidèles avaient bien mis leurs tickets à la disposition de l'archevêque, mais ils n'avaient pas renoncé à entendre la pièce condamnée.

Des journalistes firent visite à la tragédienne et l'interrogèrent sur le Canada. Mme Bernhard eut le courage de dire ce qu'elle en pensait ; elle prit le parti du conférencier qu'on avait reçu avec des œufs et du même coup se fit une mauvaise presse : « Cette juive qui se mêlait de juger la sainte Eglise. » Les gens de Québec, des étudiants, s'il vous plait, se chargèrent bien de le lui dire quand elle arriva dans la capitale de la province. Elle fut houspillée et elle aussi connut les œufs, les fruits gâtés et les injures. C'en était trop ; tous les journaux blamèrent pareil fanatisme et le gouverneur de la province invita la tragédienne chez lui.

On le voit, l'heure était propice pour faire une œuvre d'évangélisation intensive. Malheureusement, si on avait le conférencier, on manquait de local et le comité n'osait pas faire un effort spécial pour profiter des circonstances. M. Mage continua dans les temples parlant tantôt ici, tantôt là, ce qui décourageait visiblement le conférencier et les auditeurs. Sur ces entrefaites, l'Eglise de Lowell, vacante par la démis-

sion de M. T. G. A. Cote, adressa un appel à M. Mage. Celui-ci, ayant mis le comité en demeure de se prononcer, ne fut pas satisfait de la réponse qu'on lui fit attendre et accepta l'appel.

C'en fut fait des conférences. D'autres s'y essayèrent, mais leur tâche pastorale les absorbait suffisamment et ils ne purent pas donner à ce travail spécial tout le temps nécessaire, il fallut y renoncer.

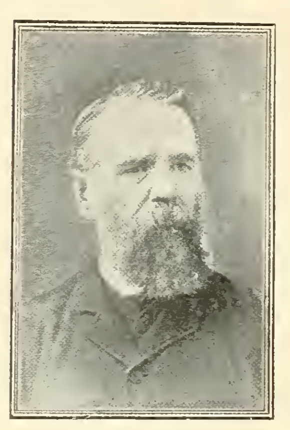
Il faut avoir le courage de reconnaître que ce fut une erreur ; nous avons manqué une occasion qui pourrait bien ne pas se renouveler de si tôt.

Cependant il s'était fait un travail sérieux ; plusieurs des pasteurs de la ville reçurent des visites ; on voulait en savoir davantage et quelques familles s'intéressèrent aux choses de l'Evangile.

Il conviendrait de reprendre cette œuvre et de la reprendre si possible avec le concours de toutes les œuvres missionnaires, car elle serait profitable pour toutes. L'idéal serait la construction d'une maison du peuple dont on louerait le rez-de-chaussée pour des magasins et quelques appartements pour des bureaux, ce qui couvrirait aisément les dépenses et donnerait des intérêts suffisants pour faire de l'entreprise une bonne affaire commerciale. On pourrait alors avoir toute une série d'œuvres à ajouter à celle des conférences populaires, salle de lecture, bureau de placement, dispensaire, etc., etc. Pour cela, il ne faut qu'un peu de foi en l'avenir, et cette foi Dieu la donnera si les chrétiens savent s'unir pour la demander.

Les disséminés.

En 1872, à la suite de travaux aussi intelligents que persévérants, M. François Xavier Smith, pasteur, vit son travail à South Ely vraiment béni, il put organiser une Eglise composée de témoins fidèles, qui depuis ont honoré leur profession. Elle est aujourd'hui composée de familles qui recommandent l'Evangile par leur piété. Les frères Jousse, d'origine française M. O. Therrien, N. Grégoire, ancien prêtre et auteur de plusieurs traités de controverse, et M. Tréflé Brouillet ont successivement occupé ce « champ » et y ont laissé de précieux souvenirs.



Tréflé Brouillet.

Saint-Constant, dont il a déjà été question, a grandi en importance depuis la conversion des familles Bruneau et tout récemment a construit une jolie chapelle évangélique dont l'œuvre est confiée à la direction de M. le pasteur Tremblay.

A Roussillon, à six milles au nord de Lachute, M. White vient d'organiser des cultes qui sont généralement bien suivis par une congrégation mixte.

Roxton-Pond, résultat du réveil des premiers jours, a aussi sa chapelle fréquentée par une des plus nombreuses congrégations des cantons de l'est. Une fabrique d'outils récemment installée sous la directionde M. Bul-

lock[1] a attiré dans ce village de nombreuses familles, qui sont venues grossir le noyau primitif.

Les congrégations que nous avons mentionnées et qui sont organisées en églises dans les divers champs des missions, ne représentent pas tout le travail qui se fait et ne montrent pas tous les résultats obtenus. Au nord et au sud du Saint-Laurent le protestantisme français compte bien des familles isolées qui ont été amenées à la connaissance de l'Evangile, tantôt par des colporteurs, tantôt par les étudiants en théologie qui consacrent leurs vacances à ce travail. De plus, ils rencontrent souvent des familles anglaises qui, isolées et abandonnées, se refroidiraient et risqueraient de se laisser entraîner par leur entourage catholique romain. La visite inattendue d'un missionnaire les réveille et en fait souvent des auxiliaires. C'est ainsi que les familles Mac Laren, à Port au Persil, devinrent des aides précieux pour ouvrir une mission et construire une chapelle. M. Samuel Bourgoin pasteur, qui en avait la charge, a été malheureusement empêché par la maladie de continuer son travail.



S. Bullock.



Samuel Bourgoin.

M. le pasteur Ménançon, mainte-

[1] Député au Parlement de Québec.

nant pasteur à Saint-Damase, a fait ce travail durant toutes ses vacances. Il a été le moyen d'introduire l'Evangile dans quelques familles. A Dequen — par allusion aux De Caens, des huguenots, — la semence est tombée dans une bonne terre, ainsi qu'à Tadoussac, à Chicoutimi, à Roberval, à l'Ans, à Sainte-Catherine, à la rivière aux Canards. C'était dans les années de 1894 à 1898. Plus tard il porta ses pas à Saint-Cyprien, dans le comté de Témiscouata, où MM. Brandt et Abram l'avaient précédé quelques années auparavant. Pourquoi s'étaient-ils arrêtés là plutôt qu'ailleurs? Ce sont là des mystères dont Dieu seul a le secret. Rien de particulier pour les attirer et les y retenir; pas une seule famille n'avait exprimé le désir de voir un missionnaire; et pourtant ils s'y arrêtèrent, comptant sur les promesses de Dieu, qui ne permit pas que sa parole retournât vers lui avant d'avoir produit quelque effet. Ils entreprirent la construction d'une chapelle dans laquelle une cinquantaine de personnes vinrent entendre la bonne nouvelle. Dans le courant de la même année, le missionnaire eut la joie d'être l'instrument et le témoin de trente-six conversions, auxquelles vinrent s'en ajouter d'autres dans la suite. La joie ne fut pas sans mélange. Ces conversions isolées ou groupées dans des paroisses toutes catholiques éveillent toujours des sentiments hostiles; comme si une majorité avait le droit d'imposer ses convictions religieuses à une minorité; comme si la conscience individuelle n'était pas ce qu'il y a de plus sacré en nous;



M. Ménançon.

comme si elle n'avait pas le droit et le devoir imprescriptible de nous diriger. Il s'ensuit que la situation faite aux convertis devient pénible, souvent insupportable ; heureux sont-ils quand ils ne sont pas boycottés. C'est ce qui arriva à ce petit troupeau de Saint-Cyprien. Ces chers amis disposèrent du mieux qu'ils purent de ce qu'ils possédaient et se dispersèrent dans le pays, dans les grands centres et dans les provinces nouvelles. Ils ne sont pas perdus pour le protestantisme, puisque, mieux entourés, ils se fortifient dans leurs convictions nouvelles. Mais nous ne pouvons que regretter ces désertions ; comme des flambeaux au milieu des ténèbres, ils auraient rendu leur témoignage à la lumière ; qui les blâmera ? N'est-il pas de leur devoir de chercher à améliorer leur position et de préparer à leurs enfants un meilleur avenir ?

La bénédiction de Dieu a reposé sur les travaux de M. Ménançon. En 1900 il visita Saint-Alexis de Métapédia. A ses appels, il y eut une dizaine de familles dont les membres adultes reçurent la grâce du salut. Ce mouvement religieux a donné à notre Eglise presbytérienne, un pasteur et a fourni aux Instituts de la Pointe-aux-Trembles, des catéchumènes intéressants et d'excellents élèves.

Sainte-Sophie, Pierre Baptiste, Saint-Vallier, la Rivière-du-Loup, sont des centres d'action missionnaire dans lesquels travaille doucement l'Esprit du Seigneur. Il y a des âmes qui sont passées à la lumière et dont la vie rend témoignage à la puissance transformatrice de l'Evangile, ce qui constitue certainement une puissante prédication.

Une autre année, Brandt et Abram, voulant utiliser

leurs vacances, firent des excursions missionnaires dans le même comté de Témiscouata, s'arrêtèrent à Saint-Eusèbe où ils se concilièrent, en dépit du curé, la bienveillance de plusieurs familles qui exprimèrent le désir d'avoir au milieu d'elles un missionnaire. Un ouvrier travaillant dans le voisinage en donna avis. Aujourd'hui M. N.-N. Aubin fait une bonne œuvre dans l'endroit.

Partout, en bas de Québec, on a gardé le souvenir du père Chiniquy; partout on parle encore de l'apôtre de la Tempérance; les vieux se rappellent surtout sa conversion et soit qu'ils la considèrent comme un scandale, soient qu'ils y voient un grand acte de courage inspiré par une conscience qui ne voulut plus mentir, elle les a fait réfléchir et des réflexions qu'elle fait naître, il en résulte souvent du bien. Quoique mort, Chiniquy parle encore.

Cette œuvre qui se fait après sa mort, il l'avait commencée dans les dernières années de son pèlerinage terrestre. En séjour à Elgin Road, dans la campagne de Beau-Séjour, Chiniquy aimait à recevoir des visiteurs; il avait pour les âmes qui avaient soif de vérité une affection toute spéciale. Aussi dès qu'il se trouvait en présence de l'une d'elles, il lui parlait du don de Dieu de la personne du Sauveur. Ces entretiens qui se renouvelaient chaque année, à la belle saison, devaient tôt ou tard donner des résultats. Une chicane locale vint avancer l'heure probable de la moisson.

Il fallait construire une église paroissiale et comme cela arrive souvent, c'était à qui pourrait avoir l'édifice le moins éloigné de chez soi. Le Canadien

catholique a pour son église un culte qui tient du fétichisme. Le différend fut tranché par le curé et comme il n'était pas possible que sa décision pût contenter tout le monde, il y eut des mécontents. Ceux-ci « pour faire une farce au curé » décidèrent d'appeler un pasteur protestant, il pourrait les instruire. On connaissait la maison Morin sur laquelle planait le souvenir de Chiniquy ; c'est vers elle qu'on se dirigea.

Ayant entendu leurs plaintes, Morin ne crut pas devoir se refuser à l'invitation qui lui était faite et pendant dix semaines, lui, qui était venu à la campagne pour se reposer, fut l'évangéliste de ces « révoltés », qui pour recevoir le protestant avaient aménagé un local dans une maison particulière. Ceux qui liront ces lignes auront de la peine à comprendre l'effort qu'avaient dû consentir ceux que le curé appelait les « révoltés » ! Jusque-là, on leur avait enseigné au nom de l'Eglise, qui ne peut se tromper, que les protestants exigeaient de leurs prosélytes de bien étranges cérémonies. Ils croyaient sur la foi des affirmations du curé ou de sa servante, que les protestants foulaient aux pieds et jetaient dans le feu le signe de la rédemption. Essayez de comprendre ce qui se passait dans les cœurs, lors du premier service que présida le « protestant » ! Mais quand le service fut achevé, quelle joie ! Le pasteur n'avait-il pas invité à la prière ! Il avait parlé de l'Eglise universelle, de la communion des saints, du Seigneur Jésus, voire même de la Vierge Marie ! Certainement le curé les avait trompés, il s'était moqué d'eux et cette découverte ruina ce qui lui restait alors d'influence.

Quelques timides firent semblant de rester fidèles ; mais dans la suite, plus de vingt familles se détournèrent du curé qui leur avait menti. « Il nous a trompés » ! Ce fut une pénible découverte, et les services du dimanche se continuaient, devenaient plus nombreux chaque fois.

Vers la fin de son séjour, M. Morin invita le surintendant des missions françaises, M. S.-J. Taylor, afin qu'il pût voir de ses propres yeux et le travail qui s'était fait et celui qu'il serait possible de faire avec l'aide de Dieu. C'était pour le dixième service que M. Taylor avait été appelé. Grande fut sa surprise quand il se trouva devant une assemblée de plus de cinquante adultes écoutant comme des enfants une prédication qui leur était si nouvelle. Non seulement on écoutait de tout cœur, mais on chantait aussi sous la conduite de Mme Morin[1] et on chantait fort bien. C'était une leçon de choses et sur-le-champ on décida de ne pas abandonner ces frères ; un foyer nouveau allait s'ouvrir dans la province de Québec.



S.-J. Taylor.

M. Morin devait retourner en ville, il fallut lui donner un successeur. On choisit pour ce ministère spécial, M. le pasteur Lapointe ; il accepta de grand cœur ce poste d'honneur qu'on lui confiait et il fit si bien qu'il réussit à ne compter que des amis même dans les rangs de ceux qui étaient restés fidèles au curé.

[1] Fille aînée de feu M. Chiniquy.

Un jour, Lapointe reçut une visite dont il a gardé un fort agréable souvenir. Elle lui fit oublier, dit-il, bien des fatigues. C'était un catholique ; il venait offrir gratuitement un terrain assez vaste pour qu'on puisse construire une église et installer un cimetière protestant. Naturellement, l'offre fut acceptée avec reconnaissance et le comité qui fut chargé de ratifier l'engagement conditionnel de son agent en fut grandement encouragé. Des dons en espèces arrivèrent. Il en vint d'Angleterre et d'Ecosse ; on ne les avait pas sollicités, et ce fut ce qui décida à commencer une construction. L'emplacement choisi pour le temple et pour le cimetière dépendait d'une belle propriété rurale qui se trouvait justement en vente et du coup, on eut église à construire, cimetière à préparer et logement passable à aménager pour le missionnaire : il devenait ainsi, un peu malgré lui, missionnaire fermier.

M. Lapointe, qui avait vu tout de suite la valeur du champ ouvert par l'Esprit de Dieu, ne voulut pas cumuler ; il donna tout son temps à l'œuvre d'évangélisation et confia la culture à un fermier qui fit pour le mieux.

Aidé des secours qui arrivaient de divers côtés, soutenu par un fort subside du comité de la commission d'évangélisation de l'Eglise presbytérienne, M. Morin décida son monde à entreprendre la construction d'un temple. Les fidèles fournirent leur travail et quelques dollars, et les sacrifices personnels unis au bon vouloir du comité et de quelques amis permirent d'atteindre le résultat définitif.

Quand tout fut à peu près terminé, on songea à l'inauguration de ce nouveau temple, c'était en juillet.

M. le pasteur A. Mage qui venait de donner une série de conférences à Québec était en villégiature chez M. Morin, dont il était l'invité. Il était là pour se reposer, mais il donna son temps à la congrégation qui mettait la dernière main à son temple et aidé de M. Lapointe, de Mmes Morin et Lapointe, il décora l'intérieur de la chapelle en y disposant des textes bibliques.

L'emplacement du temple avait été admirablement choisi. Du perron du temple la vue s'étend sur une vallée fertile. Tout au fond le regard s'arrête sur le majestueux Saint-Laurent, plus loin encore, sur la rive nord, la chaîne boisée des Laurentides s'élève et découpe sa silhouette dans un ciel bleu.

Le jour de l'inauguration fixé, on vit arriver des voitures bien avant l'heure convenue et, descendus de leurs équipages, amis et curieux, se mirent à causer et à admirer, car on avait décoré le temple même à l'extérieur.

A deux heures, le cortège des pasteurs se met en marche, on part du presbytère pour aller au temple. Le prédicateur du jour est en robe; à ses côtés marche M. Lapointe, puis les pasteurs : M. Taylor, portant la Bible que tout à l'heure il déposera solennellement dans la chaire de l'Eglise, M. Morin, tout heureux de voir le résultat de son travail, et M. Joliat, qui arrive de Saint-Vallier.

On comptait sur d'autres présences pastorales; mais un dimanche, compter sur des pasteurs, c'est s'exposer à des déceptions; c'est ce qui arriva. M. Mage, venu à Beau-Séjour pour se reposer, fut choisi pres-

que à la dernière heure, pour prendre la parole dans une circonstance aussi solennelle.

Les pasteurs ayant pris place, le silence se fit et M. Lapointe ouvrit le service au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; puis l'assemblée composée de cent cinquante auditeurs, entonna un chant. L'ordre du service, celui indiqué par la liturgie de l'Eglise Réformée de France, avait été imprimé sur des feuilles, — souvenir qu'on distribua aux personnes présentes.

Puis M. Taylor déposa la Bible sur la chaire et, — visiblement ému, — prononça les paroles suivantes : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Délégué par l'Eglise Presbytérienne du Canada, nous consacrons ce temple au culte en esprit et en vérité. Nous déposons ici cet exemplaire des saintes Ecritures qui constituent pour nous, l'autorité souveraine en matière de foi et nous demandons à Dieu que l'enseignement qui descendra de cette chaire soit toujours conforme à la vérité révélée, contenue dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Seigneur, sanctifie pour nous ta parole ; ta parole est la vérité ! Amen. »

M. A. Mage avait choisi pour texte ces paroles de Zacharie I, 5 : « Vos pères, où sont-ils ? » et Apocalypse II, 10 : « Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie ». Nous ne pouvons reproduire le plan de son discours. Mais ceux qui connaissent notre ami pressentiront ce qu'il a pu dire dans une occasion si émouvante[1].

Au nord le protestantisme compte quelques congré-

[1] D'après un compte rendu paru dans l'*Aurore* et signé A. M.

gations bilingues sous la direction de M. Samuel Vernier, fils de Jean Vernier, dont nous avons raconté la fin douloureuse avec le naufrage de l'*Annie-Jane*.

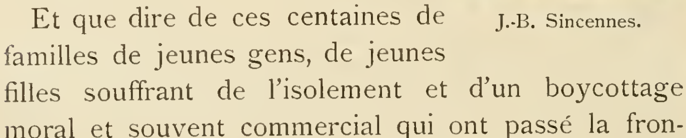

Samuel Vernier.

New Glascow, Shawbridge, Saint-Hippolyte et Sainte-Sophie constituent son champ de travail.

Arundel est un autre champ bilingue, où travaille M. le pasteur J. B. Sincennes. Son activité a été particulièrement bénie ces dernières années [1].

En allant au sud nous trouvons d'autres stations où habitent de fidèles représentants du protestantisme : Scottstown, North Ham visités par M. Mousseau, Saint-Guillaume, Saint-Barnabé visités par M. Joliat; Saint-Hilaire, Sainte-Angèle, Saint-Rémi, Sainte-Brigitte, Chambly, Stanbridge un peu abandonné et Valeyfield sous les soins de la commission d'évangélisation presbytérienne.


J.-B. Sincennes.



Et que dire de ces centaines de familles de jeunes gens, de jeunes filles souffrant de l'isolement et d'un boycottage moral et souvent commercial qui ont passé la fron-

[1] Plusieurs familles converties du catholicisme dans les vieilles paroisses jugèrent qu'il était dans leur intérêt de se fixer dans un endroit plus sympathique, moins exposé à la persécution. Elles trouvèrent au nord de Namur dans les montagnes une vallée bien boisée, — mais d'un sol vraiment riche, — à quelques milles d'Arundel; elles s'y établirent. L'endroit, aujourd'hui défriché et dans un état de culture avancée, porte le nom de « Rouge vallée ». Il s'y trouve chapelle et école, tout annonce la prospérité et l'harmonie.

tière et sont allés former des groupes de protestants dans la Nouvelle-Angleterre.

Des circonstances particulières dirigèrent vers eux, M. Thomas G. A. Côté. Il naquit le 21 octobre 1842, — à Saint-Jean-Baptiste Ile-Verte, — vint étudier dans le collège de Saint-Laurent; il le quitta avec quelques autres de ses condisciples écœurés par des mœurs épouvantables, il vint à la Pointe-aux-Trembles, étudia sous la direction du professeur Coussirat, fut consacré au saint ministère en 1871. Après avoir travaillé à Chicoutimi où il fit construire un joli temple; il crut devoir s'intéresser à ses compatriotes émigrés aux Etats-Unis; il les suivit, les groupa, grâce au concours de l'œuvre des Missions intérieures du Massachusetts; et organisa une douzaine de groupes ou congrégations [1].

M. Côté en vue d'assurer l'avenir de l'œuvre qu'il avait fondée, ouvrit un collège pour préparer des jeunes gens au saint ministère et donner aux convertis une bonne instruction religieuse. Il croyait à l'avenir de l'œuvre française aux Etats-Unis. Pour le seconder, il appela son beau-frère, M. le pasteur Amaron, alors pasteur de l'Eglise presbytérienne anglaise de Trois-Rivières. Le collège ouvert à Lowell fut, quelques années aprés, transporté à Springfield, où, grâce à

[1] Celle de Lowell en 1877 où il érigea un temple en 1880. Nommé missionnaire général en 1884, il organisa les congrégations de Springfield occupé par M. le pasteur Provost; Ware, où travailla M. L. E. Rivard; Holyoke, où travaillèrent successivement MM. Vetroli, Bruneau et Lods; Fall River où M. le pasteur S. P. Rondeau réunit une belle congrégation; Spencer. En 1888, Marlbors, Haverhill et Pittsfield en 1889. Ces champs n'ont pas tous donné ce qu'on en attendait. Peut-être comptait-on plus sur les legs en argent que sur l'Esprit de Dieu. L'argent est utile, l'Esprit de Dieu est indispensable au succès d'une œuvre missionnaire. Et puis les hommes manquent souvent.

l'initiative de l'un et à l'énergie de l'autre, on eut un établissement bien aménagé dans lequel se sont formés des pasteurs et des hommes qui ont su se distinguer dans des professions libérales.

Pour occuper les étudiants, on fonda un journal, qui était imprimé au collège. L'Etat conféra à la faculté du collège le droit de délivrer des grades universitaires : baccalauréat, licence et doctorat.

L'institution avait déjà donné des fruits quand M. Amaron fut appelé par l'Eglise Saint-Jean de Montréal. En perdant son directeur, le collège changea d'orientation et devint une institution ouverte aux nombreux émigrants sous le nom de Collège International[1].

Nouveaux champs.

L'une des ambitions des missionnaires est de grouper les convertis en Eglise, d'en faire des centres de lumière et de vie chrétienne. Ils ont réussi dans une certaine mesure ; mais ils ont rencontré une foule d'obstacles provenant des circonstances particulières où nous sommes. Dans un pays en état de formation comme le nôtre qui offre tant d'avantages aux familles

[1] Les dernières années de Côté furent des années d'épreuve. La maladie qui devait l'emporter ne lui laissait guère de repos. Il aurait voulu travailler encore; il se traînait aux assemblées de l'Union pastorale. Il se faisait quelquefois violence et à force d'énergie, il parvenait à dompter la douleur. Alors il reprenait courage.

« Nous sommes trop près de sa tombe, disait son ami Provost, pour hasarder un jugement quelconque sur sa vie, son caractère et son œuvre. Il avait ses amis et ses ennemis. Il n'était pas sans défaut ni sans tache. Ces hommes-là n'habitent pas notre « pauvre monde ».

nombreuses en quête de situations pour leurs enfants, la stabilité laisse toujours à désirer. Les familles qui se déplacent sont souvent absorbées par les Eglises américaines ou anglaises.

Depuis cinq ou six ans que les nouvelles provinces du Manitoba, Saskachewan, Alberta, la Colombie Anglaise sont ouvertes à la colonisation, il s'est établi un courant d'émigration fort encourageant venu de la Belgique, de la Suisse et de la France. Bon nombre de nos familles canadiennes ont suivi et sont établies dans plus de six endroits différents : Red Dear, Alta, Edmondton, Pinto, Vancouver, Alsic Vallée et Cold Lake au pied des Montagnes Rocheuses. Quelques familles isolées se sont mêlées à des colonies de langue anglaise; espérons que ces divers groupements deviendront des centres d'action missionnaire, ce qui nous consolera de leur éloignement. Mais cette dispersion rend le travail difficile. Nos frères, M. le pasteur Samuel Rondeau et F. Therrien de Mac Carter Sask. en savent quelque chose; les longues courses à cheval à travers les prairies pour visiter les familles dans leur « shack-hutte » provisoire en attendant une demeure plus confortable, ou dans la maison que la civilisation plus avancée a permis d'élever.

On comprend les merveilleuses perspectives offertes par ces vastes provinces dont le sol vierge et fertile attire chaque année un demi-million de colons. Déjà trois millions sont à l'œuvre; des villages et des villes sortent de terre en quelques mois; trois grandes lignes de voies ferrées avec leurs nombreuses bifurcations; apportent les approvisionnements et exportent les produits. Que sera-ce dans un demi-siècle,

quand cinquante à soixante millions d'habitants auront cultivé ces vastes territoires, exploité les riches forêts de la Colombie et les nombreuses mines de charbon, d'or et d'argent. Que sera-ce? Il est difficile de préciser; mais il n'est pas nécessaire d'être prophète pour entrevoir un avenir prospère. Avec la fécondité de notre race, des milliers et peut-être des millions de Canadiens français mêlés à ces millions de toutes origines, que deviendront-ils? Entre les mains d'un clergé étroit dans ses vues, exclusif dans ses aspirations, on le devine. Et voilà ce qu'il faut prévenir. Nous le préviendrons en mettant l'Evangile entre les mains de nos compatriotes, en les instruisant dans des écoles communes. Ne les séparons pas de la grande masse de la population. Tout en conservant leur langue, que les enfants s'asseyent sur les mêmes bancs avec leurs petits camarades, qu'ils apprennent à se connaître et à s'estimer, avant d'entrer dans la grande lutte de la vie. Leur intelligence développée et imprégnée des grandes vérités de l'Evangile, nous assure un bel avenir ; ils sauront se faire une place honorable dans le pays. Mais quelle responsabilité pour nous chrétiens! Ne prendrons-nous pas notre part du travail de l'évangélisation dans ces moments importants de formation? Nous sommes heureux d'avoir un homme comme M. Rondeau faisant les fonctions de missionnaire au milieu d'eux, mais qu'est-ce qu'un homme dans une étendue de deux millions de milles carrés? Ne nous décourageons pas pourtant, Dieu règne, il saura diriger les événements pour sa gloire. Notre pays a un bel avenir, notre climat préparera une race forte et énergique qui mettra à profit les incalculables

ressources du sol, des mines et des forêts. Puisse-t-elle ne jamais oublier les trésors qui ne se rouillent pas et ne se peuvent dérober! Puisse-t-elle ne pas oublier que c'est en vain qu'on se lève matin et qu'on se couche tard si la bénédiction de Dieu ne repose pas sur le travail accompli!

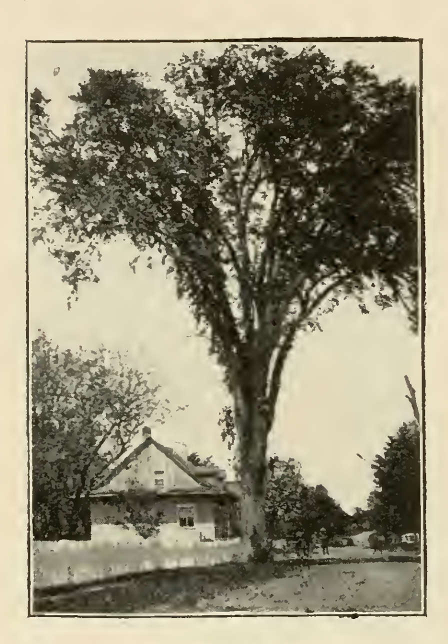
Un vieux nid.

C'était l'automne dernier, dans l'exercice de mon ministère, je me rendis à Belle-Rivière. Ce nid où les Amaron et les Vernier ont fait leurs premières armes,



Eglise de Belle-Rivière.

où les Doudiet et les Amis ont travaillé; j'ai revu cette maison longtemps habitée par les Snowdon qui les avaient si chaleureusement accueillis, ce ruisseau dont les eaux ont si souvent animé les meules du moulin ; j'ai retrouvé les humbles demeures qui ont abrité les courageux pionniers de la mission. En apercevant de loin le clocher de l'église la plus vieille de la mission, j'ai éprouvé une vive émotion, j'ai revu ce passé déjà si lointain, ces nobles figures disparues de la scène et dont quelques pierres funéraires rappellent seules le souvenir. Les arbres dépouillés de leur riche feuillage laissaient à découvert les nids abandonnés ; les oiseaux s'étaient enfuis vers des régions plus douces en attendant le retour du printemps. Où sont ces fidèles confesseurs de Jésus-Christ ? J'ai retrouvé leurs fils et leurs petits-fils, mais, eux, les pères ont quitté le nid pour un monde meilleur, ils respirent une atmosphère de paix et de bonheur. J'ai vu à côté de l'église une maison d'école où quelques enfants de la paroisse

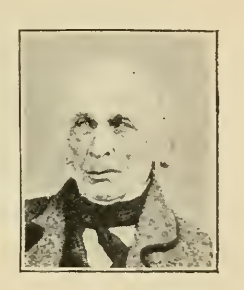


Seconde maison de Belle-Rivière.

se réunissent dans la bonne saison. Mais dans l'auditoire que de vides! J'aurais tant voulu y retrouver les amis de la côte double; ne désespérons pas pourtant, Belle-Rivière verra son printemps et ses oiseaux revenir au nid; alors sa jolie église se remplira et les enfants égaieront les parterres de leurs chants joyeux.

Toutes les conversions se ressemblent, parce qu'elles aboutissent aux mêmes résultats, mais toutes ne se produisent pas de la même manière.

Celle de Basile Piché est spécialement intéressante. Père d'une belle et nombreuse famille de dix-sept enfants, de cent huit petits-enfants et soixante-dix arrière petits-enfants, soit un total de cent quatre-vingt-onze descendants dont quarante-trois sont morts avant l'aïeul.



Basile Piché.

Doué d'une intelligence peu commune, et d'un jugement sain, Basile Piché n'était pas homme à reculer devant le devoir. Mis en éveil, il étudia les questions controversées, puis une fois au clair, il abandonna la religion catholique pour accepter comme seule règle de foi la Parole de Dieu.

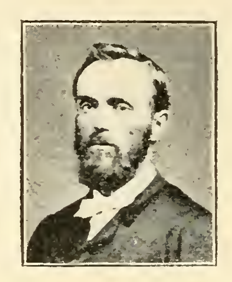
Ce changement ne s'opéra pas sans luttes. Ce fut Louis Marie, qui, le premier, s'arrêta chez Basile Piché de la Côte Saint-Jean, près de Sainte-Scholastique. Mme Marguerite Piché, née Riopel, le reçut fort mal. Elle alla même jusqu'à le frapper de son balai et ne lui épargna pas les injures.

Quelques mois plus tard, le même missionnaire, Louis Marie passait devant la maison; Mme Piché l'aperçut et courut au devant de lui, elle l'invita à entrer, le rassurant et lui demandant pardon avec larmes des insultes dont elle l'avait abreuvé. Voici ce qui s'était passé. Dans l'intervalle, Daniel Amaron de Berthier s'était arrêté chez M. Piché, lui avait expliqué la Parole avec tant de douceur que Basile Piché se sentit obligé de l'écouter.

La comparaison des passages de l'Evangile contenus dans son livre de prières avec la bible que lui



A. Dorion.



O. Labelle.

offrait M. Amaron, fut comme un trait de lumière. Madame écoutait et le jour se fit dans ces deux âmes droites. Leur conscience ne put résister à l'appel de Dieu. Dieu seul connaît ce qui se passe dans l'âme de ceux qu'il appelle ainsi : les souffrances et les angoisses, les prières et les heures passées devant cette bible ouverte.

Pendant de longues années, Piché fut par sa parole, sa conduite, son exemple, un évangéliste pour tout le comté. L'auteur l'a visité dans les dernières semaines de sa vie. Il a été frappé par l'air de distinction de ce noble vieillard, par la profondeur de ses convictions, la lucidité avec laquelle il exposait les bases de sa

foi et de ses espérances, qui donnaient à l'expression de son visage quelque chose de si paisible et de si parfaitement heureux. Et que dirai-je de ses contemporains des Carrières, des Dorion, des Touchette, des



Temple de Roxton Pond.

Tudieu, des Labelle, des Laurin, des Fortier ?... Eux aussi ont rendu leur témoignage.

Que dirai-je encore des Filliatreault, des Dujardin, des Fillion, des Forté de Sainte-Thérèse, qui après avoir séjourné à Roxton quelques années, sont allés planter leur tente sur les bords du lac Huron — où ils ont élevé leurs enfants et dont l'un prêche aujourd'hui l'Evangile. C'est ainsi que Dieu, en permettant la dispersion de ses enfants, répand la semence de vérité, ou, en la mettant à l'abri des tempêtes, lui permet de se mûrir. Il préparait un jeune garçon de Belle-Rivière, M. Carrières pour aller fortifier cette colonie dans sa foi.



S. Carrières.

Le journalisme protestant français.

Nous abordons ici un sujet fort intéressant sur lequel il nous aurait été fort difficile de donner de nombreux détails si nous n'avions pas eu à notre disposition la très consciencieuse conférence de M. le pasteur Provost auquel nous adressons nos remerciements les plus cordiaux.

L'école a fait beaucoup pour faire pénétrer l'esprit protestant dans les masses populaires, on ne le dira jamais assez ; mais si la presse n'était venu à notre aide pour faire une sorte d'œuvre post scolaire, il est bien évident qu'il y aurait eu une grande partie de la bonne semence qui n'aurait pas donné de fruits. Grâce au ministère de la presse l'œuvre se poursuit et la bonne nouvelle pénètre dans les maisons en dépit de l'opposition la plus acharnée. « L'éducation chrétienne, dit M. Viénot, le sympathique directeur de la *Revue Chrétienne* appelle les hommes à la repentance, les égoïstes à l'amour, les pécheurs à la sainteté. toutes les âmes à la vie, mais l'œuvre du journal sérieux chrétien brise bien des liens traditionnels. Par lui, les âmes palpitent, elles se dilatent et ressuscitent. Il fait, en un mot, passer la vie en elles en leur faisant sentir Dieu.

» C'est cette religion que le protestantisme veut faire connaître et en vue de laquelle il emploie le journal sérieux et chrétien. Cette religion-là s'emparera du monde à mesure que le monde parviendra à la maturité spirituelle. Regardez-y de près et vous verrez que l'histoire du monde c'est l'histoire de la formation de l'individu libre.

» L'enfant doit longtemps vivre sous l'autorité de la

famille et de la société, — les religions d'autorité ont été les langes religieux de l'humanité dans son enfance. — La religion de l'Esprit est la religion des peuples majeurs, c'est la religion des peuples protestants, — c'est la religion du Christ, c'est la religion que nous ont rendue les réformateurs — et que s'efforcent de faire revivre au milieu de nous nos sociétés de missions — par l'évangélisation et le journalisme chrétien. »

Il y a aujourd'hui, autour de nous des âmes lasses et fatiguées, mais Dieu n'est pas fatigué, il continue à tourner les pages du Livre de la vie.

Partout où le protestantisme pénètre, qu'il soit représenté par le nombre ou par une infime minorité, il est ouvrier avec Dieu ; il prend part à cette œuvre de rénovation. »

Notre premier organe protestant français prit naissance à Philadelphie en 1816 ; il eut pour directeur Simon Chaudon qui trouva de bien dévoués collaborateurs dans ses amis Bloquiest et Henri Malignot qui étaient comme lui de descendance huguenote.

Fidèle à l'esprit qui l'avait fait naître, l'*Abeille Américaine* butinait un peu partout et chaque numéro portait à ses lecteurs le nectar qu'elle avait soigneusement récolté. Elle eût pu faire siens les beaux vers de Rostan s'ils eussent été déjà composés :

> Moi, c'est moralement que j'ai mes élégances.
> Je ne m'attife pas ainsi qu'un freluquet,
> Mais je suis plus soigné si je suis moins coquet.

Elle était sans pitié pour toutes les tyrannies et s'intéressait fortement aux intérêts du pays. Comme

les hommes, les journaux ne vivent pas aussi longtemps qu'ils sont utiles, l'*Abeille Américaine* mourut alors qu'elle n'avait que cinq ans.

Le Semeur voulut combler le vide que la disparition de *l'Abeille* avait laissé ; il naquit au Canada à Napierville et fut fondé par Narcisse Cyr en 1851. Cyr était un courageux, sa feuille ne pouvait que lui être semblable ; sa devise fut : « Mon champ c'est le monde », il se mit à y répandre la bonne semence. Au courage, Cyr joignait une grande indépendance d'esprit et du premier coup il se mit au-dessus et en dehors de tous les partis. Vivant au milieu d'une population qui ignorait la tolérance et dont le fanatisme était le moindre défaut, il se posa en sentinelle, veillant avec soin et n'hésitant jamais à signaler le danger, à dénoncer les erreurs. Son programme, il l'avait emprunté à saint Paul ; et il faisait place dans son journal à toutes les choses qui sont vraies, à toutes les choses qui sont justes, à toutes les choses qui sont aimables et de bonne réputation. On le voit, c'était un programme digne d'un protestant qui savait rester fidèle aux traditions d'un glorieux passé.

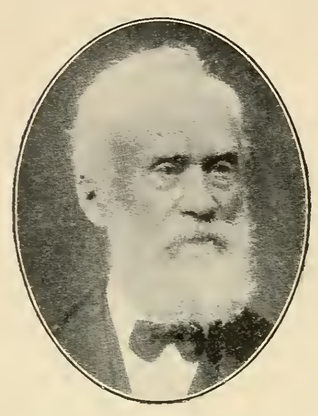
Le *Semeur Canadien*, plus heureux que l'*Abeille Américaine*, vécut dix ans ; il coûta à son fondateur jusqu'à ses dernières ressources, mais il avait remonté le courant des malveillances accumulées, il avait rempli une mission. Il a paru à une époque où Blanchet publiait l'*Avenir*, où paraissait les plus audacieux des journaux, l'*Echo des Campagnes*, *le Pays*, dans lequel Dorion mettait toute son âme, *le Réveil* et la *Lanterne* de l'inimitable Buies, tout autant de feuilles qui ont fait connaître à leurs gérants de douloureuses

amertumes et de poignants découragements. C'est un temps favorable aux aspirations libérales, elles firent naître le *Semeur*; alors, on était rempli d'espérances, l'avenir était plein de promesses. Le format du *Semeur* s'agrandit: c'était une indication heureuse. Hélas! c'était aussi une illusion. Fatigué par dix années de lutte, le cœur gros de déceptions qu'il avait longtemps cachées, le brave Cyr se laissa aller au découragement, il laissa tomber sa vaillante plume et le *Semeur* descendit là où les plus vaillants n'élèvent plus la voix; ce fut une perte, un deuil pour toute notre élite protestante.

En 1865, M. le pasteur J.-N. Williams commence la publication du *Moniteur*; dix-huit mois après, il en remet la direction à Wilfred Cote, fils du docteur Cote dont nous avons parlé précédemment; il transporta les bureaux de la rédaction à Greenbay. Son existence de quatre ans seulement fut agitée et fiévreuse. A cause de ses tendances ecclésiastiques profondément marquées, le *Moniteur* eut une circulation forcément réduite ; il n'était pas le journal de tous, ce qui explique qu'il n'ait pas pu continuer longtemps son œuvre de semeur. Comme il fallait un organe qui put représenter la cause du protestantisme, on songea à créer un autre journal.

Une année après la naissance du *Moniteur*, l'*Aurore* parut; elle avait vu le jour sous le toit hospitalier de la Pointe-aux-Trembles et son fondateur était L. E. Rivard, auquel notre protestantisme canadien doit tant de choses. Thomas G. A. Côté, A. Dorion et Michel Fortin, alors élèves de l'Institut de la Pointe-aux-Trembles, furent chargés du travail matériel; ils com-

posaient les formes et tiraient le journal. Ces trois hommes ne sont plus parmi nous; après avoir lutté et souffert pour la cause du Christ, ils sont entrés dans leur repos. «Heureux, peut-on dire de chacun d'eux, sont ceux qui meurent au Seigneur, ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent.»



L. E. Rivard.

L'*Aurore* naquit dans l'ombre; elle a mené sa barque sans bruit dans le calme, mais non sans difficulté. Elle se heurta à l'indifférence, au dédain des lettrés. On remarque ce qui lui manque; les phrases ne sont pas toujours conçues avec une forme académique; le style sent le terroir, etc., etc. Mais on n'a pas l'air de voir ce que chaque numéro coûte de soucis, de souffrances. Malgré ce dédain généralement injustifié, malgré la jalousie des uns, la guerre à coups d'épingles des autres, la petite feuille fait son chemin; son histoire qui couvre maintenant près d'un demi-siècle est faite de pages tristes et de pages joyeuses, elle rappelle des heures de vaillance et de revers, de progrès et de recul; que de larmes et que de soupirs cachés... On ne saura jamais tout ce qu'il a fallu de privations, de persévérance héroïque pour fonder l'*Aurore* et pour la faire vivre. La foi a fini par triompher et maintenant elle va son chemin, probablement parce qu'elle répond à un besoin de notre population protestante, qui ne lui fait pourtant pas l'accueil qu'elle

mérite. Visant moins haut que le *Semeur*, elle a atteint moins difficilement son but. Elle a aidé au développement de notre peuple, dont elle représente encore assez fidèlement la physionomie. Elle est le drapeau de la fidélité chrétienne et de l'union dans la diversité; chaque organisation ecclésiastique peut y faire entendre sa voix.

Depuis quarante-cinq ans, l'*Aurore* a souvent changé de format et de rédacteur; en 1876, elle était entre les mains de John Dougall et sa première page subit de poétiques transformations. Le mot Aurore est encadré dans un tableau pittoresque; c'est la représentation d'une scène canadienne. On voit la maison du fermier, le vieux puits, la « trimbale », la neige dans les sapins : c'est l'hiver. En avril, la décoration se transforme; le soleil se lève derrière les arbres encore nus; on ne le voit pas encore, mais ses rayons se montrent discrétement dans un ciel serein; ils éclairent timidement la plaine et dorent modestement les flots désordonnés du Saint-Laurent. C'est l'Aurore, on croit qu'on va entendre le chant des oiseaux, on s'attend au réveil de la nature et on escompte celui des cœurs et des consciences auxquels le messager fidèle ira porter un message des hommes et de Dieu. L. E. Rivard en est toujours l'âme.

En 1883, la maison Dougall cède l'*Aurore* à MM. Duclos et Cruchet; entre leurs mains elle agrandit, si on peut ainsi dire, sa sphère d'action et devient l'organe des protestants français du Canada et des Etats-Unis; elle prend pour devise : Unité dans les choses essentielles, liberté dans les choses secondaires et charité envers tous.

En 1884 Duclos est seul à la brèche et souvent c'est sa bourse qui doit combler les déficits parfois assez considérables. Aujourd'hui l'*Aurore* est la propriété d'une société de publication et reçoit une subvention des principales sociétés d'évangélisation canadiennes; son rédacteur a un traitement fixe et peut donner tout son temps qu'il ne marchande pas d'ailleurs.

D'autres publications périodiques parurent pour répondre à des besoins de l'heure présente. On a eu le *Magasin des Enfants*, petit journal illustré qui est publié à Montréal par un ancien élève de la Pointe-aux-Trembles, Michel Fortier, un fort aimable jeune homme. Il avait tout ce qu'il faut pour réussir, excepté le capital; sa plume rédigeait et son crayon fournissait les illustrations nécessaires, aussi la petite feuille ne manquait-elle pas d'originalité.

A la demande du comité d'évangélisation, Daniel Coussirat fit paraître à Montréal le *Messager des Familles*; journal illustré contenant des gravures et des historiettes pleines d'édification. L'apparence du *Messager* était élégante, il était propre à développer le bon goût et à faire naître le sentiment du beau. Il vécut deux ans.

L'*Ami du Marin*, s'essaya à prendre sa place en 1874, mais il dura ce que durent les roses; on eut quelques numéros, puis ce fut le silence.

Le fidèle Messager vint au monde à Danville dans la province de Québec. Quelques années plus tard il est américain et sort des presses à Manchester N. H. Son format s'est agrandi, et son esprit est batailleur, aussi soulève-t-il les passions. En dépit de ce travers fâcheux, pendant quinze années il a jeté dans son petit

monde, des idées justes autant que saines, on aimait à le lire. Thomas Dorion qui l'imprimait savait lui donner une bonne mine.

Le *Semeur Franco-Américain* s'imprima d'abord à Ware, puis à Lowell. Quand le collège de Springfield eut ses presses, il imprima le *Semeur* et il compta parmi les rédacteurs habituels du journal, C. Amaron, J. Provost, Derome et Rivard. Entre les mains inexpérimentées des élèves, il devint moins intéressant sans doute, c'est ce qui explique qu'il cessa de paraître.

On le ressuscita sous le nom de *Le Citoyen franco-américain* et on réussit à le faire vivoter quelques années ; il a été remplacé par l'*Emigration,* une feuille absolument américaine qui traite des questions concernant l'assimilation des éléments divers fournis par l'émigration étrangère.

Thomas Dorion nous a donné l'*Artisan Canadien* ; il parut à Lowell, puis il devint entre les mains de Cyr, *Le Républicain*. L'ambition de cette feuille était d'assurer le bonheur des familles canadiennes en travaillant à l'amélioration du sort des classes laborieuses. Malheureusement, Cyr fut seul dans cette lutte et il dut y renoncer, le *Républicain* cessa de paraître.

En 1877, Cyr reprend courage ; il est à Boston et lance *Les Belles-Lettres ;* c'est une feuille littéraire qui emprunte sa matière aux journaux parisiens.

Vers la même époque paraît à Fall River, le *Franco-Américain*, c'est M. Allard qui en a la direction. Ce n'était pas l'homme qu'il fallait pour mener à bien pareille entreprise ; la feuille ne connut pas les ennuis des journaux qui vivent plus d'une année.

Successivement parurent : *Le Journal des Petits, le Petit Causeur*. Ce dernier publié à New-York, par Paul Desjardin. Le *Jour*, publié à Worcester, par A. Saint-James. Ces publications eurent le sort des roses, elles vécurent l'espace d'un matin.

Le *Bon Messager* a la vie plus enracinée ; franchement religieux, fermement attaché aux principes du vieil Evangile, il semble vouloir faire son chemin. Son directeur actuel en est aussi le fondateur ; il cumule les fonctions pastorales avec celles de journaliste et de poète, il paraît être inlassable. Il dessert trois Eglises, s'occupe de l'Union chrétienne de jeunes gens de Boston, dirige plus ou moins le Home des jeunes filles et ne refuse jamais son concours quand on en a besoin[1].

En 1901, Duclos, le doyen de nos pasteurs canadiens, frappé du tort dont souffraient nos écoles du dimanche, absolument privées d'une littérature appropriée, fonda le *Rayon de Soleil;* c'était une belle manière de commencer un nouveau siècle. Le *Rayon* publia en français les leçons de l'école du dimanche en s'inspirant de la liste internationale. Pour cette entreprise, Duclos puisa dans sa bourse et ne demanda rien à personne. En 1902, la feuille ayant fait ses preuves, la société de publication de Toronto en prit la responsabilité financière ; Duclos en conserva la direction jusqu'en 1907. C'est à cette date que Rondeau, le très sympathique et dévoué rédacteur de l'*Aurore*, en prit la direction, le journal étant composé dans les ateliers

[1] M. le pasteur Paul Elsesser a été appelé en septembre dernier (1912) à la succession de M. le pasteur Grandliénard de New-York, et pour des raisons d'ordre financier le journal a été supprimé.

de l'*Aurore*. Cette dernière étape a marqué un sérieux progrès dans la rédaction du *Rayon*; affranchi des exigences de la direction de Toronto, il a pris des allures un peu plus vives et sa rédaction est devenue plus libre.

Les instituts de la Pointe-aux-Trembles, publient chaque mois un élégant petit bulletin que composent les élèves. C'est la feuille des anciens et des jeunes qu'on accueille toujours avec un extrême plaisir.

Le lecteur s'étonnera sans doute du grand nombre de publications qui ont vu le jour et qui ont ensuite disparu; il trouvera étrange que tant d'efforts aient été dépensés dans des localités différentes, alors qu'il eût suffi d'un peu d'entente pour se soustraire aux ennuis qui furent suivis de tant d'échecs. C'est que tous ces journaux furent des entreprises particulières; ils naquirent presque tous de circonstances locales. On peut regretter qu'il en ait été de la sorte, mais il ne faut pas qu'on oublie que chacune de ces tentatives a coûté des sacrifices qui honorent grandement ceux qui n'ont pas hésité à se les imposer. Nous croyons que, le passé éclairant l'avenir, nous sommes en marche vers une union en vue de l'œuvre à faire. Chacun retenant du Livre de vie les principes qui lui sont particulièrement chers, peut, sans être infidèle, travailler dans une association commune. Dieu veuille susciter cette association parmi nous afin que bientôt dans notre pays dont les libertés sont menacées, tous les hommes de bonne volonté puissent s'unir pour constituer la grande armée de l'Eternel qui fera régner la paix sur la terre.

L'hymnologie protestante canadienne.

L'évolution hymnologique du protestantisme français canadien constitue une page intéressante de notre histoire religieuse aussi bien que de celle du développement de nos Eglises. De la première édition de nos cantiques sans musique, vers 1840, à la onzième édition avec musique de 1909, il y a une distance qui étonne et qui réjouit.

Le premier recueil de cantiques est dû à l'initiative d'Emile Lapelterie. Il contenait cent-vingt-huit cantiques sans musique « pour les fêtes et autres circonstances ». Il fut imprimé à Québec en 1844 sous le titre de « Choix de cantiques à l'usage du culte de l'Eglise presbytérienne française du Canada ». Le changement dans le titre provient de ce qu'Emile Lapelterie avait dans l'intervalle passé au service de l'Eglise presbytérienne d'Ecosse.

En 1847, Philippe Wolff fit imprimer à New-York le recueil des « Chants évangéliques pour l'édification particulière et pour le culte public ». On en fit une seconde édition en 1847 ; ce volume longtemps en usage dans les Eglises protestantes françaises a passé presque entièrement dans le travail de M. Rivard. La Mission de la Grande-Ligne qui travaillait depuis seize ans et avec tant de foi au relèvement de notre population, publia en 1851 un beau « Recueil de cantiques chrétiens à l'usage des Eglises du Canada ». Compilé par M. Normandeau, ce volume contenait 410 cantiques ; il était dédié à M. Louis Roussy.

En 1858, l'Union chrétienne américaine étrangère

publia un autre recueil de 410 pages. Tous ces recueils avaient contribué à l'édification de nos jeunes Eglises et, cependant, ils avaient un inconvénient grave; la musique manquait. Quand on voulut faire mieux, la première question fut de s'entendre afin d'éviter de grands frais et aussi en vue de n'avoir qu'un recueil qui pourrait être utilisé par toutes les Eglises. M. Rivard se mit à l'œuvre; il avait des talents naturels pour la musique et il les mit au service de nos missions.

A l'âge de dix-huit ans les circonstances le dirigèrent vers les Etats-Unis; il séjourna à Dewell dans l'Etat du Vermont et se mit au service d'un brave homme qui lisait beaucoup et qui aimait la musique. Il chantait constamment, que ce fût à la maison, dans la boutique ou ailleurs; il faisait partie du chœur de son Eglise. A l'occasion, il devenait maître de chant et donnait des leçons. Cette double circonstance mit Rivard dans la position d'apprendre beaucoup de choses; il lut les livres de son maître et dans sa compagnie s'initia aux charmes de la musique sacrée. A cette école, Rivard fit de rapides progrès si bien qu'un an après il faisait lui-même partie du chœur.

Merveilleusement dirigé par le Seigneur qui avait besoin de lui pour l'évangélisation du Canada, Rivard revint dans son pays; il rencontra le docteur Wickes qui le mit en rapport avec M. Tanner, alors directeur des Instituts de la Pointe-aux-Trembles. Admis dans les Instituts, il étudia sous la direction de M. Roux, fit de rapides progrès, et d'élève qu'il avait été pendant plusieurs années, il passa maître. Le chant qu'il avait admiré dans le Vermont était au Canada d'une

extrême pauvreté, ce qui fit beaucoup réfléchir notre homme et l'amena à désirer la publication d'un recueil dont les chants seraient choisis par des représentants des trois sociétés missionnaires qui travaillaient alors à l'évangélisation du pays. Il fit connaître sa pensée au public chrétien par la voix du *Semeur Canadien* et sa proposition, un peu modifiée, fut acceptée; l'idée avait pris corps.

En mars 1862 la première édition, comprenant 150 cantiques, fut mise en impression; les clichés furent envoyés à Boston et le recueil sortit des presses de John Lowell.

Trop compliquées pour notre public, quelques mélodies furent retouchées; les critiques pourront trouver l'audace bien grande, mais elle était nécessaire et Rivard doit être complimenté d'avoir osé corriger les Maîtres.

Ce recueil préparé sans aucune prétention a fait subir toute une transformation au chant dans nos Eglises; il a été un moyen puissant d'édification et de sanctification pour un grand nombre. Il a consolé bien des cœurs en les élevant au-dessus d'un monde de misères et de souillures. Il est devenu un auxiliaire de l'évangélisation au Canada et aux Etats-Unîs et il a été comme un trait d'union entre toutes nos Eglises évangéliques, malheureusement si divisées sur d'autres points d'ailleurs parfaitement secondaires. Où que l'on aille le dimanche, en entendant chanter des cantiques que l'on connaît, on se sent un peu chez soi.

Rivard, dans ce travail, n'est pas seulement un compilateur, il a fait aussi œuvre personnelle; on lui doit plusieurs mélodies qu'on aime à répéter dans les

familles ; douces mélodies qui ont bercé notre enfance, éveillé en nous le sentiment religieux.

Les éditions, qu'on a porté de mille à deux mille exemplaires, se sont augmentées de suppléments jusqu'à la huitième édition. C'est alors que Rivard sentant le poids des ans voulut se décharger du souci de nouvelles éditions qui deviendraient nécessaires à la suite du développement de l'œuvre ; il a vendu ses clichés à la Société d'édition dont le siège est à Montréal.

C'est cette société qui a fait paraître les neuvième et dixième éditions, auxquelles il faut ajouter deux éditions sans musique d'un prix plus modeste, ce qui met le recueil à portée de toutes les bourses, à portée aussi des personnes qui ne connaissant pas la musique chantent de routine et quelquefois fort bien. Le Canadien a de l'oreille, il aime beaucoup le chant.

De nouveaux recueils devinrent bientôt nécessaires ; un souffle nouveau avait passé sur nos congrégations canadiennes ou américaines ; les recueils de Moody et de Sankey étaient dans toutes les Eglises ; un grand nombre de cantiques avaient été traduits en français et adaptés à des airs entraînants. Un comité choisit, dans ces recueils et dans le recueil des écoles du dimanche de France, cent-cinquante nouveaux chants ajoutés à ceux qu'on avait déjà. Ils ont pris place dans la onzième édition des Chants évangéliques, « un beau volume qui contient quatre cent dix cantiques et qu'on peut se procurer pour cinquante sous. L'édition sans musique qui a suivi ne coûte que vingt-cinq sous ».

Quand parut la onzième édition des « Chants évangéliques », M. H. Draussin en fit dans la *Vie Nouvelle* une critique sévère qu'aurait certainement évité une

connaissance plus approfondie des circonstances locales. Nous avons écrit à M. Rivard, l'homme à qui nous sommes en partie redevable de ce travail d'assimilation et voici à peu près la réponse qu'il nous a faite.

« Il y a soixante ans la Mission de la Pointe-aux-Trembles n'avait qu'un petit recueil de chants sans musique. Les premiers missionnaires étaient loin d'être des musiciens, ils chantaient tous avec une lenteur inconcevable, comme on chantait les psaumes il y a quelques années en France... Or au Canada dans nos stations missionnaires, toutes les mélodies s'exécutaient de la même manière, excepté pourtant pour la Mission de la Grande Ligne où on n'avait pas de musique pour le recueil. Nos gens de la Pointe-aux-Trembles chantaient la mélodie du cantique quatorze à la façon des psaumes en France. Il faut dire que ce cantique comme l'a composé César Malan est à peu près impraticable pour l'une ou l'autre de nos congrégations. Malan a poussé l'originalité un peu trop loin. Or pour le rendre exécutable et ne pas trop innover, la mélodie a dû subir un « sabotage » comme le dit M. Draussin et le cantique ne s'en porte que mieux. Quoi qu'il en soit, quand le recueil de cent-cinquante cantiques a paru en 1862 ce fut une révolution dans le chant de nos Eglises. Les félicitations pleuvaient de toutes parts, M. D. l'ignore. Il ignore que dès lors le recueil a été augmenté de quatre suppléments. Il ignore que s'il s'y trouve une variété de types, les recueils suisses pèchent de la même manière. Il ignore que les imprimeurs à la seconde ou troisième édition, ont brisé des lignes du troisième verset du cantique quarante-six et que la réparation a été mal faite. Il ignore que pour

préparer ce recueil, je ne possédais aucun recueil de France ou de Suisse, à l'exception des *Chants chrétiens* de Paris que M. Vernon m'a prêtés et dont peu de mélodies s'adaptaient à nos cantiques. Il m'a fallu en composer, ce qui révolte mon critique. Il ignore encore qu'en Amérique on ne croit pas qu'un cantique ne doive avoir qu'une mélodie et qu'on ne puisse en changer facilement. On aime la variété. Je me rappelle qu'à l'apparition du recueil avec musique, tout en chantant différents cantiques, on était forcé de chanter trois ou quatre fois le même air dans une même réunion. On ne doit pas s'en étonner quand on sait que sur cent cantiques on ne connaissait l'air que d'une cinquantaine au plus. »

TROISIÈME PARTIE

La moisson s'étend.

CHAPITRE XI

Le protestantisme français aux Etats-Unis.

Le Canadien s'américanise vite, il se fond dans la grande masse protestante de langue anglaise et, s'assimile si facilement qu'ici il forme à peine un groupement distinct. Il existe pourtant et se maintient non par la croissance naturelle, mais à la suite de conquêtes sur le catholicisme ou le socialisme athée ; il y a aussi l'immigration des Belges, des Suisses ou des Français ; enfin il y a pour soutenir les groupements protestants de langue française, les souvenirs de l'immigration huguenote au XVIIe siècle. Les descendants de ces réfugiés s'honorent d'appartenir à un tel passé et n'oublient pas l'Eglise de leurs pères.

Dans la première moitié du siècle dernier, les Etats-Unis attirèrent l'attention de leurs voisins canadiens. Il y avait alors dans la puissante république une activité commerciale et industrielle qui ne demandait que des bras ; c'était une occasion exceptionnelle pour gagner de l'argent, une porte ouverte pour s'arracher à la médiocrité. Comme l'Irlandais au temps des moissons traverse le canal Saint-George pour venir,

la faucille à la main, offrir ses services aux fermiers écossais ; comme le Savoyard s'en va durant l'hiver gagner un peu d'argent dans la grande ville ; comme l'Italien, marée montante qui déborde et envahit le sud de la France et de la Suisse, le Canadien traversa aussi « les lignes ». L'hiver, il offrait ses services comme bûcheron ; l'été, il se recommandait pour les riches moissons que donnait une terre presque vierge : dans tous les temps, il était, pour l'industriel qui avait besoin de main-d'œuvre, l'artisan disposé à tout apprendre, le mécanicien ou le tisserand qui ne savait pas marchander sa peine. Un grand nombre de ces immigrés provisoires revenaient au pays quand la saison était finie et que leur escarcelle était suffisamment garnie. Plusieurs, impressionnés par les avantages du pays, s'y fixaient et comme ils avaient emporté du pays, je ne dis pas des besoins religieux, mais une vague religiosité, comme ils n'avaient pas d'églises catholiques à leur disposition, les églises américaines se préocupèrent de leur âme ; et coup sur coup il y eut des missions évangéliques qui s'organisèrent. Le noyau de ces missions était généralement constitué par d'anciens élèves des écoles missionnaires de la province de Québec, ou encore par des prosélytes des missions canadiennes. Ceux qui avaient eu peur des « Suisses » au Canada, osèrent s'approcher d'eux en terre étrangère ; ils furent frappés de la simplicité de leur culte, du sérieux de leur piété et de leur vie. Ils trouvaient aussi chez leurs patrons une honnêteté à laquelle ils n'étaient pas habitués et, comme ces patrons allaient au temple, ils attribuèrent leurs qualités morales à

l'influence de leur religion. D'emblée ils lui furent sympathiques. Ce furent de belles occasions pour les missions protestantes. Malheureusement, on manqua rapidement d'hommes capables pour faire l'œuvre ; on tomba dans un excès fâcheux de controverse et souvent on reçut comme membres actifs des gens qui n'avaient pas ou peu compris l'Evangile. C'étaient des « anti » tout ce qu'on voudra, ce n'étaient pas toujours, hélas ! des croyants. Néanmoins, il y eut des conversions véritables ; il y eut des âmes qui vinrent à Christ pour recevoir de lui le pardon de leurs péchés et la force de vivre une vie nouvelle. Sans doute les abus de Rome avaient ouvert la voie aux enseignements de l'Evangile, mais pour un grand nombre, le purgatoire ou les autres accessoires du culte catholique n'étaient rien à côté de la défense de lire la Bible et d'aller directement à Celui que Dieu, dans son amour, a donné aux hommes pour le salut de tous ceux qui veulent croire.

Pour grossir les rangs de ces Eglises naissantes, le fanatisme canadien fournit aussi des recrues. Dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, les missions canadiennes ayant réussi à jeter un peu de lumière dans les ténèbres, le clergé, qui n'aime pas ce genre de travail, se servit des méthodes qui lui sont familières, et les nouveaux convertis, les « Chiniquy » ou les « Suisses » furent malmenés, boycottés, persécutés même. Pour fuir ces déloyautés, un grand nombre passèrent la frontière et se transportèrent au milieu des populations protestantes du Vermont, du Massachusetts, de l'Etat de New-York ou du Maine.

Cette immigration décourageait un peu les missionnaires ; ils voyaient fondre leurs troupeaux ; elle troubla aussi la hiérarchie catholique. Partis, il n'y avait plus aucune chance de les ramener dans le giron de l'Eglise, et puis, si d'autres allaient les imiter, que deviendraient les bénéfices immenses d'un clergé qui crie à la misère tout en ayant de sérieux dépôts en banque ? D'autre part, si le Canadien s'assimile aux Américains en leur empruntant leurs croyances, il reste Canadien quand même, car il aime son Canada, et pour ceux qui y sont nés, sa langue est bien la plus belle d'entre celles de tous les peuples. Le Canadien est un bon patriote.

Ce mouvement provoqua des efforts simultanés de la part des catholiques et des protestants canadiens.

Rome envoya des missionnaires pour suivre ses enfants sur la terre étrangère, « dans un pays sans religion », afin de faire revivre au milieu d'eux les grandeurs (?) de leur sainte mère l'Eglise. On voudrait pouvoir affirmer que ces missions échouèrent ; hélas ! elles furent un succès que la grande et aveugle simplicité des protestants américains ne sut pas empêcher. Aujourd'hui les patriotes américains voient bien la faute, mais dans certains milieux il est bien tard pour ouvrir les yeux, le clergé est devenu une puissance et déjà il a mis la main sur bien des libertés. Insatiable, il réclame constamment des privilèges nouveaux et comme c'est au nom de la conscience (celle de Rome bien entendu, mais il se garde de le dire !) les Américains s'inclinent et déjà à cause de leur grande naïveté, les citoyens de la république peuvent voir comment Rome fausse d'abord et dénature ensuite les

meilleures institutions. Partout où le catholicisme a une majorité, la machine politique est détraquée et c'est chose presque naturelle que de vendre les votes en échange d'une faveur dont profitera l'Eglise ou l'école paroissiale, ce qui est absolument la même chose. La moralité en souffre, l'instruction est rabaissée, c'est l'éteignoir en travail[1].

Les missions protestantes canadiennes ne pouvaient pas se désintéresser du sort des prosélytes qu'attirait la prospérité américaine et, de cette nécessité, naquirent les premières Eglise canadiennes françaises aux Etats-Unis; elles avaient été devancées dans quelques grandes villes comme New-York et Chicago par des Eglises françaises, organisées pour grouper les immigrants suisses, belges ou français qui chaque année viennent offrir leurs services et la connaissance de leur langue aux Américains.

Parmi les pionniers canadiens qui vinrent travailler aux Etats-Unis, il faut citer MM. Cyr, Rossier, Smith, Therrien, Rivard et quelques autres dont le nom n'a pas été conservé. L'exemple de ces vaillants fut suivi par d'autres, notamment T. G. A. Côté qui vint s'établir dans la Nouvelle-Angleterre. Assez maître de la langue anglaise, Côté essaya de faire partager ses vues à des chrétiens américains et il réussit parfaitement. Il trouva un bien cordial accueil auprès du directeur de la Mission intérieure des Eglises congrégationalistes du Massachusetts et avec le concours de cette organisation, il commença une œuvre qui pro-

[1] «The Menace» qui tire à 600 000 après deux ans d'existence dénonce chaque semaine les empiétements de Rome dans la politique des Etats-Unis.

mettait beaucoup, mais que des imprudences ont compromise dans la suite. On manquait d'hommes pour faire l'œuvre d'évangélisation; Côté, qui avait la haute main sur le choix des ouvriers, ne sut pas être assez sévère, il accueillit trop facilement des anciens prêtres, accepta trop vite les services des nouveaux convertis et aujourd'hui d'une bonne douzaine d'Eglises il ne reste guère que quatre congrégations dont deux, celle de Boston et de Pittsfield, donnent des encouragements. Lowell et Fall River vivent encore, mais à moins d'un réveil qu'on voudrait entrevoir, elles auront bientôt disparu, soit que les Baptistes qui ont été mieux servis finissent par les absorber, soit que la nouvelle génération passe dans l'une ou l'autre des Eglises américaines [1].

Les débuts de Côté furent assez originaux et valent d'être rapportés. A Putnam, dans l'Etat du Connecticut, officiait parmi les Canadiens français un curé très fanatique. Un jour, à l'occasion d'une tournée dans laquelle le souci de la bourse tenait plus de place que le soin des âmes, notre desservant trouva dans la maison de l'un de ses paroissiens une Bible qu'avait apportée un colporteur. Rageur, le curé se fit remettre le volume détesté et l'ayant traversé de part en part au moyen d'un gros clou qu'il riva ensuite, il l'envoya au pasteur protestant qui était notre ami Côté. C'était dire au missionnaire protestant : « Voilà ce que nous comptons faire de vos Bibles ». Côté n'était pas l'homme que de tels procédés pouvaient arrêter. On clouait la Bible ; donc c'est à arracher ce

[1] L'Eglise presbytérienne française de Lowell vient de fusionner avec la mission baptiste de cette ville.

clou qu'il devait travailler, et il se mit à l'œuvre.

Il débuta à Lowell ; ce ne fut pas très brillant pendant les premières semaines ; mais la persévérance de Côté finit par donner des résultats. Les incrédules riaient, les prêtres s'amusaient de leurs propres sarcasmes, mais l'œuvre du Seigneur allait se faire en dépit des obstacles. N'est-il pas Celui qui se sert des choses faibles pour confondre les fortes ? Aux sept familles des premiers jours, d'autres vinrent s'ajouter assez rapidement et bientôt il fallut songer à construire un temple. En 1880, sur les bords du Merrimack, dans la rue Fletcher, le temple était bâti ; au haut du clocheton, une croix dorée affirmait que les protestants n'avaient pas, comme le disaient les prêtres, « un mépris sacrilège du signe rédempteur. »

Après Lowell, Springfield, 1878, date du début de l'œuvre d'évangélisation, Fall River et Holyoke 1884, Ware, 1886, Spencer, 1888, Marlborough, 1889, Haverhill, Pittsfield et New-Buryport, 1896, Torrington, même date. De ces champs d'action missionnaire, il ne reste plus, nous l'avons dit, que quatre groupements encore importants dans le Massachusetts et celui de Torrington dans le Connecticut.

Côté ne fut pas seul, on le devine, pour poursuivre cette œuvre ; des frères vinrent du Canada travailler à ses côtés. Nous les indiquons en passant : C.-A. Amaron, J.-L. Morin. J.-H. Paradis, J. Provost, G.-C. Mousseau, J. Allard, S.-P. Rondeau, S.-P. Vernier, I.-P. Bruneau, C.-H. Vessot, T.-A. Dorion, P.-N. Cayer, L.-E. Rivard, M.-F. Boudreau, P. Briol, G.-J. Motte, T. Saint-Aubin, E. Pelletier, J. Loiselle, N. Grégoire, Marc Ami, A.-F. Rivard, A. Bouteiller, H. Duberger,

E. Maynard et quelques autres qui sont encore au travail. La plupart de ces hommes s'étaient formés dans l'une ou l'autre de nos écoles missionnaires et avaient suivi les cours du Collège presbytérien. Quelques-uns, comme saint Paul, avaient été arrachés à leur première occupation pour devenir des évangélistes. J. Provost a écrit ses souvenirs à propos de ceux qu'il a connus plus particulièrement ; ils ont paru dans le *Semeur Franco-Américain* et nous nous en sommes inspirés.

T.-G.-A. Côté, un enfant de l'Isle Verte dans laquelle il fit entendre ses premiers cris le 21 octobre 1842, fut successivement étudiant à Québec et à Saint-Laurent. C'est dans l'établissement de cette dernière paroisse qu'il fut écœuré de certaines coutumes fort en honneur au séminaire et que, suivi de quatre condisciples, il sortit en faisant claquer les portes. Alors pasteur à Montréal, Duclos eut le plaisir de recevoir ces jeunes abbés qui laissèrent leur soutane au presbytère protestant. Libéré de Rome, mais toujours croyant, Côté demanda son admission à la Pointe-aux-Trembles où il connut les joies de la conversion évangélique. En 1888, il étudiait au collège presbytérien, puis fut successivement employé dans l'évangélisation à Chicoutimi où il fit construire un temple, à Joliette où il exerça le saint ministère et d'où il partit pour les Etats-Unis en 1876. En 1884 il était nommé missionnaire général du Massachusetts ; en 1906, le Seigneur le rappelait à lui et son successeur M. Alexandre Mage accompagnait ses restes mortels au champ du repos.

Joseph Provost naquit à Verchères en 1847 ; en

1865 il est élève de la Pointe-aux-Trembles, 1868 le voit à Genève, quelque temps après il est à Neuchâtel, où il achève ses études de théologie. En 1872 il est consacré au saint ministère par les soins du Presbytère de Chilicothe et il prend charge de l'Eglise de Mowryston (O.) Trois ans après il est pasteur à Montréal; nous avons eu l'occasion de parler de lui à propos de son activité dans l'Eglise de la rue Craig, encore trois ans et nous le retrouvons dans sa première Eglise qu'il quittera pour aller à Springfield où il restera toute une décade, puis enfin à Torrington où la maladie de sa femme l'obligera à suspendre une activité qui pouvait se prolonger encore pour le bien de l'œuvre de Dieu.

Joseph Allard, né à Sainte-Anne (Illinois), fit ses études préparatoires en Amérique et sa théologie au Collège Presbytérien de Montréal qu'il fréquenta assidûment pendant les années 1875 à 1881. En 1882 le Presbytère de Québec autorise sa consécration au saint ministère et en 1887 il part pour Fall-River dont il a desservi l'Eglise française pendant plusieurs années.

Thomas A. Dorion, né à Saint-Andrews en 1849 dans l'une des premières familles qui eurent le courage de s'affranchir de Rome pour devenir servantes de Christ. Nous avons eu l'occasion de parler de lui en promenant le lecteur à travers l'histoire de notre journalisme protestant.

Moïse Boudreau, encore un enfant de l'Illinois, naquit en 1853; il fit ses études classiques à Washington dans la Pensylvanie et sa théologie à Montréal; et fut consacré pasteur à Québec en 1877; après un

ministère béni à Denville et New-Glasgow, il s'établit à Saint-Hyacinthe.

J. A. Derome, un Canadien dont le père était avocat à Rimouski ; sa famille était alliée à la famille Langevin qui comptait un évêque et qu'illustra Sir Hector Langevin. Etudes classiques à Rimouski, puis séminariste à Québec. Entra en correspondance avec Côté qui l'attira aux Etats-Unis où le Seigneur éclaira sa conscience. Ayant passé par une vraie conversion, il entre au séminaire évangélique d'Hartford et trois ans après (1888) devient pasteur de l'Eglise de Lowell.

Pendant que les Congrégationalistes s'organisaient avec Côté nommé missionnaire général, les frères baptistes s'intéressaient aussi au sort des Canadiens établis aux Etats-Unis. En 1848 déjà à la suite d'une visite de Mme Feller accompagnée par le Dr Cote le comité exécutif demanda à M. le pasteur Hill de visiter le Canada et la Grande-Ligne ; favorablement impressionné par ce qu'il a vu, il encouragea le comité américain qui l'avait délégué à l'évangélisation des Canadiens immigrés ; son rapport se terminait ainsi : « Si nous leur refusons sympathie et secours, ne soyons pas surpris si la bénédiction de Dieu ne repose pas sur nos travaux ». On ne se doutait pas encore de la valeur du mouvement canadien à la suite duquel les manufacturiers de la Nouvelle Angleterre devaient avoir leur « Petit Canada ».

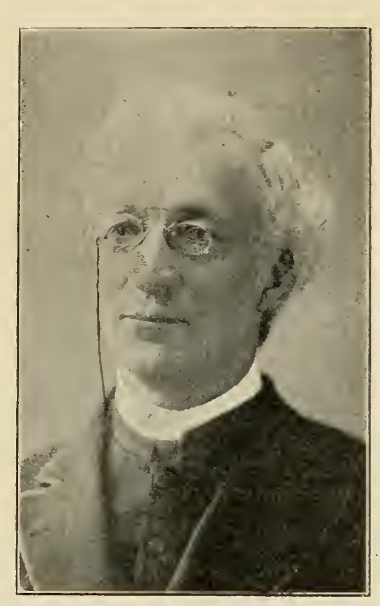
En 1853, l'œuvre baptiste apparut dans l'Etat de New-York ; le Rev. B. Crechowski est installé à Mooer's et Clinton. On a organisé une congrégation, bâti un temple. Deux ans après cette œuvre est absorbée par la convention de l'Etat et se con-

tinue en dehors du contrôle du comité missionnaire.

1859. M. le pasteur Irénéus Foulon commence une œuvre missionnaire parmi les ouvriers de langue française établis à Sugar Creek, Illinois.

1860. M. Louis Auger travaille à Sainte-Anne, le champ qu'avait ouvert Chiniquy.

1863. M. le pasteur R. Desroches débute dans le Michigan et tôt après groupe autour de lui un noyau intéressant de prosélytes pour lesquels on construit un temple.



I. N. Williams.

Dans l'Ohio M. le pasteur I. N. Williams fonde à peu près vers la même époque une congrégation à Stryker. L'œuvre est encourageante et, quelques années après ses débuts, il écrit: « Je ne saurais dire ma reconnaissance envers Dieu d'avoir été conduit à Stryker pour travailler au milieu des Français et de me voir entouré d'auditeurs attentifs, plus de trois cents abrités sous un temple construit pour eux.

1869. Le comité exécutif toujours en rapport avec les ouvriers de la Grande-Ligne engage M. le pasteur Narcisse Cyr comme missionnaire général. Pendant quatre années jusqu'en 1873 il visite, prêchant et

faisant des conférences, Rutland, Burlington, Saint-Alban dans l'Etat du Vermont ; Haverhill, Salem, Worcester, Springfield, Lowell, Fall River dans l'Etat du Massachusetts; Concord, Manchester dans le New-Hampshire; Cohoes dans l'Etat de New-York.

1873. Cyr concentre ses efforts à Boston et M. le pasteur Williams lui succède comme missionnaire général. Depuis lors, devenu docteur en théologie, Williams continue cette œuvre dans laquelle il a mis tout son cœur.

L'œuvre, telle qu'elle est conçue par le comité exécutif, ne permet pas aux non-initiés de se rendre compte du travail qui s'est fait. A tort ou à raison on n'encourage pas la constitution d'Eglises canadiennes ; on préfère généralement que les prosélytes ou les protestants venus du Canada passent dans une Eglise déjà établie. Cela peut rendre service à ceux qui sont jeunes dans la foi, mais sans aucun doute cela rend difficile le travail d'évangélisation parmi les catholiques canadiens français, car cela donne aux prêtres qui se hâtent d'en profiter l'occasion de reprocher aux protestants de faire perdre aux Canadiens la langue de leurs pères et partant leur nationalité !

1882. D'après les procès-verbaux des missions intérieures baptistes, sept missionnaires sont occupés à l'évangélisation des Canadiens français. L'œuvre, dit-on, est encourageante ; les Canadiens devenus protestants se distinguent de leurs compatriotes restés sous la domination du clergé par l'influence qu'ils exercent dans les affaires publiques; on sent qu'on a à sa porte une petite France dont il faut s'occuper.

On manque d'hommes, aussi faut-il que le même

pasteur desserve plusieurs endroits, ce qui est souvent laborieux, toujours très fatigant. Eusèbe Léger travaille dans l'Etat du Maine en 1875, quatre ans après on le retrouve à Fall River. En 1874, Smith est à Fall River, 1881 le trouve à Waterville.

Eglises ou stations missionnaires françaises aux Etats-Unis.

Toutes ces Eglises ne sont pas nées du travail des missionnaires généraux que nous avons nommés, il en est, on le verra dans la suite, qui se sont formées à la suite de l'immigration protestante de France, de Suisse ou de la Belgique.

Baptistes :

Détroit (Michigan). M. Cayer.
Bideford (Maine). M. N. Aubin, pasteur.
Waterville (Maine). M. Isaac Lafleur, pasteur.
Worcester (Mass.). M. S. C. Delagneau, pasteur.
Malboro sous la direction du pasteur de Worcester.
New-Bedford. (Mass). *Vacat.*
Fall-River et Taunton (Mass.). Sous la direction du pasteur de New-Bedford.
Fitchburgh et Leominster (Mass.). M. F. A. Perron, pasteur.
Manchester et Nashua (New-Hampshire.). M. H. J. Tétreault, pasteur.
Lowell (Mass.). M. E. C. Ramette, pasteur.
Salem et Lynn (Mass.). M. O. Brouillette, pasteur.
New-York et Paterson (N. J.). *Vacat.*
Putnam (Conn.). M. B. F. Benoit, pasteur.
Danielson (Conn.). Sous la direction du pasteur de Putnam.
Providence (R. I.). *Vacat.*
Stryker (Ohio). M. C. R. Delpine, pasteur.

Wonnsoket R. et Manchaug (Mass.). M. E. Massey, pasteur.
Il existe une Conférence baptiste française annuelle de la Nouvelle-Angleterre.

Méthodistes :

Philadelphie (Pensyl.). M. T. D. Malan, pasteur.
Lowell (Mass.). M. J. H. Paradis, pasteur.
Manchester (New-Hampshire). M. J. E. Palisoul, pasteur.
Worcester (Mass.). M. C. L. Charron, pasteur.
Chicago (Illinois). M. N. W. Deveneau, pasteur.
Missions du golfe (Louisiane). M. J. R. Robidoux, missionnaire.

Presbytériens :

New-York. M. Paul Elsesser, pasteur [1].
Woodhaven. M. Gustave Maechler, pasteur.
Sainte Anne (Illinois), fondée par le fameux père Chiniquy, M. P. Beauchamp, pasteur.
Clinton (Louisiane). M. Robert, pasteur.
Valdense (N. C.). *Vacat.*
San-Francisco (Cal). M. Dupuy, pasteur.
Mac Donald (Pensylvanie), M. A. Mage, pasteur.
Mowrystown (O). M. Léon Dionne, pasteur.
Grenn Bay (Vis.). M. Louis Giroulx, pasteur.
Jennings (La). M. S. Zwicky, pasteur.
Tarentum (Pensylvanie). M. J. Danthenny, pasteur.
Oconto (Wis.). M. Parent, pasteur.
Robinson et Saint-Sauveur (Wis.). M. Tremblay, pasteur.
Charleroi (Pensylvanie). M. J. E. Charles, pasteur.

Episcopaux :

New-York. M. A. V. Wittmeyer, recteur.
Philadelphie (Pensylvanie). M. F. Vurpillot, pasteur.

[1] Jusqu'au mois de mai 1912, M. Grandliénard a desservi cette Eglise ; on espérait encore jouir de son activité débordante quand une attaque d'apoplexie foudroyante l'a enlevé à l'affection de ses paroissiens.

Congrégationalistes :

Boston (Mass.). *Vacat.* Waltham et Lowell sous la direction du pasteur de Boston.

Great Barrington Housatonic, Lennox, et 'Pittsfield desservis par le pasteur de Pittsfield (Mass.). M. Elsesser.

Fall-River (Mass.). M. Roméo David, pasteur.

Torrington (Conn.). *Vacat.*

Waterbury (Conn.). sous la direction du pasteur de Torrington.

Il convient de signaler en dehors de ces Eglises l'ancien Collège franco-américain devenu le Collège International.

La Béthléem-Mission, de New-York, dirigée par M[lle] Waldo.

L'Asile huguenot de New-York, pour jeunes filles dépendant de l'Eglise du Saint-Esprit.

Les Unions chrétienne françaises de New-York, Boston, Mc Donald.

*
* *

Il y a, nous l'avons dit, une seconde méthode de recrutement pour nos Eglises de langue française, c'est l'immigration. La Suisse, la Belgique, et un peu la France nous envoient souvent d'excellentes recrues. Les deux premières surtout ont fourni au Nouveau-Monde un nombre considérable de bons citoyens, d'actifs colons, d'industrieux travailleurs. On a souvent dit de l'Ecosse dont les habitants trop à l'étroit sont forcés d'émigrer, que le capitaine du navire qui découvrirait le pôle Nord y trouverait probablement des Ecossais « assis dessus » : il aurait bien pu y trouver un Belge et même un Suisse. Cependant, ils ont

plus de goût pour l'industrie et l'agriculture ; c'est ce qui a attiré les Suisses à New-York, dans les plaines de l'Ouest et sur les côtes du Pacifique.

Les Eglises de New-York.

Après la révocation de l'Edit de Nantes, qui interdisait aux protestants le libre exercice de leur religion. ceux qui le purent s'éloignèrent de leur patrie pour aller chercher à l'étranger la liberté de servir Dieu selon leur conscience. Un certain nombre trouvèrent un refuge en Amérique. Les premiers s'installèrent à 16 milles de New-York et, en souvenir du pays qu'ils avaient été contraints d'abandonner, ils appelèrent le pays où ils s'établirent la Nouvelle-Rochelle.

Il y avait déjà à New-York un culte évangélique et les huguenots de la Nouvelle-Rochelle, partant de nuit le samedi, arrivaient à New-York pour assister aux deux services. Le soir, ils reprenaient le chemin du foyer afin de pouvoir commencer à l'heure la journée du lundi.

En 1704, ils établirent un lieu de culte sur la Pine Street et se réunirent là pendant un siècle et quart. En 1834, on se transporte à Franklin Street, où on a fait construire un temple qui coûte 300 000 francs. Jusque-là l'église huguenote était plus ou moins rattachée aux Eglises réformées de France. En 1804 elle est épiscopale et plus tard elle prend le titre d'Eglise du Saint-Esprit, puis s'installe à la 22e rue. C'est là qu'est aujourd'hui l'église épiscopale française de New-York (Saint-Esprit) dont M. le pasteur Wittmeyer est le recteur estimé.

Il y a entre l'Eglise épiscopale et nos Eglises réformées des différences qui sont difficilement acceptées par les protestants européens étrangers à l'Angleterre, par les huguenots surtout ; cela rappelle trop l'Eglise romaine, celle qui a persécuté leurs pères. Cette différence devait amener les protestants de New-York à rétablir l'Eglise des premiers jours, celle qui leur rappelait la France et la Suisse.

En 1848, M. le pasteur J.-F. Astié, de Nérac, débarque à New-York, il était en route pour la Nouvelle-Orléans où il allait assurer le service d'une Eglise française en formation. Prié de faire un essai à New-York, il s'arrêta, puis l'essai ayant donné des résultats favorables, il renonça à la Nouvelle-Orléans. En 1849, on loua la chapelle — salle indépendante du lieu de culte principal — de la Brick Church, située au coin de Nassau street et de Park Row, et il y eut une Eglise organisée. M. Guillaume Merle d'Aubigné, frère de l'historien de la Réformation, était le président du comité, Alphonse Perrin, secrétaire. Au début ce n'était qu'une œuvre d'évangélisation ; le 5 février 1853, on demandait au 4ᵉ presbytère de New-York une reconnaissance officielle, qui devait se faire attendre treize ans, et de fournir à la congrégation un subside annuel de 1500 francs.

En 1852, M. Astié ouvrit un lieu de culte à Brooklyn, mais sa proximité avec celui de New-York rend difficile le recrutement des fidèles. En 1876, cette organisation disparut définitivement.

M. Astié retourne en France après quatre ans d'activité ; c'est M. Bornand, pasteur à Nancy, qui lui succède, il arrive à New-York le 19 octobre 1853. Chargé

de famille, il n'osa pas prendre sur lui de l'appeler à venir le rejoindre et après un ministère apprécié qui dura vingt mois, il donna sa démission.

Pendant deux ans, l'Eglise fut vacante et les services furent assurés par les soins de M. Piguet. En 1857, M. E. Charlier, pasteur à Landouzy-la-Ville, vient à New-York. Trois mois après, dans une assemblée d'église, convoquée pour adresser un appel définitif au pasteur qui n'avait pas voulu s'engager avant de s'être rendu compte de la situation, il y eut deux bulletins négatifs. M. Charlier refusa l'appel, malgré les vives sollicitations de l'Eglise et les démarches personnelles de MM. E. Stapper et J. Paillard délégués. L'Eglise fut de nouveau vacante jusqu'en 1860. Au mois d'octobre de cette année, M. Fivaz en devint le pasteur officiel et dirigea cette Eglise jusqu'en mars 1864, il se retira parce que son âge et l'état de sa santé ne lui permettaient pas de répondre aux besoins de sa charge. Sous son ministère, l'Eglise, qui s'était transportée au coin de Crosly et de Canal Streets en 1853, fut installée le 13 décembre 1863 dans la chapelle du séminaire théologique, 9, University place.

M. Beaubien occupe la chaire pendant une année, 1865 à 1866. Les archives de l'Eglise de New-York permettent de supposer que ce ministère, qui fut cependant très court, ne fut pas heureux ; il y eut des divisions. En mai, M. J. Paillard se retira, déclarant qu'il ne pouvait plus marcher avec le pasteur dans la direction qu'il imprimait à l'Eglise. En juin, M. A. Juillerat donnait sa démission pour le même motif. Le conseil presbytéral, réduit de moitié, prenait congé du pasteur en lui remettant de très honorables lettres de

créance. Il n'est pas possible de connaître les causes de ce conflit au sujet duquel les procès-verbaux du temps ne font aucune allusion.

M. des Islets du Canada succéda à M. Beaubien ; le 27 mai de cette année, son appel était ratifié par un vote auquel dix membres seulement prirent part. En septembre, M. des Islets entrait en fonctions. En 1886 et au mois de novembre, le 4e Presbytère de New-York admet cette Eglise dans son sein. En 1867, au mois de juillet, M. des Islets demande une augmentation de son traitement ; le conseil ne peut pas l'accorder et recommande à son pasteur de donner des leçons particulières pour augmenter ses ressources. Singulière manière de comprendre les devoirs de la charge pastorale. Des Islets en est indigné et un mois après il démissionne pour devenir directeur de la Pointe-aux-Trembles.

Jusqu'en 1872, année qui vit l'installation de M. le pasteur Grandliénard, l'Eglise fut tour à tour desservie par MM. Sauvin, septembre et octobre 1867, Louis Henriod, jusqu'en mai 1868, Léon Pilatte, N. Cyr, Th. Lafleur. Quand ce dernier cessa de prêcher, fin juin de la même année, on ferma l'église jusqu'en mars 1869. Notons encore M. Adrien Gory qui avait été directeur des Instituts de la Pointe-aux-Trembles et auquel on accorda l'aide de M. le pasteur Richard, venu de Philadelphie pour assurer les services missionnaires organisés à Brooklyn, Newark, Hoboken, etc., M. Borel et J. A Cabaret.

L'Eglise qui avait passé par des épreuves diverses sur lesquelles il est mieux de ne pas s'arrêter, — les Eglises pas plus que leurs pasteurs ne sont par-

faites, — appela enfin M. Grandliénard qui entre en fonctions le 1[er] septembre 1872.

A l'arrivée de M. Grandliénard, l'Eglise de New-York était dans une situation difficile, le Presbytère ayant supprimé son allocation annuelle de 3000 francs. Grandliénard n'en fut pas découragé ; il proposa une diminution de son traitement et continua à verser sa cotisation annuelle jusqu'en 1882. Grandliénard fut pour l'Eglise de New-York le pasteur modèle. Peu doué pour la prédication, il était insurpassable dans la cure d'âmes et jusqu'à sa mort, en 1912, il a exercé un ministère abondamment béni. En septembre de la même année, M. le pasteur Elsesser de Boston (Mass.) fut appelé à succèder à M. Grandliénard qui avait été un peu son père spirituel. Il y marche sur les traces de son vénéré prédécesseur.

New-York possède aussi un Home pour jeunes filles ; c'est une œuvre qu'a fondée le zèle infatigable de M. Grandliénard, soutenu par la piété et le dévouement de l'Union chrétienne de jeunes filles qu'il avait également fondée. Depuis sa fondation, ce Home a placé plus de 3000 personnes.

Union chrétienne de jeunes gens.

Née en 1882 au sein de l'Eglise de M. Grandliénard, cette association de jeunes gens s'établit, en 1889, au numéro 128 à l'ouest de la 23[e] rue. Le jour de l'inauguration du nouveau local, M. James Stokes présidait et sur l'estrade on remarquait : M. le vicomte Paul d'Abzac, consul général de France, l'évêque Potter,

M. le pasteur Grandliénard, le recteur de l'Eglise du Saint-Esprit, M. Wittmeyer, M. A. Houriet, président de la Société Suisse de bienfaisance ; M. Monroe, président de l'Union chrétiennne américaine de la ville, etc., etc.

M. J. Leuba fut le premier secrétaire général ; M. L. Bichsel lui succéda, et depuis lors occupe ces fonctions avec un dévouement et une distinction qui se passent de tout éloge. L'Union installée aujourd'hui dans un immeuble qui lui appartient, est située sur la 24e rue ouest, elle a une bibliothèque composée de plus de 900 volumes et reçoit près de cinquante journaux et revues d'Europe ou d'Amérique. Elle a des cours de langues modernes ; un restaurant bien tenu, des salles d'exercices physiques et des chambres meublées extrêmement confortables.

Outre les réunions religieuses, elle offre à la jeunesse des conférences diverses, toujours intéressantes. Près de 400 jeunes hommes sont en rapport avec cette association.

L'Union chrétienne de jeunes filles date de 1887 ; elles a ses réunions dans le local du Home et fait une œuvre bénie parmi les jeunes personnes que l'Europe envoie aux Etats-Unis.

Une société de prêts fonctionne également au sein de cette Eglise vraiment admirablement organisée, elle date du 1er février 1873. Elle a pour but de venir en aide aux chrétiens évangéliques venant d'Europe, spécialement munis de recommandations.

La caisse est alimentée par des collectes faites dans l'Eglise. Les prêts sont consentis sans intérêts. L'administration, tout d'abord confiée à un conseil,

a été remise entre les mains du pasteur. Depuis sa fondation, cette caisse est venue en aide à près de 2000 personnes. Elle a distribué plus de 30 000 francs, sur cette somme le tiers a été remboursé. La société de prêts gratuits rapatrie les familles nécessiteuses ou les personnes isolées.

Woodhaven.

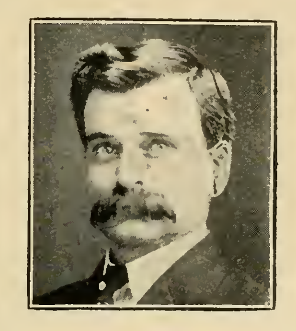
Une fille de l'Eglise de New-York, dont M. C.-A. Lador a été le pasteur dévoué jusqu'à sa mort en 1909. M. Lador, retraité du fonds Carnegie, a donné gratuitement ses services à une congrégation composée presque exclusivement d'ouvriers. Ouverts en 1887 dans le local des Odd Fellows, les cultes ont rapidement groupé d'intéressants auditoires. En 1890, le 19 octobre, on a ouvert un temple qui a été construit sur un terrain gratuitement offert par M. Grosjean, manufacturier à Woodhaven. Une famille américaine de New-York a donné les premiers 10 000 francs. Cette Eglise constituée d'après les principes de celle de New-York est rattachée au Presbytère de Brooklyn. Elle compte plus de 70 membres communiants, a une école du dimanche de 130 élèves et une bibliothèque qui compte près de 1000 volumes.

M. le pasteur Gustave Maechler y fait une œuvre fort intéressante.

* * *

Nous transportons maintenant le lecteur dans l'Illinois, où nous avons vu Chiniquy combattre pour le triomphe de l'Evangile et établissant finalement sa belle

Eglise de Sainte-Anne à laquelle aucune persécution n'a été épargnée. Quand Chiniquy sentit qu'en dehors de cette Eglise qu'il affectionnait beaucoup il y avait pour lui une œuvre plus étendue à faire, il consentit non sans regret à se séparer d'elle et ce fut M. Théodore Monod, plus tard pasteur à Paris, qui lui succéda, puis vinrent ensuite MM. I. Bruneau, Placide Boudreau, qui y exerça un ministère de vingt-huit années, Giroux, et enfin le pasteur actuel Pierre Beauchamp. Giroulx avait quitté Sainte-Anne pour s'attacher à sa belle œuvre de Greenbay actuellement fort encourageante.



Pierre Beauchamp.

Sainte-Anne est sans contredit la plus belle de nos Eglises françaises aux Etats-Unis; elle est absolument indépendante et sait encore aider des œuvres diverses; elle a fourni aux missions intérieures et aux missions étrangères des hommes dévoués, et dans la plupart des Etats de la confédération américaine on peut trouver des fidèles qui font remonter leur conversion au séjour béni qu'ils ont fait à Sainte-Anne. Quatorze missionnaires sont partis de cette Eglise pour aller porter l'Evangile au Canada, au Japon, en Perse et en Afrique.

Singulière coïncidence, elle célébrait en 1909 trois anniversaires: le cinquantième de sa fondation, le centième de son fondateur et le quatre-centième de Jean Calvin. Malgré ses cinquante années d'existence, au jour de son jubilé, cette Eglise comptait encore des

témoins des premières heures de lutte, rappelant avec émotion les tristes souvenirs de ce passé glorieux. On a remarqué dans le nombreux auditoire qui se pressait autour des pasteurs, une jeunesse attentive sachant bien se tenir, prenant plaisir aux choses de Dieu et toujours avenante. Dans les maisons règne l'ordre et dans le village la paix. Quant à l'Eglise, elle vit en dépit des anathèmes et proclame à sa manière la puissance de l'Evangile. Comme pour certaines parties de l'Europe, le voyageur ne tarde pas à s'apercevoir de la supériorité des familles et des quartiers influencés par l'Evangile.

On trouve dans ce coin de l'Illinois, une ampleur de vie qui réjouit. Les rues, rapporte un témoin oculaire, sont larges, droites, ombragées par une double rangée d'arbres ; les trottoirs sont maintenus dans un bel état de propreté. Partout l'élégance, la courtoisie et l'amabilité. L'œuvre accomplie dans les cœurs se reflète dans la vie de tous les jours et c'est là une prédication d'une grande force.

Tout y rappelle Chiniquy, son dévouement, sa générosité, il est question de lui élever un monument sur les ruines de son presbytère, qu'une main criminelle réduisit en cendres. Il y a là un vaste terrain qu'on parle de transformer en un jardin public, qui porterait le nom du bienfaiteur de Sainte-Anne.

Avant d'en arriver au temps de prospérité qui fait la joie de ses enfants spirituels, l'Eglise de Sainte-Anne bien qu'elle fût fortement organisée a dû traverser des heures d'épreuve que la prudence aurait pu éviter. A la suite de je ne sais quelles difficultés internes, il y eut un schisme dans l'Eglise, quelques fidèles se ratta-

chèrent à M. le pasteur Théodore Monod, les autres restèrent fidèles à leur père spirituel. Quand M. Boudreau devint pasteur de Sainte-Anne, le schisme prit fin, la famille s'était reconstituée.

M. Allais, pasteur à Chicago, disait en 1909: « C'est



Sainte-Anne d'Illinois. Eglise du Père Chiniquy.

en parcourant les magnifiques plaines du Kansas et des Etats voisins, que l'on peut se rendre compte de la valeur incomparable de cette merveilleuse vague évangélique qui, après avoir passé sur nous pendant les années de 1858 à 1860, a déferlé vers l'Ouest jusque dans les plaines fécondes de la Californie et de l'Orégon. »

Ecrivant un jour à son ami Boudreau, Chiniquy, qui avait des visions de prophète, lui disait: « Lorsque les

prêtres du Canada auront essayé de souiller ma personne ; lorsqu'ils auront brûlé le portrait du proscrit ; lorsque le brave père de famille m'aura maudit; lorsque la pauvre femme, qui me doit le pain qu'elle mange et les félicités qu'elle goûte, m'aura aussi maudit; lorsque le jeune enfant m'aura voué à l'exécration, il se fera un silence de douleur au Canada autour de mon nom. Puis il tombera une page de l'Evangile parmi ce peuple qu'on aura trompé, dont on aura faussé la conscience et torturé l'âme, alors une réaction terrible aura lieu... un grand prestige sera détruit, un grand pouvoir sera tombé. » Nous assistons déjà en partie à la réalisation de ces événements.

Greenbay Wisconsin.

L'Eglise de Greenbay a une histoire assez mouvementée. Elle se compose en grande partie de Belges et doit son existence, après Dieu, au travail d'évangélisation de M. Morel qui a besogné courageusement pendant dix années, visitant successivement Champion, Saint-Sauveur, Oconto et Greenbay qui possèdent aujourd'hui des Eglises capables de suffire à elles-mêmes.

Au départ de M. Henri Morel, qui était appelé dans le Kansas, M. Edouard Jamieson, un condisciple de l'auteur, entreprit de continuer cette belle œuvre.

Léopold Levasseur lui succéda; richement doué au point de vue intellectuel, poète à ses heures, il composa quelques cantiques qu'on chante encore de nos jours. Pendant six ans, il se dépensa sans compter et,

en 1876, après avoir organisé l'Eglise de Greenbay il se retirait laissant le souvenir d'un homme original, dont le cœur était grand et le dévouement inlassable.

De 1877 à 1882, M. J. B. Muraire travaille à Greenbay. Il était venu en Amérique en 1868 et avait débuté au Canada dans l'œuvre du Seigneur. C'est à Québec qu'il reçut l'appel qui devait l'amener à s'établir dans le Wisconsin. Nous avons eu l'occasion de parler de lui au moment de l'arrivée des renforts en 1868.

Après M. Muraire parut à Greenbay un personnage équivoque, dont les Parisiens ont entendu parler au lendemain de la Séparation, j'ai nommé M. Vilatte. Catholique romain et doué d'une audace peu commune, ambitieux et bête, tel est le portrait du personnage. Pour se bien mettre en cour, il abjura à Greenbay les erreurs catholiques, puis trouvant que le protestantisme évangélique était trop démocratique, il s'orienta vers un catholicisme à lui, en s'inspirant des Vieux Catholiques auxquels il demanda une consécration épiscopale, qui a été suivie depuis d'une consécration archiépiscopale conférée par on ne sait au juste quel prélat schismatique. On comprend qu'un tel homme se soit senti mal à l'aise dans un milieu évangélique. Il n'est resté qu'un an à Greenbay et depuis a parcouru le monde promenant sa crosse épiscopale et faisant des dupes. Le gouvernement de la République française, durant les troubles de la séparation, lui donna, paraît-il, quelques jours pour mettre la frontière entre sa personne et les prisons de la capitale.

Ce fut M. I. P. Bruneau qui recueillit une telle succession; ancien pasteur de Kankakee, Illinois, il avait

fait ses études au collège de Montréal ; il eut la joie de rétablir l'ordre et, pendant quatre années (1885-1889), exerça un ministère qui a laissé de bien doux souvenirs dans les cœurs. Il aurait fait une belle œuvre si le Seigneur ne l'avait pas appelé ailleurs.

En 1890, M. H. Parent prenait charge de ce troupeau, il continuait le travail de son prédécesseur et c'est à lui que la congrégation doit son premier temple qui a été tout récemment transformé en presbytère.

A partir de M. Parent, les missionnaires se suivent avec une rapidité déconcertante ; cependant M. Mousseau travaille pendant neuf années, qui sont des temps bénis, il a dû se retirer pour revenir au Canada où il fait œuvre excellente dans le comté de Mégantic. On a conservé de son séjour un souvenir affectueux.

M. Beauchamp succède à M. Mousseau et reste à Greenbay jusqu'au moment où un appel de l'Eglise de Sainte-Anne l'oblige à prendre congé de paroissiens qui appréciaient ses services.

A M. Beauchamp succède M. Lods ; c'est lui qui entreprend la construction du nouveau temple, que le pasteur actuel M. Giroux devait achever.

Aujourd'hui cette congrégation compte cent vingt-cinq membres communiants. Elle a une école du dimanche de cent cinquante enfants, une société missionnaire de dames et, ce qui est mieux encore, une vie religieuse qui fait naître de grandes espérances.

Chicago.

Ce nom nous reporte, à cause des souvenirs qu'il évoque, à plus de cinquante années en arrière ! Chiniquy venait de répondre à l'invitation que lui avaient faite un grand nombre de ses compatriotes établis dans la grande ville ; ils étaient troublés par la conversion de l'éminent « apôtre de la tempérance ». C'est peut-être avec l'espérance de retrouver ces hommes que M. Baudry quitta Montréal pour Chicago. Il se livra avec l'ardeur que nous lui connaissons à l'évangélisation de la population de langue française. La tâche qu'il voyait grandir à mesure qu'il avançait, était au-dessus de ses forces ; il succomba après huit mois de travail. Malgré ce deuil, encouragée par le premier essai dont le succès n'était pas douteux, la Société missionnaire de l'Eglise Méthodiste Episcopale de Chicago, tout en déplorant la perte qu'elle venait de faire, chercha un successeur et le trouva dans la personne de M. Deveneau. Il organisa des services pendant la semaine dans une salle populaire et ceux du dimanche se tinrent dans une église qu'on avait gracieusement mise à disposition. Il faut avoir travaillé à une œuvre semblable pour en comprendre toutes les difficultés. Peut-être M. Deveneau s'en effraya-t-il trop vite, il demanda sa retraite après une activité de quatre ans. Il y avait de quoi refroidir le zèle des amis de l'œuvre, tellement les résultats obtenus répondaient peu à leur attente.

Heureusement qu'il est des hommes de Dieu qui savent espérer contre toute espérance et qui portent

en eux cette foi qui renverse les montagnes. C'était la foi qui animait le docteur Burns; il insista auprès de la Société afin que l'œuvre commencée ne fût pas abandonnée et la suite lui a donné raison.

En effet, Dieu préparait pour cette œuvre un homme dont l'énergie devait triompher de toutes les difficultés. En 1895, un jeune homme sortait du Collège de l'Indiana; la Société s'assura ses services. On attendait déjà depuis des années, on vit dans cette recrue la direction et la main de Dieu. Cet homme, A. L. Allais entra dans son nouveau travail avec toute l'ardeur et les illusions d'un jeune, et la flamme qui l'animait alors ne s'est jamais éteinte. Il ne lui fallut que deux ans d'une infatigable activité, pour organiser un groupement qui fit naître de grandes espérances. Son secrétaire, M. Compondre, a écrit : « Le troupeau était là mais il n'y avait point de bergerie, » il était comme on dit au Canada « à la porte de la grange ». Il fallut donc songer à trouver un bercail, un lieu de culte. La difficulté était de trouver le district qui fût à la fois le plus central et le moins cher et dans une ville comme Chicago, ce n'était pas un problème facile à résoudre. On n'avait pas ou peu de fonds et il en fallait, tant pour l'achat du terrain que pour les dépenses courantes. Allais regarda en face ces difficultés et sa foi le portant, il passa son champ en revue, fit comme une sorte d'inventaire de son actif et dépensa quatre ans dans ces travaux préparatoires.

En 1899, une congrégation qui voulait fusionner avec une Eglise sœur, mit son immeuble en vente; c'était un temple très vaste auquel étaient adjoints un

logement pour le concierge et un presbytère pour le pasteur ; c'était trop grand et surtout fort cher, car on demandait pour le tout dix-sept mille dollars. Les immeubles valaient davantage, mais la congrégation, encore dans l'enfance, ne pouvait pas prendre sur elle un tel fardeau. Dieu intervint ! Des familles américaines se rattachèrent au troupeau naissant et promirent d'aider par leur cotisation au maintien de l'œuvre, qui devint alors une œuvre bilingue. Cette intervention inattendue donna du courage à tout le monde. On disposait alors de cinq mille dollars qu'avait rapporté la vente d'une petite église de Kankakee ; on fit si bien, on fut si généreux, qu'en 1900 le marché était conclu.

Malheureusement, dans une œuvre bilingue, il y a souvent des difficultés insoupçonnées ; en dépit des bons rapports qui peuvent exister entre les deux catégories de paroissiens, il est souvent difficile de contenter les exigences des uns et des autres ; chaque parti — il faut prendre ce mot dans sa signification la plus étendue et sans lui donner le moindre caractère péjoratif — voudrait s'assurer plus spécialement les services du pasteur et ce dernier doit être extrêmement prudent pour ne mécontenter personne ; l'œuvre en souffre. Cet état de choses ne put pas ne pas être senti. Au bout de cinq ou six ans d'existence commune, la séparation fut décidée d'un commun accord ; les familles américaines se retirèrent gracieusement, et l'œuvre devint une œuvre absolument française ! Quand ils se réunirent seuls après la séparation amiable, les Français trouvèrent leur temple bien vaste : « que de bancs vides » ; on vit qu'il allait falloir assu-

rer un budget fort lourd et presque aussitôt on décida de vendre l'immeuble. Une congrégation juive cherchait précisément un local pour abriter ses services; on s'aboucha avec le comité qui en avait la direction et le temple devint une synagogue.

Avec le produit de cette vente, l'Eglise française construisit un temple plus modeste et en 1908, après douze ans de labeur et de peine, on inaugurait le temple actuel qui abrite une congrégation active. Avec ses dix curateurs et son consistoire, dans lequel les dames sont admises, sa Société missionnaire de Dames, la communauté française de Chicago est en marche vers le progrès; elle a devant elle une œuvre magnifique à faire.

En Pensylvanie.

Au mois de juillet 1895, l'*Aurore* publiait sous la signature de M. le pasteur G. Charles et avec le titre original que voici « Soixante-deux conversions, quatre vingt-un baptêmes », une étude qui vaut la peine d'être reproduite :

« Dans le comté d'Allégheny, Pensylvanie, il y a, depuis quelques années, un grand nombre de gens de langue française, originaires pour la plupart de la Belgique, les autres de la France et de la Suisse. Nés au sein de l'Eglise catholique, ils n'aiment guère cette méchante mère romaine. Déjà avant leur départ du pays natal, plusieurs s'en étaient éloignés; quelques-uns avaient été entendre la prédication des pasteurs de l'Eglise missionnaire belge et même quatre ou cinq familles s'étaient rattachées à cette noble Eglise. De-

puis qu'ils sont en Amérique, beaucoup d'autres, après avoir aidé à bâtir des écoles et des églises pour les saints pères et les chères sœurs, payé cher un semblant de religion, une fausse et chétive éducation, ont compris qu'il leur fallait aussi se détourner d'un clergé superstitieux, fanatique et vénal ; ils ont retiré leurs enfants des écoles catholiques pour les envoyer aux écoles publiques. Eux-mêmes sont venus, les uns grossir les rangs de l'indifférence, les autres ceux du protestantisme....

» Les enfants à l'école publique ont appris l'anglais. Avec l'anglais ils ont trouvé ouverte la porte de l'école du dimanche : écoles du protestantisme. Et s'ils y vont, ce n'est pas par obligation, mais parce qu'ils aiment à y aller ; ils sont volontairement les élèves les plus assidus. C'est parce que là on prie Dieu ; on prie et chante avec cœur et intelligence ; on y parle de Dieu, de Jésus, de l'Esprit-Saint, des patriarches, des apôtres et des saints ; on y lit la Bible dont la révélation est claire et vraie ; on insiste sur la nécessité de la foi, du culte en esprit et en vérité, de l'amour du prochain, de l'obéissance à Dieu ; on y cultive la glorieuse espérance de la vie éternelle.

» Partout les jeunes gens ont ainsi ouvert la marche vers le protestantisme. Et les Américains, témoins de ces dispositions, leur ont manifesté une chaleureuse sympathie et rendu de bien grands services qui mériteraient d'être tous signalés.

» A Mc Donald, une localité située à 18 milles et à l'ouest de Pittsburgh, Pa., l'Eglise presbytérienne-unie a donné aux Belges la jouissance de son local, et voilà déjà quelques années que ceux-ci y tiennent des

assemblées en français. Les frères Joseph Masquelier, M. Charlier, M. Clavir et bien d'autres s'y font entendre régulièrement. M. A. Brocher, pasteur en Belgique, lors de son voyage en Amérique, il y a deux ans, a visité cette petite congrégation et sa visite a causé une recrudescence de zèle. Depuis lors, les assemblées sont mieux suivies et les progrès de l'Evangile dans les cœurs sont manifestes. L'Eglise presbytérienne-unie vient de leur donner comme missionnaire, M. E. S. Lheureux, étudiant de dernière année au séminaire presbytérien de Chicago. Il va passer ses vacances au milieu d'eux. Le champ promet beaucoup ; les assemblées comptent déjà plus de cent personnes.

» A Tarentum (Pa.), ville à 21 milles de Pittsburgh, au nord-est, la population belge catholique, il y a un peu plus de deux ans, semblait si favorablement disposée à entendre l'Evangile que les Américains offrirent leur Eglise et s'adressèrent au presbytère d'Allégheny pour obtenir un missionnaire. M. le pasteur Z. Launitz visita l'endroit et y tint deux assemblées, puis M. le docteur C. M. Desilets, professeur à la Western University d'Allégheny, fut appelé à desservir ce nouveau champ. Pendant deux ans, il y présida, tous les quinze jours, un service en français. L'auditoire peu nombreux, quelques hommes d'abord, s'accrut bientôt jusqu'à dépasser la centaine ; femmes et enfants y allant aussi. De son côté le pasteur américain de Tarentum, le Rev. A. F. Walker, prit une part active à l'œuvre ; il se mit à apprendre le français, visita les familles et invita à son école du dimanche toute la jeunesse. Aujourd'hui, plus de quatre-

vingts fréquentent l'école régulièrement, et M. Walker a une classe toute composée de Belges; elle compte vingt élèves.

» Le surintendant de l'école du dimanche, M. Fleeson, lui aussi, est animé d'un très grand zèle; il aime beaucoup les Belges et jamais il ne manque une occasion de manifester ses sentiments à leur égard, ou de leur rendre service.

» Il y a trois ans, la congrégation recevait avec tristesse les adieux de M. Desilets et avec bonté elle accueillait, au milieu d'elle, M. Guillaume Charles, précédemment missionnaire à Montréal, Canada. M. Charles s'est rendu en Pensylvanie le 1er mars 1895, en réponse à une pressante invitation des presbytères d'Alléghenу et de Pittsburgh; on le demandait auprès des Belges.

» C'est à regret qu'il a quitté le Canada et il parle souvent des parents et amis qu'il a laissés là-bas. Il a élu domicile à Tarentum; les assemblées y sont maintenant plus fréquentes, et le nombre des fidèles augmente. Il y a encore une école du soir pour l'étude du français et de l'anglais, à laquelle assistent plus de cinquante jeunes gens et jeunes filles. M. Charles a fait la connaissance de presque toutes les familles belges. Partout, au seul titre de compatriote, on le reçoit à bras ouverts, et il a l'occasion de parler de l'Evangile et du Sauveur. Il vient de décider un grand nombre de personnes, voire même des familles entières à se joindre à l'Eglise. Le vendredi 17 mai, il présentait au consistoire soixante-deux nouveaux membres. Pour s'assurer si ceux-ci comprenaient bien les Ecritures, s'ils avaient la foi et les dis-

positions nécessaires, on leur posa publiquement une foule de questions. Les réponses furent des plus satisfaisantes et tous furent acceptés avec leurs enfants, en tout quatre-vingt-un, admis à recevoir le baptême et soixante-deux à participer à la sainte cène. Le dimanche 19 mai, l'église était pleine de monde; M. le pasteur Walker, assisté par MM. Desilets et Charles, administrait les sacrements du baptême et de la communion à ces nouveaux convertis. Belle fête, qui a réjoui les cœurs de tous ceux qui en ont été témoins ! Dieu soit avec tous ces amis de Tarentum !....

» A Pittsburgh, des services en français, présidés par M. le pasteur Z. Launitz, ont eu lieu jadis avec un succès marqué et pendant un temps assez long. Mais depuis deux ans ils avaient été discontinués. M. Charles les a repris; il tient un service en français tous les quinze jours, le dimanche à 3 heures, dans la chapelle de la première Eglise presbytérienne. Cinquante personnes y assistent régulièrement. Il tient aussi une assemblée à South-Pittsburgh, mais là il n'y a encore que quinze enfants et quatre ou cinq grandes personnes qui vont l'entendre.

» M. Charles a eu l'occasion d'aller à Mc Donald trois fois pour exhorter ses compatriotes à s'engager à persévérer dans la voie du Seigneur; il a été surpris des progrès de l'Evangile dans cet endroit; et c'est avec joie qu'il a salué M. E. S. Lheureux, qui vient de prendre la direction de ce champ intéressant.

» Charleroi (Pa.), situé à 40 milles au sud de Pittsburgh, est un autre endroit où se trouvent beaucoup de Belges et de Français. M. Charles y est allé deux

fois déjà ; il a visité plusieurs familles, tenu des assemblées et il compte y retourner tous les quinze jours. Plusieurs personnes bien disposées lui donnent d'heureuses espérances; la sympathie des Américains lui est assurée.

» Jeannette (Pa.), au sud-est de Pittsburgh, a une population française assez forte et vient d'être confié par le presbytère de Blairsville aux bons soins de M. le pasteur Miron, autre fois au Canada.

» M. Desilets continue à consacrer à l'évangélisation les loisirs que lui laisse l'enseignement. Pendant les vacances, il se propose de visiter quelques endroits qui n'ont pas encore été mentionnés.

Gilbert Desilets

» L'Eglise missionnaire belge est enchantée de ce qui se fait aux Etats-Unis pour les Belges ; elle prie Dieu avec nous pour le succès de cette entreprise et remercie les Américains de leur grande charité. L'œuvre est une et il n'y a qu'un Maître. Belges, Français, Américains, Canadiens et les autres noms, ce ne sont là que des prénoms, « Chrétiens », voilà le nom de famille. Puisse le règne de Dieu s'étendre par tout le monde. »

Nous avons tenu à reproduire ce long article dont nous avons respecté le style parfois un peu pittoresque, pour donner au lecteur une idée du travail qui s'est fait. Qu'on nous permette maintenant d'entrer un peu dans le détail afin qu'il soit possible de se rendre compte et des difficultés qu'il faut surmonter et de la persévérance qu'il faut aux hommes de Dieu qui se consacrent à cette œuvre.

Mc Donald.

Mc Donald est une petite ville qui a eu l'audace de naître au fond d'une riche vallée, qui ne dit rien au touriste ; la végétation languit, le climat est capricieux et l'air souvent empesté par les émanations des puits à pétrole ou la fumée épaisse d'une houille trop grasse. Les premiers habitants ont été des mineurs attirés là par la richesse d'un sous-sol qu'il faut à peine gratter pour trouver du charbon. Il y a aussi des sources de pétrole qui ont constitué des fortunes surprenantes, mais qui donnent moins depuis quelques années. Au début, il n'y avait guère de propriétaires qui ne comptât pas sur son terrain un ou plusieurs puits à pétrole ; quelques-uns de ces puits donnaient un revenu de cent dollars par jour. Aujourd'hui les meilleurs ne donnent pas un tel rendement pour un mois. C'est quelque chose de très pittoresque et de surprenant à la fois pour un nouveau venu, que ces peu élégantes pyramides en bois ou en fer, qu'on est obligé d'élever pour l'installation des pompes qui vont chercher dans le sein de la terre le liquide convoité et que des milliers de kilomètres de tuyaux transportent au loin dans des raffineries perfectionnées, ce qui fait qu'à Mc Donald on paye le pétrole plus cher que dans certaines autres villes des Etats-Unis. Quelques-uns de ces puits fonctionnent jour et nuit, ce qui n'est pas toujours agréable pour les voisins ; ces puits prennent un peu de repos le samedi à minuit et prolongent leur sommeil jusqu'au lendemain à la même heure.

Dans les mines qui sont toutes à fleur de terre, — c'est à peine s'il a fallu creuser quelques pieds de profondeur pour commencer l'exploitation, — une véritable armée travaille toute l'année. Le mineur rentre dans la mine sans avoir à descendre dans un puits comme cela se fait généralement ailleurs ; il se présente à l'entrée de la mine à l'heure fixée et une voiture — le dalay — l'emporte dans la galerie que les travaux de trente années ont éloignée de la rentrée. Là se trouve sa « chambre », qu'il creuse en compagnie d'un camarade ou de son fils qu'il a amené avec lui dès que l'âge légal a été atteint. Quand une chambre est épuisée, on enlève les poteaux qui soutenaient la voûte de houille pendant le travail des hommes et le temps comble le vide en faisant s'ébouler le terrain. Parfois l'éboulement suit de très près l'enlèvement des poteaux, et il s'en suit des accidents qu'un peu d'humanité de la part des autorités de la mine pourrait facilement éviter. Ici comme dans maints autres endroits, hélas ! l'argent corrompt bien des cœurs et, pour plaire à l'actionnaire, on s'occupe souvent moins de la vie d'un homme que de celle d'un mulet.

Je l'ai dit, l'exploitation a reculé sensiblement le centre du travail et le mineur qui a construit son « home » généralement confortable, depuis une vingtaine d'années, est obligé de faire de longues courses pour se rendre à la mine ou pour regagner le soir la maison qu'égaient de nombreux enfants.

Au début, soit que les bras manquassent, soit qu'il y ait une très sensible différence entre les salaires d'ici et ceux du pays, il y avait généralement un très bon esprit dans la population. Depuis quelques années,

soit que la vie soit renchérie, soit surtout que des éléments perturbateurs aient fait une œuvre discutable, l'esprit est devenu frondeur, Des éléments anarchistes et socialistes révolutionnaires ont empoisonné les esprits, surtout parmi les Français, qui ont apporté des mines du midi les vieux préjugés. Un journal français qui se publie à Charleroi échauffe les esprits en dénaturant les faits, et la morale, la paix, le progrès, l'instruction, l'harmonie n'y ont rien gagné.

Comme si ce n'était pas suffisant, l'alcoolisme est venu s'ajouter aux maux que je viens d'indiquer. Au début, les immigrants avaient apporté avec eux des plants de vigne et nos Français du midi — généralement du Gard et de l'Ardèche — faisaient eux-mêmes, un vin agréable dont ils usaient avec modération. Mais ceux du Nord sont venus, des Polonais, des Russes, des Américains ont suivi. L'argent rentrant facilement au foyer, ils ont voulu boire autre chose que le petit vin des Français. Comme il n'y avait pas encore de café autorisé, un grand nombre de maisons particulières se sont transformées en débits d'alcool et l'aisance dans la famille, la moralité dans la ville, la santé et la sécurité des travailleurs en ont souffert. Un grand nombre de ces débits clandestins ont produit de petites fortunes, mais que de ruines matérielles et morales ! Il a fallu que l'ordre soit établi. En dépit des efforts des sociétés d'abstinence totale, qui voudraient voir fermer toute espèce de débit de boissons, — ce que l'éducation de nos immigrants ne rend pas possible pour le moment, — des hôtels bien tenus ont été autorisés ; ils sont surveillés par l'autorité qui renouvelle son autorisation à période fixe et le mal, tout en

existant, se trouve cependant enrayé dans sa marche.

Pour échapper à ce contrôle qui les ennuie, des ouvriers ont fondé un club, par imitation des Américains qui s'alcoolisent avec une rapidité effrayante. Au début, ce club était un peu un foyer dans lequel la famille pouvait aller ; on y avait adjoint une société de secours mutuels, et si les choses en étaient restées là, le progrès aidant, le club aurait pu devenir une maison du peuple exerçant une bonne influence. Hélas ! de nos jours, c'est bien tout le contraire, aussi ceux qui pensent et qui aiment le peuple disent-ils tout haut que nos immigrants n'ont pas su profiter des chances que l'Amérique offre à tous ceux qui veulent « monter ».

C'est dans ce milieu que vinrent s'établir, il y a un peu plus d'un quart de siècle, quelques familles belges, qui avaient goûté au sein de l'Eglise missionnaire belge les joies de la communion chrétienne et connu la puissance d'une vie transformée par la conversion. Absolument étrangers à la langue du pays dans lequel ils venaient se fixer, les « saintes assemblées » manquaient à ces amis et ce leur fut une bien grande tristesse. Assoiffés des choses de Dieu, désireux de leur rendre témoignage quand même, ils eurent la patience d'assister à des cultes dont ils ne comprenaient pas un seul mot et aujourd'hui encore ils parlent de leur joie d'alors : « Nous ne comprenions pas ce qui se disait, mais cela ne nous empêchait pas de communier avec des chrétiens et de nos cœurs montaient vers Dieu de ferventes prières. »

Ils se groupaient dans une de leurs maisons, bien modeste alors, pour s'entretenir des choses de Dieu,

attendant dans la patience de la foi que le Seigneur leur envoyât la nourriture spirituelle dont ils avaient grande envie. Pendant quelques mois, ils connurent des temps de réjouissance spirituelle; Dieu avait répondu aux prières des exilés en leur envoyant un pasteur belge, M. Hutton, qui les entretint des affaires de leur Père. Mais un jour, jour triste pour ces amis, le pasteur annonça son prochain départ et de nouveau ce fut la solitude.

En 1886-1887, d'autres familles protestantes belges vinrent s'installer à Mc Donald ; la famille grandissait et les besoins spirituels devenaient plus intenses. Une chrétienne proposa alors l'organisation de réunions d'édification mutuelle et, après entente avec MM. Jules Charlier et Joseph Masquelier, deux anciens de l'Eglise de Courcelles-Jumet, les réunions s'établirent, et dans les cœurs il y eut beaucoup de reconnaissance.

Animé de l'amour des âmes, le pasteur de la première Eglise américaine de la cité s'occupait de visiter ces nouveaux frères dont il ne parlait pas la langue, mais avec lesquels il essayait pourtant de converser ; il leur offrit l'hospitalité dans son ancienne Eglise, que sa congrégation venait de quitter pour s'établir dans un beau temple de briques, et à partir de ce moment nos amis purent entrevoir le jour où il y aurait à Mc Donald une Eglise française.

Peu nombreux, nos frères se sentaient mal à l'aise dans un vaste local; ils préféraient l'intimité de la réunion en famille ; il leur semblait que la communion s'y établissait avec plus de force.

Il faut entendre parler ceux qui furent les hommes

de la première heure pour comprendre ce qu'il fallut de persévérance et de foi pour ne pas se laisser aller au découragement. Chrétiens, ils l'étaient certes, mais ils étaient aussi des hommes et souvent, dans leur ciel, il y eut des nuages. Les plus fidèles venaient avec joie apportant tout leur cœur à des services qui supprimaient pour un temps l'interminable espace qui les séparait de la patrie. Mais les autres, ceux qui restent dehors pour critiquer, pour décourager les forts, qui dira le mal inconscient qu'ils ont fait dans tous les temps? Nos amis en souffraient et plus d'une fois l'idée leur vint de suspendre ces réunions qui faisaient leurs délices. Heureusement, ils n'étaient pas seuls; l'Eternel veillait et chaque fois que des ténèbres obscurcissaient l'horizon, une lumière inattendue surgissait; un frère, une sœur prenait la parole et ranimaient le courage. Ce qu'on avait reçu, n'était-ce pas comme un gage de bénédictions à venir? Et on continuait dans l'espérance.

Bien qu'ayant à s'occuper des dépenses d'une nouvelle installation, ces chrétiens qui veulent garder l'anonymat n'oubliaient cependant pas l'Eglise du pays et ils prélevaient sur leurs gains des offrandes qu'ils envoyaient à leur mère spirituelle. Ces relations maintenues avec la Belgique firent que dans un des synodes de l'Eglise missionnaire belge, on pensa aux exilés. M. le pasteur Brocher, qui devait représenter l'Eglise missionnaire belge dans une assemblée religieuse tenant ses assises à Toronto, fut chargé de leur faire visite.

On comprend la joie de nos exilés lorsqu'ils connurent la grande nouvelle et les mots sont impuissants

pour rappeler ce qu'ils exprimèrent quand, un jour, ils purent se réunir pour écouter le porteur de bonnes nouvelles. M. Brocher vint les revoir plusieurs fois et s'intéressa à eux. Heureux de ce qu'il avait vu, le visiteur synodal envoya ses impressions au *Chrétien belge*, qui compte beaucoup de lecteurs en Amérique. M. J. Lheureux, qui avait habité Jumet et qui était établi au Kansas trouva, dans ce compte rendu, des noms d'amis qu'il avait perdus de vue et se réjouit d'entrer en correspondance avec eux. Il écrivit à M. Jean-Joseph Suplit des lettres affectueuses qui firent du bien à tous et un jour ce mineur, qui devait gagner sa vie, annonça qu'il allait venir à ses frais visiter ses frères. Ce jour attendu arriva enfin et Lheureux resta au milieu de ses compatriotes toute une semaine. Ce fut la semaine de la transfiguration. Lheureux avait un fils qui se préparait pour le saint ministère ; il promit de l'intéresser aux chrétiens de Mc Donald et, quelques mois après, le candidat au saint ministère venait passer une semaine au milieu des frères qui allaient, avec le secours de Dieu et le concours de la Mission intérieure de l'Eglise presbytérienne unie, devenir ses premiers paroissiens.

Il revint deux fois encore et lors de sa dernière visite des arrangements furent pris, la Mission française de Mc Donald était fondée.

Comme le nouveau pasteur n'avait pas encore terminé ses études, on attendait en priant. Le papa Lheureux venait de temps à autre et l'attente paraissait moins longue. C'est pendant ce temps que le Seigneur envoya un secours inespéré dans la personne de M. Clavir, alors dans l'Indiana. On le savait capable de

présider des réunions; aussi apprit-on avec joie sa venue prochaine. Heureux de se rendre utile, il accepta d'édifier ses frères et fut en quelque sorte le missionnaire laïque jusqu'à l'arrivée de M. le pasteur Lheureux en 1897.

M. Joseph Masquelier, qui avait eu alors la charge des réunions, céda sa place et devint le moniteur fidèle d'une classe biblique pour adultes. Les enfants, plus facilement accessibles à la langue anglaise, appartenaient à des groupes de l'école du dimanche de l'Eglise du docteur Irons.

Dès l'arrivée du nouveau pasteur, les services furent organisés ; en fait, on n'eut qu'à les continuer ; ils avaient lieu le dimanche après-midi dans l'Eglise américaine et le soir vers sept heures on se retrouvait autour de la Parole de Dieu ouverte sous un toit hospitalier. M. Delval, qui habitait alors la montagne des Belges, offrait toujours avec joie son modeste salon.

Pendant la semaine, on eut une réunion de prière ; ce fut une excellente tradition qu'on renouvelait et qui s'est maintenue jusqu'ici. Ces réunions de prière, généralement très vivantes, sont la joie et la nourriture spirituelle du pasteur.

En 1892, la mort fit à Mc Donald des visites nombreuses et inquiétantes ; elle enlevait à l'affection des fidèles deux des fondateurs de la petite communauté. Lheureux en fut attristé comme aussi tous ses paroissiens, mais rappelant à tous que nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, il continua l'œuvre et le Seigneur bénit ses efforts.

Tout allait pour le mieux; le petit groupe prenait corps, des adhésions nouvelles lui donnaient plus de

consistance, la famille agrandie vivait heureuse et dans la paix. C'est alors qu'il y eut, de la part de quelques chrétiens étroits, des tentatives de prosélytisme. Le bon sens et la fidélité des paroissiens en eurent facilement raison et la dissidence ne put diviser ceux le Seigneur avait unis. On se demande pourquoi, alors qu'il y a tant à faire ailleurs, il se trouve si souvent des personnes bien intentionnées pour s'essayer à porter la division dans des Eglises. Ce qui nous sauve, ce n'est pas tel ou tel verset de la Bible dont on accentue ou dénature le sens général, mais la foi en Celui que l'amour du Père a donné au monde pour que ce monde en croyant soit sauvé. M. Lheureux en fut-il découragé ? Il est permis de le croire ; et un jour, alors qu'on croyait le garder longtemps encore, le pasteur annonça qu'il allait partir. Il venait d'accepter un appel des missions intérieures qui évangélisent l'Ile de Porto-Rico. Le 28 mars de l'année 1903, il faisait ses adieux, puis prenait la direction du Kansas où il emmenait l'épouse qu'il avait attachée à sa vie à Mc Donald et qui lui avait donné un fils. Toutefois Lheureux ne s'éloignait pas pour toujours ; il avait promis une visite à ses anciens paroissiens avant de s'embarquer pour son nouveau champ de travail. Il revint quelques mois après pour prendre congé de ses amis et assurer aux deux anciens qu'il avait fait consacrer pendant la dernière année de son ministère qu'il se rappellerait toujours les années vécues en commun.

L'Eglise fut vacante pendant trois mois, mais les services ne furent pas suspendus, grâce au dévouement de M. le pasteur Billour dont nous aurons à

nous occuper en parlant de l'Eglise de Tarentum, M. J. Charles, de Charleroi, l'aida dans ce travail, ainsi que MM. Clavir et Victor Marlier, un des anciens de l'Eglise.

Le 30 juin 1903, l'Eglise de Mc Donald était en fête ; son nouveau conducteur spirituel était au milieu d'elle. Jeûne, bien doué, ayant fait de fortes études en Italie, en Allemagne et en Angleterre, il était l'homme dont on avait besoin. Il se mit à l'œuvre de tout son cœur et de nouveaux membres furent ajoutés à l'Eglise.

Convaincu que ce qui fait un citoyen américain, ce ne sont pas ses papiers de naturalisation, mais bien plutôt l'idéal de sa vie conforme à celui des fondateurs de la république, M. Garrou songea à établir l'œuvre sur de solides fondements et pour cela voulut lui donner un temple qui serait le temple franco-belge. Les choses n'allèrent pas comme sur des roulettes, dit-on, mais son grand cœur et son dévouement, secondés par le zèle actif des fidèles, eurent raison des difficultés et, en 1904, sans avoir cherché des secours au-dehors la mission française de Mc Donald inaugurait son temple à la construction duquel les ouvriers, le soir, après une journée de labeur pénible, venaient collaborer.

Le temple construit, il fallut songer à son ameublement. Un chrétien de Pittsburg envoya l'orgue, M. Lheureux du Kansas une fort belle Bible, et le Seigneur son Esprit. Le 12 février, au milieu d'un grand concours de fidèles augmentés par des délégations venues de Charleroi et de Tarentum, le temple était consacré au culte en Esprit et en Vérité, et une

semaine après on y célébrait la cène du Seigneur.

Il convient de signaler tout spécialement M. Jean-Baptiste Masquelier et ses frères Zacharie et Jules, ouvriers charpentiers, qui se sont mis à l'œuvre sans marchander leur peine. D'autres ont fait comme eux, les Grettens, les Nimal, les Gaty, les Suplit, etc., etc.

A partir de l'installation dans ce local, la mission a pris un nouvel essor : « Nous avons fait potage à part, » écrit son secrétaire, M. Elie Masquelier, l'autre ancien de l'Eglise. Les enfants sont revenus avec les pères et l'école du dimanche a commencé en français. Les cultes ont eu lieu le dimanche matin et le dimanche soir et la réunion de prière le mercredi.

En 1907, M. Garrou quittait provisoirement son Eglise ; on ne savait pas s'il reviendrait, mais on avait promis d'attendre quelque temps avant de songer à lui donner un successeur. C'était sage ! Au bout de quelques mois M. Garrou annonçait son retour, il revenait marié, c'est-à-dire plus fort.

Pendant les quatre mois qu'il fut absent, on s'arrangea tant bien que mal, plutôt bien en dépit de quelques prédications en anglais que les vieux ne comprenaient pas. M. Victor Marlier ne marchanda pas ses peines et quelques visiteurs de passage prêtèrent aussi leur concours. M. Elie Masquelier avait la charge des réunions de prière. Mentionnons parmi les visiteurs : MM. Brocher, Junck, Favre, Meyhoffer, Merle d'Aubigné et Monnier.

Il n'est pas de bons amis qui ne se quittent, dit-on. Un jour, M. Garrou, qui avait par trois fois refusé de répondre à un appel qui lui venait de son Eglise d'origine, l'Eglise vaudoise des vallées du Piémont, informait les siens qu'il allait devoir se séparer d'eux.

Ce fut pour tout le monde une surprise et une profonde tristesse; on avait appris à l'aimer et la séparation était imprévue; on le considérait comme de la famille et son départ était une dure épreuve.

Le secours vint au moment où on s'y attendait le moins. M. le professeur Clot visitait le Massachusetts, il rencontra le pasteur de Springfield, une correspondance s'établit entre lui et M. Garrou, et, avant que ce dernier eût pris définitivement congé de ses paroissiens, la question de sa succession était arrangée. M. Alexandre Mage vint visiter la congrégation, présida deux services, puis, à la suite de pourparlers avec le comité américain qui assure une grande partie du traitement pastoral, il fut convenu qu'il deviendrait le nouveau pasteur de l'Eglise de Mc Donald.



Madame A. Mage.

En octobre 1909, M. Garrou s'embarquait à New-York ; quelques semaines après, M. A. Mage s'installait à Mc Donald, secondé par une compagne qui lui est un auxiliaire précieux. Ils sont installés dans le presbytère qui a été bâti pendant les dernières années

du pastorat de M. Garrou. Tous deux ont organisé la jeunesse en société d'activité chrétienne : il y a des classes de français; les dames se sont constituées en une société missionnaire vivante et les réunions de prière donnent de grandes joies. L'école du dimanche, avec ses 13 moniteurs ou officiers, groupe 120 élèves; les services réunissent de 120 à 150 auditeurs et avec le concours de tous, l'Eglise rend témoignage à son Maître. On a mis à la voile, maintenant on regarde vers l'avenir. Que sera-t-il ? Ce que les fidèles voudront. Ils prient, ils s'attendent à l'Eternel, ils croient à la venue du Royaume de Dieu et ils travaillent, conscients de leur faiblesse, comptant sur la force du ciel.

Charleroi.

Nous avons vu dans la communication de M. Guillaume Charles comment l'œuvre d'évangélisation a cemmencé à Charleroi. Quant au milieu social, il est à peu près le même que celui de Mc Donald ; ce ne sont pas des mineurs qu'il faut évangéliser, ce sont des verriers, mais chez les uns comme chez les autres, c'est le même mal qu'il faut combattre, les mêmes objections qu'il faut réfuter. En un sens, il semble bien que l'œuvre ait été plus laborieuse à Charleroi qu'à Mc Donald; on n'y eut pas, dès la première heure, un noyau de fidèles autour duquel on pouvait grouper des recrues. Quoi qu'il en soit, l'œuvre commencée par Guillaume Charles s'est poursuivie par son frère Joseph et aujourd'hui l'Eglise de Charleroi compte au nombre des bonnes missions intérieures entretenues par l'Eglise presbytérienne.

Joseph Charles, nous l'avons vu, faisait une œuvre excellente au Canada, quand un appel vint l'en arracher pour continuer l'œuvre dans la Pensylvanie. Venu pour prendre la succession de son frère à Tarentum, Joseph ne s'y installa pourtant pas, car M. le pasteur Billour y assurait les services et chacun paraissait content de son activité. J. Charles se dirigea vers Charleroi où le travail ne manquait pas. En partant pour cette ville, Charles disait : « J'aime à labourer, semer, planter ; j'aime le travail agressif, la discussion ; la bataille, c'est dans mon élément. J'aime à bâtir, organiser, et dans un tel champ, mon activité pourra facilement se déployer. » Le 3 août 1898, Charles s'installait à Charleroi, il y prêchait six jours après dans la première Eglise presbytérienne, devant un auditoire assez nombreux. Charles ne se contenta pas de travailler dans Charleroi; comme à Cornwall il organisa dans plusieurs localités des services religieux. Cependant il finit par concentrer son activité à Charleroi où il y a aujourd'hui une belle congrégation qui se réunit dans un temple joliment installé.

Quand M. Charles eut décidé de visiter plus particulièrement Charleroi, il fonda immédiatement une école du dimanche et, au bout d'une année, il ajoutait sept nouveaux membres à ceux qui étaient déjà engagés dans la vie chrétienne.

A Jeannette, qu'il considérait un peu comme une annexe de Charleroi, M. Charles voyait le travail avancer lentement ; l'œuvre y était particulièrement difficile et l'esprit de grève qui agitait si souvent les travailleurs n'était pas pour disposer les cœurs à recevoir la paix. Désireux de faire œuvre utile, le pasteur

quitta Charleroi et pendant une année vécut à Jeannette ; son activité fut récompensée. Il y aurait probablement aujourd'hui une belle église à Jeannette, si le départ d'un grand nombre d'ouvriers n'avait amené d'importants changements dans la population.

A partir de 1903, M. Charles s'occupe absolument de Charleroi et dès lors le troupeau grandit, des organisations se forment parmi les adultes et les jeunes. Le 30 juin l'Eglise est constituée : elle compte 47 membres communiants et 40 adhérents. Deux anciens et six conseillers presbytéraux constituent l'autorité qui aidera et conseillera le pasteur.

Mais on est toujours hospitalisé par l'Eglise américaine ; on voudrait bien être chez soi. L'occasion cherchée se présente. Les fidèles souscrivent 5000 francs, le presbytère prend à sa charge le reste et voilà l'Eglise française de Charleroi installée dans un immeuble qui vaut 30 000 francs. Le 4 novembre 1906, on le consacre pour sa nouvelle destination et, depuis lors, ce temple a été témoin de nombreuses conversions ; les registres portent plus 160 noms et ils ne mentionnent pas les enfants ou les adultes qui ne sont venus à l'Eglise que pour être instruits par elle.

M. Charles a fait des merveilles avec son école du dimanche, de laquelle il dit qu'elle groupe 190 élèves. Les services sont généralement bien suivis et l'avenir est plein de promesses.

Tarentum.

On ne saurait parler de l'œuvre intéressante qui se fait à Tarentum parmi des verriers comme à Char-

leroi, sans rappeler le travail missionnaire de Guillaume Charles, qui fut, en quelque sorte, l'évangéliste itinérant de ce coin de la Pensylvanie. Il est grand dommage que ce frère n'ait pas écrit ses mémoires, ils nous mettraient au courant des difficultés qui furent celles des premiers temps, nous y puiserions avec joie des leçons fort encourageantes pour le temps présent. Après avoir besogné de tout son cœur, Guillaume Charles put enfin penser à la construction d'un temple ; il se mit à la recherche des fonds et bientôt ses amis et ses paroissiens ayant fait de leur mieux, il avait à sa disposition dix mille francs qu'il allait employer pour bâtir une maison au Seigneur. Infatiguable, Charles se multipliait avec imprudence, et un jour il dut déposer les armes; le 15 février, il donnait sa démission (1898) et se retirait dans le Nord Dakota, attendant que le Seigneur lui rendît la santé qu'il avait perdue à son service.

M. Billour vint prendre sa succession. Jeune et rempil de zèle pour la cause de Dieu, il continua l'œuvre de son prédécesseur, mais commit l'imprudence de s'occuper trop des choses américaines. Il semble que les fidèles de nos missions françaises aux Etats-Unis soient assez chatouilleux sur ce point. Quoi qu'il en soit, M. Billour travailla beaucoup, mais ne fut pas encouragé. Il persévéra jusqu'en 1911, puis, ayant reçu un appel de l'Eglise vaudoise, à laquelle il appartenait, il s'embarqua pour l'Italie avec sa famille. Ses collègues ont regretté son départ. Son Eglise, qui a compris l'importance de sa perte, lui rend justice et maintenant sous la direction spirituelle de M. Dantheny, autrefois au Canada, elle travaille, sous le regard du

Seigneur, à l'édification de tous. M. Dantheny est lui-même un converti de M. J. Charles, alors que ce dernier défrichait la vigne du Seigneur dans les plaines encore arides de Cornwall.

Il y aurait lieu, sans doute, de fournir quelques indications complémentaires sur les Eglises que nous avons indiquées en relevant l'Agenda Gambier. Il faut croire que ces Eglises sont heureuses, car elles n'ont pas d'histoire. Nous avons bien des fois demandé qu'on nous fournît quelques indications, mais la plupart de nos lettres sont restées sans réponse. Quelques pasteurs nous ont écrit : « Je vous enverrai prochainement les indications qui vous sont nécessaires. » Au moment de mettre sous presse, nous n'avons rien reçu. Si donc, pour cette partie de notre travail, il se trouve des lecteurs un peu surpris à cause de certaines omissions, ils voudront bien ne pas tenir l'auteur pour responsable ; il a fait de son mieux. S'il avait été possible de consulter des archives, l'auteur se serait rendu sur les lieux ; mais ces archives sont introuvables. Il serait grand temps que toutes nos œuvres d'évangélisation tinssent avec soin, comme un livre d'or de la vie de leurs différents groupements ; on pourrait vivre avec eux et, plus tard, s'il fallait compléter cet essai que nous avons tenté et dont nul ne sent plus que nous l'insuffisance, l'auteur nouveau aurait des faits, des documents auxquels il pourrait emprunter la matière sans laquelle le mieux disposé ne saurait écrire l'histoire [1].

[1] Cette remarque concerne aussi un grand nombre de stations missionnaires canadiennes. Les directeurs de ces œuvres intéressantes ont constamment promis à l'auteur des indications qu'il ne pouvait pas inventer. Nous regrettons vivement cette indifférence de quelques-uns.

CHAPITRE XII

L'émigration huguenote. —La Rochelle.

Une troisième et dernière source de recrutement pour le protestantisme français aux Etats-Unis, c'est, je l'ai dit, l'immigration huguenote au XVIIe siècle. Mais, hélas! ces colons apportaient de la patrie, des souvenirs si amers de l'intolérance et des cruautés inspirées par un clergé impitoyable et exécutées par un gouvernement aveugle, que ces malheureux, tout en regrettant la patrie qu'ils aimaient, auraient voulu oublier tout ce qui la rappelait. On a écrit des volumes sur les souffrances, les confiscations, les déchirements sans nom, l'exil de ces malheureux, et quelle douleur n'est pas la nôtre quand nous parcourons ces récits.

L'Edit de Nantes, en reconnaissant aux Huguenots leurs droits civils et religieux, exaspérait leurs ennemis. Le parti catholique s'opposait à sa mise à exécution, le parlement refusait d'enregistrer ses décrets et ne céda qu'à l'ordre exprès du roi. Henri IV lui-même n'était pas sans inquiétude au sujet de ses anciens coreligionnaires. Tout en leur garantissant la liberté religieuse, il était loin de les protéger comme parti politique. Les Jésuites chassés du royaume regagnaient leur influence à la cour; on entrevoyait le

moment où les protestants de France devraient, comme l'avait prévu Coligny, chercher un refuge à l'étranger. Là leur conscience serait respectée. Le temps de persécuter systématiquement et légalement les protestants n'était pas encore arrivé. En attendant, on se contentait de les humilier et de les affaiblir. Le massacre de Vassy avait jeté l'émoi ; de funestes pressentiments annonçaient l'orage qui devait éclater tôt ou tard. On pensa à l'exil ; on voyait quatre portes de sortie : au sud-est, on pouvait traverser le Rhône et demander un abri à la Suisse ; à l'ouest, on connaissait les possibilités d'une traversée sur l'Atlantique, et, au delà on voyait des territoires immenses sur lesquels des frères parlant une autre langue avaient construit un foyer ; au nord, il n'y avait plus qu'une petite trouée pour se trouver au milieu d'amis sur lesquels on pouvait compter ; au nord-est, on n'avait qu'un pas à faire pour rencontrer la sympathie chrétienne. On se dirigea d'abord vers ces deux dernières. Bon nombre de familles et des meilleures de la Normandie, passèrent dans les îles de Jersey et de Guernesey ; d'autres franchirent la frontière et envahirent les Pays-Bas, désireux de demander l'hospitalité aux frères de Leyde ou d'Amsterdam. De là s'organisa une émigration composée de Hollandais et de réfugiés français, sous la direction d'un homme d'action et de jugement, Jessé de Forest. Ils vinrent jeter l'ancre dans la baie de la Nouvelle Hollande (N. Y.). Parmi ces premiers colons on relève les noms suivants : La Mothe, Dufour, le Roy, Du Bon, Ghieslin, Corneille, Du Tron, De Crenne, Dumont, Campion, Carpentier, Gaspar, Martin et quelques autres. Il convient de signaler aussi

Jean Monsnier de la Montagne connu plus tard sous le nom du « savant docteur huguenot ». D'autres vinrent grossir la colonie ; plusieurs s'établirent comme fermiers à Gowanus, emplacement occupé aujourd'hui par Brooklyn. On ne négligeait pas, tant s'en faut, le côté religieux ; on organisa des cultes dans lesquels le français et le hollandais étaient alternativement employés, ce qui devait naturellement amener une corruption des deux langues.

La nomination comme gouverneur de Pétrus Stuyvesant marque une époque dans la vie politique et économique de la colonie. Il avait épousé Judith Bayard, fille d'un pasteur protestant ; cette union rapprochait les deux sections de la colonie.

A son avènement au trône, Louis XIV voulut reconnaître la loyauté de ses sujets protestants et il confirma l'Edit de Nantes par l'ordonnance que nous reproduisons en partie : « Savoir faisons que nous... avons dit et déclaré, disons et déclarons par ces présentes, que nos dits sujets faisant profession de la dite religion prétendue réformée, jouissent et ayent l'exercice libre et entière de la dite religion conformément aux édits, déclarations et règlements faits sur ce sujet sans qu'à faire ils puissent être troubléz ni impatientéz en quelque sorte et manière que ce soit. »

Des temples qui avaient été fermés par ordre de l'autorité furent rendus à leur usage primitif ; des protestants furent admis aux fonctions publiques et cela au grand déplaisir du clergé.

Par un sophisme des jésuites, — passés maîtres en ces sortes de choses dans lesquelles la conscience et la vérité sont également trahies, — on fit croire

au roi que cet engagement ne le liait qu'autant qu'il y avait des hérétiques en faveur desquels cet édit avait été proclamé. Mais que si on pouvait les convaincre de leurs erreurs, l'édit n'aurait plus lieu d'être et pourrait être révoqué. Ainsi inspiré, le roi s'appliqua à la conversion des hérétiques.

Cédant à l'influence ambiante de sa cour et aux conseils de ses confesseurs, Louis XIV entra dans la voie des réactions ; il retira l'un après l'autre les droits et privilèges accordés aux protestants. Le clergé, encouragé par ces premières victoires, devint arrogant ; il demanda et obtint la fermeture des synodes provinciaux et nationaux, le dernier tenu eut lieu en 1659.

Durant la période pacifique, sous le règne de Henri IV, les protestants étaient devenus plus nombreux et dans les affaires la plupart avaient réalisé une fortune infiniment respectable. Quand ils furent privés de leurs droits, quand les affaires publiques leur furent interdites, ils acceptèrent la situation qu'on leur faisait, au mépris du droit des gens, et s'occupèrent d'industrie et de commerce. Dans tout ce qu'ils entreprirent, Dieu seconda leurs efforts et qu'ils fussent manufacturiers, commerçants, agriculteurs, ils furent toujours parmi les plus prospères, mais ils souffraient de l'humiliation qui leur était imposée.

Ils vivaient donc comme des étrangers dans leur propre patrie. On comprend que dès lors l'idée leur soit venue de chercher au dehors des gens avec lesquels ils pourraient fraterniser sans humiliation. L'exode recommença en 1650. « La loutre dorée » (Gilded Otter) débarqua tout un chargement de colons sur les rivages de la Nouvelle-Amsterdam ; d'autres

suivirent et avec ses deux cents petites maisons qui étaient comme sorties de terre, la nouvelle cité nichée au fond de la baie sur la pointe sud de l'Ile Manhattan, sur le fort de laquelle flottait le drapeau des Etats Généraux, au loin le moulin à vent traditionnel des horizons hollandais, le pays avait un aspect qui rappelait la terre natale.

Les nouveaux colons que chaque voyage ramenait plus nombreux ne s'attardèrent pas dans la Nouvelle-Amsterdam ; prenant conseil de leurs compatriotes, ils allèrent s'échelonner sur les côtes de la Rivière Hudson où d'autres colons vinrent bientôt les rejoindre. Parmi ces derniers venus, on relève les Mathieu Blanchard, Antoine Crispel, Louis Dubois, qu'accompagnaient leurs familles. En 1657 une forte colonie venue des Vallées du Piémont se présenta au port ; ils fuyaient eux aussi la persécution qu'avait organisée contre eux le duc de Savoie ; l'histoire a enregistré cent soixante fugitifs.

Tout le pays qui s'étend entre la Loire et la Garonne, le Poitou, la Saintonge et la terre d'Aunis, avait accepté les doctrines de la Réforme ; des moines, des prêtres, des sœurs avaient renoncé aux erreurs de Rome pour se rattacher à la vérité évangélique. Les libraires et les maîtres d'école s'occupaient favorablement du mouvement religieux. C'est à cette époque que La Rochelle fait remonter sa gloire. Durant les troubles de la guerre civile, elle devint le point de ralliement des forces huguenotes. Elle résista aux assauts d'un siège qui dura neuf mois (1573). Les cinquante ans qui suivirent furent une

période de prospérité. Ses fortifications, son commerce étendu, l'intelligence et la moralité et de ses habitants firent la gloire du protestantisme français. Son grand temple, dont le prince de Condé avait posé la première pierre, se remplissait d'auditeurs attentifs. Durant quarante années, on ne célébra pas une seule messe dans ses murailles. Son collège, fondé par Jeanne d'Albret, y attira les savants du siècle, ses presses inondaient le pays d'ouvrages instructifs et édifiants. Elle fut souvent choisie pour abriter les synodes nationaux. La ville était comme saturée de vie religieuse et partout on sentait des intelligences en travail. Cette prospérité ne pouvait pas durer, Rome n'aime pas les contrastes qui signalent son infériorité. Du 15 août 1626 à novembre 1627 soit pendant quinze mois, la ville fut de nouveau entourée par l'ennemi et l'assaillant fit un tel carnage que des 30 000 habitants des premiers jours il n'en resta plus que 5000; sous les portiques on avait empilé les cadavres et les survivants, amaigris par les privations et la fatigue, passaient dans les rues comme des ombres. Enfin incapable de résister plus longtemps, cette phalange de héros rendit les armes. Au lieu de les admirer, Louis XIII décida de les punir et il ordonna que la ville dont les habitants avaient su défendre si courageusement leurs droits et leurs libertés, aurait ses fortifications rasées. C'était la ruine pour cette place forte; elle ne s'en est jamais relevée. Elle allait perdre son caractère de citadelle protestante, bien qu'elle continuât à être pour les réformés un centre d'influence morale et religieuse.

En 1661, le clergé mit le comble à ses infamies:

exhibant un vieux décret du roi, il obtint l'exclusion de tout citoyen qui professait la religion prétendue réformée. Les enfants et les femmes suivaient le chef de famille. Pourtant en 1627 un édit royal avait donné aux protestants la jouissance de cette place fortifiée.

Quand le clergé eut obtenu de la faiblesse royale cet édit qui est déshonorant pour ceux qui l'ont réclamé, autant que pour ceux qui l'ont appliqué, il fut proclamé en ville au son du tambour. Il accordait aux protestants un délai de quinze jours pour quitter la ville qu'ils avaient rendue prospère.

La triste nouvelle répandit la consternation dans tous les foyers. Croyant pouvoir se fier à la parole royale, depuis une trentaine d'années, un grand nombre de familles étaient venues s'établir à La Rochelle, beaucoup y avaient reçu le jour; c'était le foyer collectif, la petite patrie dans laquelle on avait appris à aimer la grande. Le décret ne s'occupait pas des déchirements dont il allait être la cause, pas plus d'ailleurs que de l'injustice qui l'avait inspiré, il voulait être obéi et les soldats étaient là pour lui donner force de loi. Trois cents familles subirent cette monstrueuse iniquité à laquelle on pouvait se soustraire en violentant sa conscience par une abjuration. Il n'y eut point de lâches et bien que le temps se fût mis contre les exilés, — la pluie tomba à torrents pendant trois semaines, — les plus courageux s'en allèrent; d'autres attendirent que la pluie cessât. Quand les quinze jours de délai furent expirés, les maisons furent visitées; on saisit tout ce qui était saisissable et les malheureux restés fidèles, les enfants au berceau, les femmes qui allaient être mères, les vieillards, les malades furent

impitoyablement chassés. Un grand nombre périrent; d'autres survécurent assez pour être transportés à la campagne par des amis obligeants. (Extrait de *L'édit de Nantes,* de Elie Benoit, tome III, pages 431-434.)

On trouve, dans les archives du Massachusetts, une lettre adressée au gouverneur et aux magistrats de la colonie, une lettre, sorte de requête du sieur John Touton parlant en son nom, aussi bien qu'en celui des autres réfugiés, le proscrit écrit : « Les requérants sont chassés de leurs demeures pour cause de religion et demandent au gouvernement de la colonie que la faveur leur soit accordée d'avoir la certitude de pouvoir s'établir dans la colonie avant d'entreprendre le voyage. Dans le cas où ils seraient encouragés, ils disposeraient de leurs propriétés dans la Rochelle, où il ne leur sera plus permis de demeurer longtemps. » La liste des requérants est perdue, mais il est certain qu'ils vinrent, car on en trouve, peu après Touton, établis à Boston.

Le gouverneur Stuyvesant est informé des intentions d'un grand nombre de Rochellois et d'habitants des communes voisines de venir s'établir dans la New-Amsterdam (1663).

Vue depuis la mer, La Rochelle est à peu près la même qu'au dix-septième siècle, elle a conservé ses forts Saint-Nicolas et La Chame. Un reste de l'ancien mur relie la ville à l'imposante tour de la lanterne érigée comme phare pour guider la navigation et faciliter l'entrée du port. Au temps des persécutions, cette tour fut transformée en prison d'Etat. Si nous pouvions faire parler les murailles, que de douleurs elles

nous raconteraient; certainement les fils des héros qui souffrirent là rougiraient d'avoir si peu conservé de leur grand courage et de leur foi indomptable.

C'est au milieu de ces scènes que grandirent les jeunes Bernous, les Faneuil, les Beaudoin, les Allaire et les Manigault; les rues, les places publiques et les quais où étaient les grandes maisons de commerce sont encore là, rappelant tout un passé palpitant d'intérêt. La maison est encore debout qui vit Henri de Navarre, petit garçon de quinze ans, accompagné de sa mère Jeanne d'Albret, cherchant un refuge au début de la guerre civile. La Rochelle venait d'embrasser les idées de la Réforme, on montre encore la maison qu'habitait le maire Guiton, qui dirigea avec tant d'habileté et de sang-froid la défense de 1628. En vérité chaque maison a son passé d'héroïsme et de souffrance. On a marqué la place du Bastion de l'Evangile qui a supporté les assauts furieux de l'ennemi; l'endroit où des femmes répandirent du haut des murs l'huile brûlante qui devait faire reculer l'assiégeant; la demeure d'Esther Leroy, femme de Gabriel Bernou, fait face au palais Royal, autrefois hôtel de ville de La Rochelle; le pré Maubec que Mme Bernou apporta à son mari et sur lequel les protestants exclus avaient l'habitude de se réunir dans les mauvais jours. Cette commune est maintenant dans les limites de la ville appelée « Ville Neuve ». Le « Grand Temple » prêche; vraie porte du ciel pour des milliers d'âmes, avec son frontispice sur lequel sont gravées les armes des rois de France et de Navarre. Dans l'intérieur, les bancs distincts du reste, réservés aux magistrats et aux membres du Consistoire et sur les murs près de la

chaire, les dix commandements écrits en lettres d'or sur deux tablettes; une grosse cloche appelait les fidèles au culte, ce qui n'est pas le privilège d'un grand nombre d'églises protestantes en France.

Parmi les familles en vue, on remarquait dans ces assemblées, la famille de Bernou qui faisait remonter son origine aux comtes de Bourgogne ; la famille de Pierre Jay, descendant des seigneurs Moutonneau du Poitou ; Gabriel Manigault dont le père fut l'un des premiers protestants dans le pays d'Aunis. Au nombre des premiers enfants baptisés à La Rochelle par un pasteur protestant se trouve Dara, fille de Jean Manigault et de Louise de Foix, son épouse. Jean Manigault était l'un des anciens de cette Eglise naissante. Un siècle plus tard, Isaac Manigault assistait au baptême d'Auguste Jay ; il avait accepté d'en être le parrain.

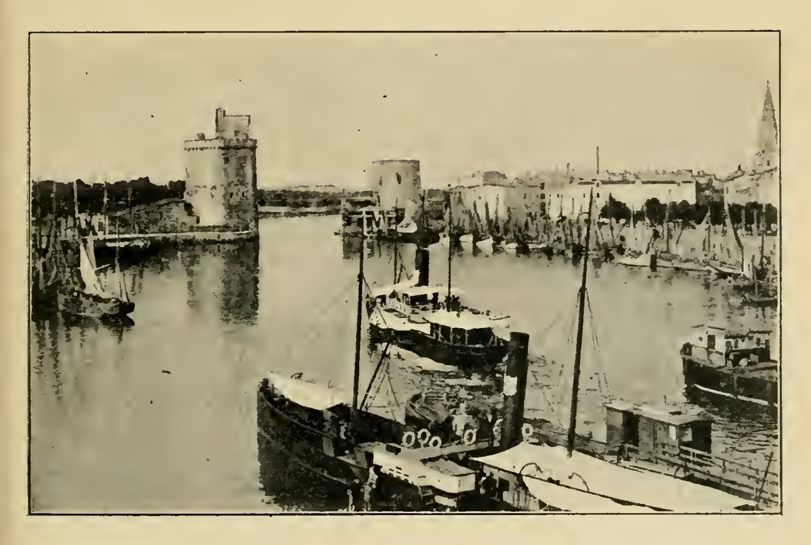
La famille Beaudoin de La Rochelle, dont le nom a subi comme tant d'autres, hélas! de malheureux changements et dont on a fait Bowdoin, dans le Massachusetts, était l'une des plus importantes de la ville. Elle descendait de Pierre Beaudoin, sieur de la Laigne, qui épousa en 1448 la fille de Jean Bureau, maire de La Rochelle. A la Révocation, une branche de la famille passa en Hollande, une autre en Angleterre ; c'est de l'une de ces branches que descend Pierre Beaudoin, qui a laissé son nom à un collège de l'Etat (Bowdoin College).

La famille Allaire est aussi parmi ces familles distinguées dont plusieurs des enfants ont exercé une si heureuse influence dans l'Eglise à l'époque de la Révocation.

Benjamin Faneuil, commerçant de La Rochelle, épousa Marie, fille d'André Bernou; Jean et André, fils de son frère Pierre, vinrent en Amérique à la même époque.

André Laurent est l'ancêtre d'une famille notable de la Caroline du Sud.

Nous avons reproduit ces noms, parce que nous les



Cliché L. Cassegrain, La Rochelle.

Port de La Rochelle.

retrouvons au Canada ; quel honneur pour ceux qui les portent de constater combien est fausse l'accusation de ceux qui disent que les protestants canadiens ne sont pas des Français, ou encore, ce qui est pire, d'être des traîtres à la race, d'avoir oublié ce qu'étaient leurs pères.

Jean et Josué David représentaient une des meilleures familles de La Rochelle. En 1572 Jean David

est envoyé comme ambassadeur auprès de la reine Elisabeth d'Angleterre afin d'obtenir son aide. En 1628, Jacques David, deux fois maire de la ville, est envoyé en mission auprès de Charles II avec lequel il conclut, au nom des protestants, une alliance. Jean et Josué David vinrent s'établir à New-York après la Révocation.

Dans les rangs de la noblesse d'Aunis, au nombre de ceux qui restèrent fidèles à leur Dieu et qui durent payer de l'exil la liberté de le servir selon leur conscience, beaucoup émigrèrent vers la Caroline du Sud. On relève les noms suivants : Paul Bruneau de Rivedouse, fils d'Armand Bruneau, conseiller, citoyen éminent que des lettres patentes rendirent noble au dix-septième siècle. Dans sa fuite en Amérique, il est accompagné par Henri, fils de son frère Arnaud. Les Chastanier, qui passèrent aussi dans la Caroline du Sud, venaient de même de La Rochelle.

David et Elie Papin appartiennent à une ancienne famille huguenote. En 1561 l'un d'eux est diacre, l'autre pasteur d'une Eglise de réfugiés à New-York.

Il faut encore mentionner les Dupont-Gabrielet, Jacques-Henri Guionneau, Jacob Palloquin, André Sigourney, Jean Auvoyneau, Daniel Bernardeau, Etienne Doucinet, Auguste Grasset, Paul Merlin, Pierre Morin, Gédéon Petit, Daniel Rayneau, les Chaillé du Maryland, les Duché de la Pensylvanie, les Pintard de New-Jersey. Nous n'avons choisi que quelques noms, parmi ceux dont on retrouve des homonymes au Canada et nous l'avons fait en pensant que cela pourrait intéresser protestants et catholiques qui liront ces pages.

Ce qui frappe, quand on revit ce passé éloigné, c'est la place importante que la religion occupait dans les occupations journalières qu'elle inspirait. On n'avait pas peur d'être traité de bigot, cela paraît évident, et pour qui pourrait émettre des doutes, il suffit d'examiner les monuments sur lesquels les inscriptions de tous genres rendent ce puissant témoignage.



Cliché L. Cassegrain, La Rochelle.

Ile de Ré.

A onze milles au N.-E. Marans, rendue célèbre par les échauffourées de la Ligue; entourée de marais salins, cette petite cité a un aspect vraiment remarquable avec sa chaussée qui l'unit à la terre ferme. Prise en 1588 par le duc de Guise, elle fut reprise par Henri de Navare à la suite de la bataille de Coutras. Quand les Huguenots furent sur le point de monter à l'assaut, les troupes s'agenouillèrent, selon leur coutume, pour invoquer la bénédiction d'en haut. Les sol-

dats catholiques témoins de cet acte de piété s'écrièrent : « Ils prient Dieu, nous serons battus comme à Coutras ».

Cet incident nous remet en mémoire ces paroles de Marie Stuart qui disait en parlant des prières de John Knox : « Je les redoute plus que les assaults des Covenanters ». Il est probable que les Amalécites durent passer par les mêmes émotions quand ils aperçurent Moïse levant les bras vers le ciel.

L'île de Ré a aussi fourni son contingent à l'émigration américaine. Donnons d'abord quelques noms: Ezéchiel Carré, pasteur de la colonie de Narrangausett ; Paul Collin, Ezéchiel Barbeault, Jean Coulon, Edouard et Elie Métayer, Jean-François et Esther Vincent, Grégoire Goujon, Marie Galais, Jacques et Jean Barbot, Moïse Le Brun, Daniel Garnier, Pierre Mounier. Tous ces noms, auxquels on pourrait ajouter un grand nombre d'autres, se retrouvent ici en Amérique et suffisent à donner une idée de la saignée qui fut faite à la France dans les années troublées qui vont de 1681 à 1686. Quelle force perdue pour les Eglises de France, pour la morale du peuple, pour la conscience française.

Mais voici plus douloureux encore pour ceux qui aiment la France ! Octobre 1685 ; l'édit de Nantes est déchiré, les dragonnades commencent. Voici ce qu'écrivait alors un Rochellois à un de ses compatriotes établi à Boston :

« Dieu veuille, dit-il, que ma famille et moi fussions avec vous; nous ne serions pas exposés à la furie de nos ennemis qui nous volent et enlèvent ce que Dieu nous a donné pour le soutien de nos âmes et de nos

corps. Je n'essayerai pas de décrire les souffrances que nous endurons. En peu de mots, je vous dirai que notre temple est condamné, rasé, que nos pasteurs sont bannis, leurs biens confisqués et condamnés à une amende de mille couronnes. Tous les temples aussi sont démolis, rasés, celui de l'Isle de Ré et deux autres exceptés. Défense nous est faite d'utiliser nos arts et métiers; on s'attend à voir les dragons pénétrer dans nos maisons, à voir nos enfants enlevés, comme ils ont fait dans d'autres communes. Un grand nombre de protestants, ma famille et moi, espérons pouvoir aller vous trouver. Si quelques-uns des vôtres osaient s'aventurer sur nos côtes avec un navire, il en tirerait grand profit. Nous comptons sur l'aide de Dieu. »

Les craintes exprimées dans cette lettre se réalisèrent bientôt; quelques jours après, huit mille soldats venant du Béarn, où ils avaient terminé une de leurs horribles missions, vinrent s'installer à La Rochelle; on les logea dans les maisons protestantes. C'est alors que se renouvelèrent les désordres et les outrages qui avaient déshonoré les bourreaux convertisseurs de la Saintonge et du Poitou. Tous ceux qui le purent s'enfuirent et il y eut plus de trois cents familles qui consentirent à être considérées comme des « nouveaux convertis ». Huit cents familles résistèrent à ces viols de conscience. Alors leurs maisons furent envahies et ce furent des horreurs pour lesquelles le langage des honnêtes gens n'a pas d'expression suffisante. C'est ce qui explique la défection des trois cents que nous avons indiquée. Les convertisseurs (?) étaient peu exigeants; ils se contentaient d'une adhésion verbale qu'on rétractait aussitôt après. Une telle attitude est

discutable, mais qu'eussions-nous fait en de pareilles circonstances? Dieu nous garde de telles épreuves. Il y en eut que cette tentation ne sut pas faire fléchir et la liste des martyrs de la foi s'allongea d'un grand nombre de noms; d'autres cherchèrent la délivrance dans la fuite, abandonnant tout pour ne porter dans la terre d'exil que leurs vertus, — ce que Bersier a appelé la conscience de la France, — qui devaient faire grandir et prospérer leur patrie d'adoption.

En vertu de l'Edit de Fontainebleau révoquant « l'irrévocable et perpétuel Edit de Nantes » la protestante Rochelle avait de toute apparence cessé d'exister au grand profit des colonies américaines. La grande maison de Pierre Jay, en bas de la Bourserie, avait été spécialement désignée aux dragons et la situation des gens devint intenable; un mot, une signature auraient suffi pour mettre fin à de tels tourments; Jay n'y songea jamais. Il décida de mettre, si possible, sa femme et sa famille à bord d'un navire qui était sur le point de partir pour Plymouth. Mais il y avait de grandes difficultés à surmonter; des croisières royales gardaient les côtes avec ordre de visiter les navires en partance. Jay réussit pourtant à mettre sa famille en sûreté et il resta probablement pour disposer de ses biens. C'était une imprudence; arrêté, il est mis en prison dans l'une des cellules de la Tour de la Lanterne et c'est à l'intervention de généreux amis catholiques qu'il recouvre sa liberté quelque temps après. Deux de ses navires étaient attendus au port; il profita de cette circonstance pour arranger les plans d'une fuite et dans la nuit il prit place à bord de l'un d'eux qui allait s'éloigner;

quelques jours après, il embrassait les siens et tous rendaient grâces à Dieu. Son fils, absent au temps de l'évasion du père, trouva, en revenant à La Rochelle, que les biens de la famille avaient été confisqués. Ne voulant pas les ravoir en les payant d'un reniement, il s'embarqua pour la Caroline du Sud et finalement vint s'établir à New-York.

Nous avons signalé ces noms entre mille autres, parce qu'ils nous ont rappelé des noms connus et fait supposer bien des drames. Il en est d'autres qui ne sont pas moins évocateurs de souvenirs ! Les Archambeau, les Boisseau, dont l'un des descendants à Montréal se réclamait fièrement de ses origines huguenotes.

Les traitements employés contre les protestants de La Rochelle étaient suivis ailleurs; on eût dit d'un ordre unique, parti d'on ne sait quelle infernale administration; le Midi en souffrit grandement et parmi ceux qui purent fuir, il y eut des Rolland, des Machet, des Baudin dont on retrouve de nos jours les descendants dans le Delaware et le Maryland. Les Duval ou les Quantin ou Cantin sont encore représentés au Canada par d'honorables familles; les Lamoureux et les Bruneau sont revenus à la foi de leurs pères.

Qui dira combien il y a eu de noms qui ont été changés, soit qu'on ait voulu échapper à des misères sans nom, soit qu'on n'ait pas toujours su conserver l'orthographe régulière et surtout la prononciation. Volontairement ou involontairement, on a laissé les Anglais dénaturer des noms qu'ils ne savaient pas prononcer et petit à petit il s'est fait des changements

inconcevables. Nous connaissons un Lavimonière, nom français s'il en fut; il est devenu en notre vingtième siècle et sans persécution Lovemoney.

Si l'on changeait les noms, il est une chose qu'on ne pouvait pas dénaturer, c'était la grande probité huguenote; ici comme en France elle n'a jamais été contestée par une seule personne honorable et il semble bien que dans la très grande généralité des cas, les fils ont continué la tradition des pères. Aujourd'hui, les descendants de ces héros ont plus ou moins perdu l'habitude du français, mais ils aiment leur langue, tout en la parlant avec difficulté et ce n'est pas devant eux qu'il faudrait s'aviser de dire du mal de la France, qui fut pourtant si dure à leurs ancêtres.

Le premier soin des fugitifs arrivés sur la terre d'exil, c'était de préparer un autel à l'Eternel; partout où ils s'établirent, ils voulurent proclamer leur foi. A la demande des Anciens de la nouvelle congrégation de Boston, Daillé fut chargé de sa desserte. Le gouverneur Dudley parle de ce pasteur comme d'un honnête homme et d'un excellent prédicateur. Très sympathique aux Puritains, mais ayant été consacré par l'évêque de Londres, Daillé fut souvent dans des situations difficiles, incapable de satisfaire aux exigences des uns et des autres. Une lettre écrite à Bernou montre quelle part Daillé prenait aux événements du siècle. Naturalisé Anglais, il avait épousé la cause de son pays adoptif et mourut en 1715. La chaire qu'il avait occupée avec fidélité fut alors confiée aux soins de M. Lemercier, un enfant de la Normandie. Après avoir fait de brillantes études à Genève,

Lemercier se retira à Londres, où l'appel de l'Eglise de Boston vint l'atteindre. On lui offrait alors cent livres pour ses honoraires.

Il y avait déjà trente ans que l'Eglise était organisée qu'on pouvait lire sur ses registres les noms que voici : André Faneuil, Bernou, Jacques Beaudoin, Daniel Johnnoh, André Sigourney. Bien doué quant à la prédication, homme de cœur et de tact, Lemercier aurait certainement réussi à faire œuvre durable. Mais déjà la jeunesse avait des faiblesses pour la langue du pays, c'était au milieu du dix-huitième siècle et les congrégations de réfugiés avaient perdu un peu de leur prestige, peut-être aussi un peu de leur vie. Pour répondre à son besoin de servir, Lemercier joignit aux soins de ses fonctions pastorales les soucis d'une aumônerie volontaire parmi les matelots. Il obtint du gouverneur de la Nouvelle-Ecosse la permission d'installer une ferme sur l'Isle des Sables et là il fit élever des animaux, en vue d'assurer des vivres pour les naufragés que l'impitoyable mer jetait sur les côtes. Le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse et celui du Massachusetts en garantirent conjointement la protection. (*Histoire et Antiquités de Boston*, par Drake, page 488. — *Historical of Nova Scotia*, vol. II, p. 269.)

L'absorption des huguenots dans les Eglises américaines continuait et, en 1748, la congrégation française de Boston devait se dissoudre. Lemercier alla s'établir à Dorchester; il y vécut encore seize ans jusqu'en 1764.

On vit longtemps encore à Boston des familles huguenotes ; il convient de signaler tout particu-

lièrement la famille Faneuil dont le magnifique carrosse armorié attirait l'attention des promeneurs. Pierre Faneuil fit construire un marché public dont le premier étage a pendant longtemps servi d'hôtel de ville ; aujourd'hui on le tient pour une des reliques de l'histoire américaine. C'est sous son toit que la liberté a fait entendre ses premiers vagissements.

Les descendants de Pierre Beaudoin honorèrent leur origine huguenote par le travail et le dévouement à la cause publique. Jacques devint l'un des premiers commerçants de Boston et pendant plusieurs années siégea au Conseil colonial. Quand il s'endormit au Seigneur, il laissait à ses enfants l'une des plus belles successions de la province, tant pour l'honneur que pour la fortune. Son fils James se distingua comme homme d'Etat; on le considère comme un grand patriote. Peu avant la rupture avec l'Angleterre, il est président du Conseil et, en 1779, c'est lui qui dirige les débats de la convention chargée d'élaborer une constitution. A la fin de la guerre, il est élu gouverneur du Massachusetts, succédant à John Hancock. Son administration a été remarquable par la fermeté et la modestie qui l'a caractérisée et quand la mort vint mettre fin à son activité, — il n'avait que 64 ans, — on disait de lui : Pendant les trente années de sa vie publique il a été un exemple autant par sa foi que pour sa charité. Le collège Bowdoin — (corruption de Beaudoin) — dans l'Etat du Maine qui faisait alors partie du Massachusetts, a été créé en son honneur. Son fils James fut en 1805 nommé ministre plénipotentiaire à la cour de Madrid. Il mourut sans lais-

ser d'enfant et avec lui s'est éteinte une famille dont la France peut s'enorgueillir.

Mentionnons encore les trois Barreau, Louis Allain, Jean Beauchamp, Gabriel Bernou, Isaac Bisson, Louis Boucher, Jacques et Gabriel Dupont, Jean Papineau, Broussard, Deschamps, René Grignon, Francis Légaré, Jean Maillet, Jean Millet, Berthlemy Mercier, Etienne Robineau, etc.

La famille Bernou mérite une mention spéciale. Nous l'avons vue au Canada, en Hollande, en Angleterre. Nous la retrouvons ici. Son chef obtint une concession territoriale de 2500 acres à Oxford à 50 miles de Boston, où avec Du Taffeau il établit une plantation dans laquelle il attira un grand nombre de ses coreligionnaires agréablement surpris par la beauté du pays. On transforma les plaines alluviales et les collines en pâturages d'un excellent rapport, arrosés par les ruisseaux qui dévalent des montagnes voisines. C'était une colonie française qui se constituait; bientôt après son installation, elle avait un pasteur, M. Boudet, qui mit sa maison à la disposition des fidèles. Le nombre augmentant, il fallut songer à construire un temple. De nos jours le touriste s'arrête ému devant les restes d'un fort et communie avec l'esprit de ces réfugiés dont les premières habitations sont encore debout.

Tout allait à merveille, et pourtant il y avait, menaçant la prospérité de ces frères, deux dangers qu'il faut indiquer : L'alcool, dont l'usage, dit un chroniqueur du temps, rend l'Indien furieux et cruel, et la venue imprévue des « Indiens du Canada ».

En 1694, la fille du colon Allard, accompagnée de

ses deux petits frères, s'en est allée au bois cueillir des fruits sauvages, on ne les a plus revus. Bien des mois après les parents apprennent que les enfants ont été enlevés et emmenés à Québec dans quelque couvent.

Etant donné l'état des esprits, il fallait s'attendre à ce que la petite colonie protestante attirât l'attention des chefs indiens du Canada toujours bien informés par des espions de ce qui se passait dans les nouveaux établissements si prospères des « Hérétiques de France. » Les jésuites s'étaient fait des amis parmi ces chefs. Un missionnaire protestant nommé Laborie, qui essayait de faire aimer son Sauveur à de jeunes Indiens, apprit de ses catéchumènes qu'ils avaient décidé de renoncer à ses leçons. Il voulut savoir quelle était la raison de cette décision et voici la réponse qu'il reçut : « La religion des Indiens de Pennacook est plus belle que la nôtre, les Français du Canada nous donnent des croix en argent pour les suspendre à notre cou. »

Le 17 juin 1700 Laborie écrivait au gouverneur : « Au sujet de nos Indiens je me sens obligé d'avertir votre Excellence que les quelques visiteurs venus pour nous voir n'avaient d'autre but que d'engager ceux qui avaient été fidèles, à s'en aller avec eux, de sorte qu'ils ont gagné la plupart et partent aujourd'hui pour Pennacook (Concord N. Y.). Je les exhortai à rester, mais inutilement. Je vois que les prêtres agissent vigoureusement et couvent quelque entreprise. »

Ce n'était pas assez pour le papisme d'avoir persécuté les huguenots en France, il voulut continuer

dans les colonies anglaises ce qu'il faisait avec tant de succès dans la « Nouvelle-France ».

On trouve encore dans le Rhode-Island un village qui porte le nom de Frenchtown à quelques milles de Kingstown. Cette colonie était formée de Huguenots venus de la Saintonge, de La Rochelle, du Poitou, de la Normandie et de la Guyenne, avec leur pasteur Ezéchiel Carré, natif de l'île de Ré. Il avait étudié à Genève et avait suivi Pierre Berthou de Châtellerault en Poitou. Je signale à l'attention du lecteur canadien : le Dr Ayrault, Jean Julien, Daniel Lambert, André Arnaud, la veuve Galz, Pierre Lemoine, Etienne Lavigne, Moïse Lebrun, Jean Beauchamp, Jean David, Jacob Ravier, Daniel Legendre, Daniel Renaud, Belair, Jean Lafond, François Légarcé, Deschamps, etc., etc.

Les débuts furent rudes; mais, remarque le docteur Ayrault, nous avons eu la consolation de pouvoir servir Dieu selon les lumières de notre conscience éclairée par l'Evangile.

Malheureusement eux aussi eurent à souffrir de l'incursion des Indiens et des Français venus du Canada ; on s'attendait à voir paraître toute une flotte sur les côtes. On soupçonnait les jésuites d'avoir des espions à New-York, à Boston et un peu partout dans la Nouvelle-Angleterre. La présence de Français prétendant être protestants venus de France suffisait pour créer un certain malaise dans les esprits, ce qui motiva de la part des autorités la délibération suivante : « Considérant qu'il y a parmi nous des messieurs français et autres qui prétendent être protestants et qui sont peut-être papistes et ennemis de leurs majestés et du

bien public, il est décidé en conseil de demander à Son Excellence le gouverneur s'il ne serait pas nécessaire de faire une enquête et d'exiger le serment d'allégeance à nos souverains le roi Guillaume et la reine Mary et de considérer comme ennemi quiconque s'y refuserait. » En mars les colons français durent comparaître devant les magistrats à Warwick et faire le serment d'allégeance. Les réfugiés le firent bien volontiers, tout en craignant que l'on mît en doute leur sincérité. Leur pasteur saisit l'occasion qu'on lui donna à Boston de dire un mot pour dissiper tout soupçon : « Notre petite colonie, dit-il, vous sera bien obligée si en quelque sorte vous voulez bien la protéger contre les calomnies ou des soupçons injurieux. » Ces quelques mots n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendait, la colonie se dissout et vint s'établir à Boston et à New-York, où tous furent accueillis avec joie et cordialité. La dispersion ne fut pas totale; les familles Lemoine et Ayrault restèrent. Le nom des Lemoine a été changé, on en a fait Money, mais nous ne pouvons pas expliquer à la suite de quelles altérations de prononciation.

Le docteur Baird a écrit des volumes sur l'émigration huguenote, encore est-il qu'il n'a pas suivi toutes les familles établies dans l'intérieur du pays, absorbées presque dès leur arrivée, parce que heureuses d'oublier un passé douloureux. Ces quelques pages suffiront pour faire comprendre la place qu'on leur a faite et qu'elles ont occupée. Le rapprochement de ces deux races a été pour elles un bienfait mutuel. L'esprit vif du Français servait à aiguiser l'esprit pénétrant du Yankee. La persévérance du huguenot,

acquise durant les temps sans fin de la persécution, fortifiait l'énergie du colon anglais trop confiant par nature (self relient).

Le calviniste trouva un frère dans le puritain; l'accueil généreux de l'Eglise d'Angleterre pour les pasteurs réformés stimula les Eglises congrégationalistes et réveilla dans les cœurs les plus nobles sentiments.

Dans les relations sociales, les Rochellois pouvaient sans aucun malaise avoir une place prépondérante; ils se mélangèrent bientôt avec l'élite de la capitale de l'Etat. En somme il n'y eut de déception pour personne et l'estime fut mutuelle.

Les huguenots, qu'on a présentés à tort comme des esprits moroses, ennemis d'une saine gaîté, communiquèrent un peu de leur entrain à la société austère des puritains. Ils développèrent chez eux l'amour de l'art qui se manifesta par la culture des fleurs. Ils apportèrent et communiquèrent à leur entourage ces convictions qui ne sont pas moins fortes parce qu'elles sont accompagnées d'une certaine modération et d'une certaine souplesse dans les questions qui ne sont pas d'une importance vitale. Ils apportèrent aussi l'amour de la liberté non moins sincère parce qu'il s'associe à une tolérance qui a été acquise à l'école de la souffrance.

CONCLUSIONS

En parcourant ces pages, le lecteur a certainement compris le but des premiers missionnaires. Ils ont voulu donner au peuple les saintes Ecritures : révélation de Dieu aux hommes par Jésus-Christ, seul guide de foi et de morale que Rome a tant d'intérêt à laisser dans l'ombre.

On a compris en second lieu que le but final était de réveiller les consciences et de faire sentir le besoin d'un salut si généreusement offert.

Nous avons vu que cette entreprise était une œuvre de revendication ; reprendre le terrain perdu; non en vertu d'un droit, mais comme un devoir chrétien et patriotique et comme un privilège : car heureux est le porteur d'une bonne nouvelle.

Nous avons assisté au départ et nous nous sommes rendu compte de l'Esprit qui animait les organisateurs de cette œuvre, le dévouement des hommes de la première heure, le renoncement de tous, missionnaires et convertis.

Nous avons essayé de montrer au lecteur et sous leur jour véritable ces protestants groupés ou isolés. Ces modestes succès ont provoqué une opposition acharnée et systématique de la part du clergé ; de là nous avons dû nous mettre sur la défensive et dénoncer les erreurs et les superstitions qui nous séparent

de l'Eglise romaine, ce qui involontairement nous a entraîné à la controverse et a donné à notre protestantisme un caractère agressif. Ce n'est pas son but; son but est d'éclairer et de sauver, car le protestantisme n'est pas négatif; il affirme de grandes vérités. Il est une vie; nous n'avons pas suffisamment compris ce côté-là, le protestant nie certaines erreurs parce qu'il croit. Or, croire c'est vivre.

Les âmes d'élite chez les catholiques et les protestants se comprennent au fond sans toujours se l'avouer et tendent vers le même but; tous désirent une réforme, mais ne s'entendent pas sur les moyens à suivre. Les premiers croient qu'une réforme viendra du dedans, que l'Eglise de Rome contient assez de vérité pour jeter au dehors toute l'écume. Les seconds, les protestants qui l'ont cru, au souvenir de la Réforme, ont perdu toute espérance de ce côté; les quelques prêtres convertis à l'Evangile ne suffisent pas pour nous faire espérer une réforme au sein de l'Eglise même. Il est vrai que Montalembert, une des plus belles âmes du catholicisme, écrivait à son ami Hyacinthe Loyson : « Vous ne servirez bien la cause qui nous est si chère qu'en restant au-dedans, au lieu de vous laisser entraîner et rejeter au dehors ». Il avait tort. Il le vit bien en 1870 au Concile, qui, par la proclamation de l'infaillibilité rendit toute réforme impossible. Hyacinthe Loyson, qui croyait que la réforme devait venir du dehors, abandonna l'Eglise. Il resta à mi-chemin; il aurait rendu de plus grands services à la cause de l'Evangile en allant jusqu'au bout. C'est la position franche prise par Luther

qui a fait les succès de la Réforme du XVIe siècle. Il ne suffit pas de la désirer, il faut agir.

Nous n'ignorons pas le mouvement moderniste, très significatif dans le monde catholique. Le modernisme a pris naissance dans le mécontentement qui s'est manifesté dans la conscience catholique. Il est une protestation contre les innovations consacrées par le pape et les Conciles de cette Eglise.

Comme le protestantisme, il a ses nuances ; avec le Père Tyrrell il est dogmatique en Angleterre ; avec l'abbé Loisy, il est critique en France ; et avec Don Romulo Murri, il est religieux en Italie. Toutes ces nuances sont marquées par le désir de remonter aux sources apostoliques.

S'il est conséquent, le modernisme devra se séparer de Rome, se déclarer protestant évangélique, faire cause commune avec la Réforme ou avec le protestantisme moderne. A moins que, timoré, il ne reste à mi-chemin comme les vieux catholiques, — comme Dœllinger en Allemagne, — Hyacinthe Loyson en France. Alors on s'apercevra que le vrai remède est une réforme radicale : la revision des formules humaines et défectueuses de l'enseignement religieux, des catéchismes, des histoires saintes, des traités de dogmatique — pour les mettre d'accord avec l'enseignement purement scripturaire.

Montalembert écrivait à son ami quelque temps après : « Vous souffrez comme moi et avec moi de la grande misère de notre temps : du silence complaisant et servile de tous les catholiques, en face des triomphes et des folies de ce fanatisme rétrograde qu'on ose nous représenter comme la vérité souve-

raine et infaillible ; c'est pourquoi je vous le dis en toute vérité, personne, dans toute l'Eglise, ne m'intéresse et ne me console autant que vous ; car personne n'a, autant que vous, le courage de tout voir et de tout dire[1]. »

Ce privilège de tout voir et de tout dire, les protestants le réclament, car ils ne croient pas qu'il y ait une réforme possible au sein du catholicisme en dehors de la prédication de l'Evangile qu'il faut répandre ; faire connaître, afin que soit vraiment connu le Christ des évangiles, seul docteur capable de nous délivrer des maux dont nous souffrons ; qu'il s'agisse de souffrances individuelles ou sociales.

Pour nous, protestants, il ne nous suffit pas de con-

[1] En novembre 1869. à la veille du concile qui devait proclamer l'infaillibilité du pape, Montalembert écrivait au docteur Dœllinger : « Je vous jure que si j'entrevoyais un moyen d'être admis au concile, rien ne m'arrêterait. Tout misérable que je suis, j'essayerais de me traîner jusqu'à Rome et quand même une fois arrivé je ne dusse ne point obtenir la parole ; j'irais ne fût-ce que pour protester par ma présence, par le triste et intrépide regard dont parle Bossuet contre les bassesses qui vont se produire et qui risquent de triompher. Moi qui ne suis rien et n'ai jamais rien été dans l'Eglise, mais vous qui êtes incontestablement le premier homme de l'Eglise d'Allemagne, comment pourriez-vous décliner la mission de la défendre et de la représenter dans cette crise formidable.

» Vous admirez sans doute Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans ; vous l'admireriez bien plus encore si vous pouviez vous figurer l'abîme d'idolâtrie où est tombé le clergé français ; cela dépasse tout ce que l'on peut imaginer. »

Quatre mois après qu'Hyacinthe Loyson fut sorti du couvent des Carmes, Montalembert lui écrivait : « Jusques à quand durera l'empire de ce terrorisme exercé par ce journalisme soi-disant religieux, dont il n'y a pas d'exemple antérieur dans toute l'histoire ecclésiastique ; je cesserais d'être catholique si je pouvais croire que l'Eglise dût se personnifier dans de tels hommes ou sanctionner de tels principes ou de tels procédés. »

naître les erreurs, les abus et les superstitions de l'Eglise de Rome, il nous faut la vie cachée en Christ entretenue par un commerce constant avec les saintes Ecritures qui nous le font connaître; la controverse a une mission à remplir, mais la vie chrétienne, dans la famille, dans la société civile et religieuse en a une plus belle encore.

Nous avons le bonheur de vivre à une époque où les convictions religieuses s'affirment. Ce vingtième siècle de lumière et de progrès nous donne des preuves indéniables de la vitalité du sentiment religieux en l'homme.

Le catholicisme qui regrette le passé est forcé de se réveiller s'il ne veut pas consentir à un effacement complet. Ses apologètes nombreux le défendent avec une ardeur qui fait honneur à leurs convictions. Autrefois, il en appelait aux autorités civiles qui le soutenaient. Aujourd'hui il ne peut compter sur elles avec la même assurance; il a dû se chercher des défenseurs dans son propre foyer. Certes il ne manque pas d'écrivains batailleurs, orateurs de talents, hommes politiques plus encore que religieux, plus dévoués aux intérêts de la papauté qu'à ceux du christianisme dont ils affectent de prendre la défense.

En invoquant de vieilles traditions, en regardant sans cesse en arrière, n'exposent-ils pas l'Eglise qu'ils veulent défendre aux destinées funestes et fatales de la femme de Lot et ne risquent-ils pas de la voir se transformer, au centre du monde, en une colossale statue de sel? Il y a, si nous voulons vivre, un passé auquel il faut se rattacher, — à ce passé judéo-chrétien — et à la foi qu'il nous a léguée. — Soyons fidèles

à ce passé apostolique. — Et, tout en nous inspirant à cette source, seul point de départ du christianisme, n'oublions pas la perspective qui nous est proposée et sans laquelle le passé perdrait sa valeur.

Soyons reconnaissants de ce que le protestantisme, sorti du sein de l'Eglise de Rome, s'est développé avec une rapidité dont on se rend difficilement compte; outre les grands pays au sein desquels le catholicisme a dû capituler au seizième siècle, le siècle dernier a vu le protestantisme faire des progrès prodigieux dans bien d'autres contrées. Dans l'Allemagne centrale, aux Etats-Unis, au Canada, dans le Sud-Africain, en Australie, des milliers d'Eglises sont érigées par les fidèles nouvellement groupés, anxieux de conserver leur foi et de la répandre.

L'intérêt laïque qui se manifeste pour la propagation de l'Evangile dans tout le monde protestant est un signe des temps. N'est-ce pas le remède qu'il faut aux maux qui nous menacent, un avertissement donné aux forts, afin qu'ils cessent d'opprimer les faibles; aux gros de ne pas manger les petits? L'Evangile veut rétablir l'équilibre social et par-dessus tout montrer le salut en Christ. Dieu travaille dans les consciences. Le capital a un rôle à jouer. Il est appelé à féconder le travail des ouvriers de nos villes et de nos campagnes; dans notre civilisation moderne, on ne peut s'en passer. Voilà comment le chrétien comprend le socialisme. — Ce socialisme-là, différent du système socialiste d'Auguste Comte, ne détruit rien, ni la famille ni la propriété, ni la religion. Réconciliateur, il relie les intérêts terrestres aux intérêts célestes. Il justifie les espérances de la vie éternelle par l'accomplisse-

ment des devoirs présents. La mort n'est plus qu'un incident dans la vie de l'homme.

L'amour que nous portons à notre peuple nous fait désirer ardemment qu'il entre dans ce mouvement, qu'il y prenne part et partage avec le grand public chrétien le bonheur et les privilèges que procure la foi aux vérités évangéliques.

*
* *

Voilà le côté religieux de la situation. N'avons-nous rien à dire du côté temporel? Que sont devenus, que deviennent ces groupes de protestants? Nous traversons une période de prospérité vraiment remarquable. Dans les vieilles provinces, les produits de la laiterie et de l'élevage sont considérables et, dans les nouvelles, la production du blé dépasse toute attente. Nous avons contribué pour notre part à ce développement rapide. Dans bien des endroits, nous n'avons pas suivi, nous avons précédé, mis en contact avec l'élément progressif (lisez protestant), nous avons profité de la leçon de choses qu'il nous a donné. Quiconque a des yeux pour voir, observera l'évolution opérée dans l'aménagement des maisons, dans le confort. Peut-être avons-nous trop appuyé sur ce côté et pas assez sur ce qui nourrit l'intelligence et le cœur. Il faudrait voir dans chaque famille, à côté d'une Bible ouverte, un bon journal sérieux, un journal qui traitât des questions agricoles et même un journal hebdomadaire, qui vous tient au courant des questions du jour; un sou par jour peut accorder ce luxe profitable, — c'est le meilleur placement.

Le protestantisme français, commencé dans les dis-

tricts ruraux, en est sorti, s'est étendu, est devenu entreprenant. On a vu des jeunes gens, sans autre capital que leur jugement, leur persévérance, et le crédit de leur honnêteté, se faire une place dans l'industrie et les fabriques de tout genre. C'est ainsi qu'à Saint-Hyacinthe, à Marieville, à Namur, à Joliette, à Roxton Pond, à Nawcook, les principales industries sont entre les mains des protestants français canadiens. Nous n'avons qu'à mentionner les Duclos, les Gillet, les Charron, les Vassot, les Baltock, les Gendreau, pour nous en convaincre.

De cette sphère pratique, le protestantisme a évolué et est monté dans des sphères plus élevées. On l'a vu prendre sa place dans la Mission évangélique, dans l'enseignement primaire, normal, académique et universitaire. Il s'est frayé un chemin dans les professions libérales, médecines humaine et vétérinaire.

Enfin, plusieurs de nos gradués de l'Université sont arrivés à la jurisprudence. Elle compte parmi nous de ses meilleurs représentants, dont quelques-uns ont été choisis pour régler des questions internationales. D'autres se sont sentis entraînés vers l'étude des sciences. La Faculté des sciences appliquées en a vu plusieurs arriver aux plus hautes distinctions, dans l'étude de la géologie, de l'application de l'électricité, la chimie et les mines. En faisant une revue du protestantisme français, nous voyons qu'il fait bonne figure, quoiqu'il soit représenté par une petite minorité. Le protestantisme français ne suit pas. Il va de l'avant. C'est dans un sentiment de reconnaissance envers Dieu qui nous a donné son Evangile que nous constatons ces évolutions qui nous ont sortis des rangs les moins favori-

sés de notre époque, pour nous faire prendre notre large part dans les diverses branches de notre civilisation moderne.

Honneur oblige! Ce sentiment de légitime reconnaissance nous a fait contracter de nobles devoirs dont l'accomplissement contient sa récompense. L'enfant a des devoirs vis-à-vis de sa mère; l'étudiant, vis-à-vis de son *alma mater*; le chrétien, le citoyen, vis-à-vis des institutions qui l'ont développé, envers les grands principes du protestantisme qui l'ont émancipé et fait trouver la paix de l'âme et l'espérance d'une vie éternelle.

APPENDICE

Un certain nombre d'illustrations n'ont pas été introduites dans le texte. Quelques-unes, qui se rapportent à un passé que nous n'avons pas connu, étaient sans indication, et nous avons dû, au retour de notre voyage en Suisse, nous rendre à Montréal pour les identifier. Quand nous avons su où il aurait fallu leur faire une place, il était trop tard, on avait tiré les bonnes feuilles. Pour d'autres illustrations, les portraits de nos amis Morin, Samuel Rondeau, T. G. A. Côté, nous sommes sans excuse et nous exprimons tous nos regrets de ce fâcheux contre-temps. Ce n'est pas chose facile, chers lecteurs, de diriger la publication d'un ouvrage qu'on ne connaît pas dans tous ses détails, surtout quand les presses d'où doit sortir l'ouvrage fonctionnent sur un autre continent.

A. M.

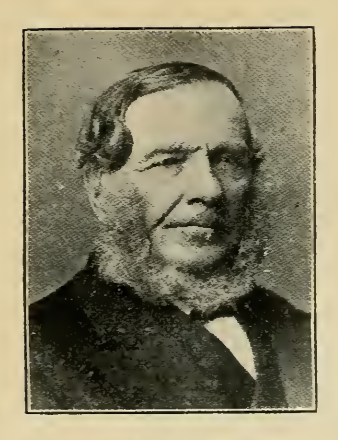


Mme C. Coussirat.

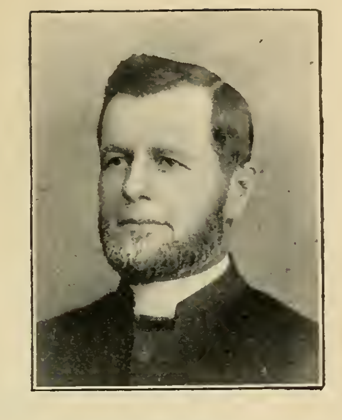
Mme C. Coussirat. (Voir tome I, page 270 et suiv.)

Personnel enseignant de l'Institut Sabrevois.

Au premier plan, à gauche, M. le directeur Benoît. Tout à fait à droite M. Duougados. (Voir tome I, p. 245.)



M. Vessot.



C. A. Tanner.

M. Vessot, père de M. le pasteur Vessot d'Ottawa. Un des premiers ouvriers de l'œuvre missionnaire française. Contemporain de M. et Mme Amaron, dont le fils, Calvin Amaron, est actuellement pasteur à Québec. (Voir tome I, p. 147, 148.)

M. C.-A. Tanner. (Voir tome I, p. 231.)



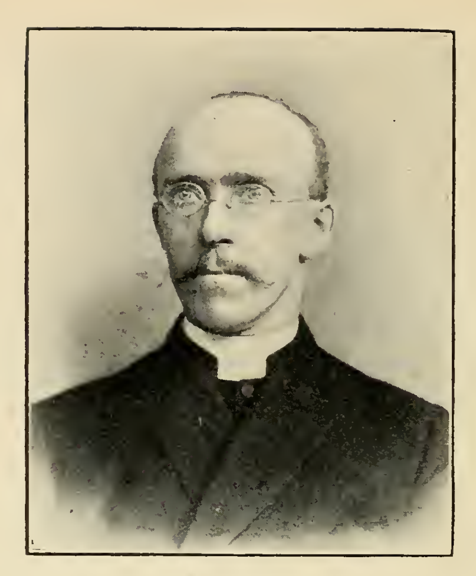
Samuel Rondeau.



T. G. A. Côté.

M. le pasteur Samuel Rondeau, un des nombreux cousins du sympathique rédacteur en chef de l'*Aurore*, a été successivement pasteur au Canada et aux Etats-Unis, où il a travaillé avec les Côté, les Amaron et les Provost. Il quitta Fall River pour entreprendre un travail de géant dans l'ouest canadien. (T. II, p. 181.)

M. Thomas G. A. Côté,[1] pasteur de l'Eglise Lowell. (Voir tome II, p. 181.)



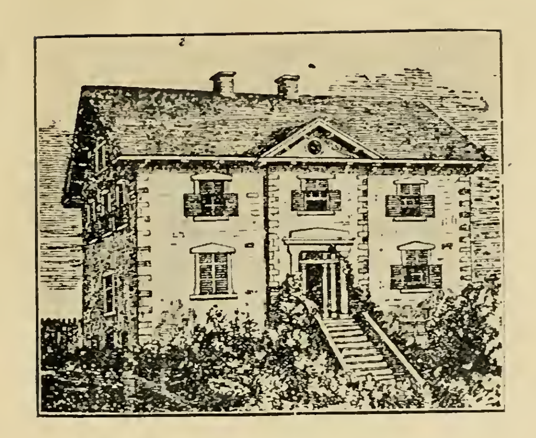
M. Langlois.

M. le pasteur Langlois, actuellement au service de l'Eglise de Joliette.



Log House.

C'est dans cette modeste construction que Mme Feller et M. Roussy ont commencé l'œuvre qui est devenue celle des Instituts Feller de la Grande Ligne. (Voir tome I, p. 244.)



Maison des filles à la Pointe-aux-Trembles.

La maison des filles à la Pointe-aux-Trembles est aujourd'hui unie au corps principal par une vaste chapelle. (Voir tome I, p. 307.)



Ecole de Belle-Rivière.

(Voir tome I, p. 149.)



Première assemblée générale des missionaires protestants canadiens français.

Au centre, avec sa grande barbe blanche, M. Chiniquy. Le second à sa gauche M. Duclos, qui a près de lui M. Rivard, l'auteur du Recueil des chants évangéliques en usage dans les églises du Canada.



W. Chodat.



Prof. J. L. Morin.

M. Chodat a débuté comme élève à l'Institut Méthodiste. Il est devenu maître en 1906. Pendant ses années d'enseignement il a consacré ces loisirs à l'étude de la théologie, et, après sa consécration, qui a eu lieu en 1911, a continué ses services à l'Institut Méthodiste jusqu'au terme de l'année scolaire 1912-1913. Il est maintenant pasteur de l'Eglise Méthodiste de la rue Delisle.

M. J.-L. Morin, aujourd'hui professeur à l'Université Mc Gill de Montréal. Un des gendres de feu le Père Chiniquy. A été pasteur de l'Eglise Saint-Jean de Montréal. (Voir tome II, p. 176.)



J. Waltier.

Nous avons parlé de M. Waltier dans les relations concernant les Instituts de la Pointe-aux-Trembles et l'école de l'Eglise La Croix. Dans ces deux institutions ce travailleur infatigable a su mériter l'estime de ses élèves.



Chapelle Saint-Damase.

L'œuvre a été fondée par MM. Chiniquy et J. Morin.

IN MEMORIAM

Si M. Duclos eût été là pour mettre le point final à son manuscrit, s'il eût donné lui-même le « bon à tirer, » son œuvre eût été plus complète, moins imparfaite surtout. Mais Malherbe l'a dit :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Duclos n'a pas eu le temps de crier; son Dieu l'a pris en pleine activité pour le faire monter plus haut. Le dimanche qui précéda son appel, M. Duclos assistait au culte aux Planches dans le temple de Montreux, il communia des mains de M. le pasteur de Haller. En nous parlant de ce service qui l'impressionna beaucoup, M. Duclos disait : « J'ai eu le sentiment que le Seigneur me prenait à lui une seconde fois, votre chère mère était alors si près. »

Ils sont unis maintenant, leur séparation ne dura que trois ans et demi.

Ce temps parut long à notre cher disparu, il eût été raccourci de moitié si pour faire plaisir aux siens et à ses amis, Duclos n'eût pas continué à s'occuper de l'œuvre de son Maître, si, descendant de la chaire, il n'eût pas

pris la plume. O mon Dieu, pourquoi n'as-tu pas permis qu'il la tînt quelques semaines encore, son œuvre eût été achevée ? Elle eût porté l'empreinte de son auteur. Il était, a-t-on dit, un causeur aimable et savait toujours demeurer dans la charité. Discutait-il ! jamais de propos aigres n'altérait son sourire et ses lèvres jamais ne s'ouvrirent pour une calomnie. Ces dons qui le firent apprécier dans la société, même dans la société catholique il les a transportés dans la chaire et ses cinquante années d'enseignement et d'exhortation ont été cinquante années durant lesquelles il a donné des conseils, causé comme le ferait un père ou un ami. Il n'était pas l'orateur aux périodes qui enlèvent, il était la voix qui vient du cœur et qui trouve le chemin du cœur.

Avant qu'une attaque, soigneusement cachée aux siens, n'eût quelque peu atteint ses facultés intellectuelles, Duclos était un écrivain qui savait se faire lire et l'allocution qu'il fit près du cercueil du Père Chiniquy, comme le discours qu'il prononça aux funérailles du docteur Coussirat rencontrèrent l'approbation de tous. Au cercle littéraire français, ses causeries faisaient les délices de chacun et ses travaux écrits étaient suivis avec intérêt.

En dehors des obligations de sa charge pastorale, il donnait beaucoup de son temps, beaucoup trop vers les dernières années de sa vie. Il y eut des jours où il reçut chez lui plus de trente ouvriers qui venaient lui demander de l'accompagner dans telle ou telle usine afin qu'on leur donnât du travail sur sa recommandation. Jamais il ne refusa un tel service.

Infatigable correspondant, il était en relations avec plusieurs pasteurs du continent et les lettres qu'il en re-

cevait souvent lui apportaient de nouvelles charges. C'est par dizaines qu'il faut compter les jeunes hommes qu'on lui confiait dans l'espérance qu'« un changement de milieu faciliterait un relèvement désirable ». Quand il commença, cette œuvre de sauvetage lui était relativement facile, il pouvait suivre ses protégés et les porter en quelque sorte. Quand les années lui imposèrent des précautions qu'il négligea trop souvent, il fut quand même le bon Samaritain. Jusqu'à sa dernière heure il s'est dépensé pour les autres; le 12 septembre, la veille de sa mort, il écrivait encore à un jeune homme pour lui envoyer un peu d'argent qui lui avait été confié par un pasteur de Genève.

Une jeune personne arrivait-elle à Montréal; la société des Amies de la Jeune fille connaissait l'adresse du pasteur Duclos, et sa protégée était sûre de trouver, au foyer pastoral, un accueil cordial autant que chrétien. Des émigrés, il en a secourus par centaines et on ferait difficilement un tour dans l'une de nos colonies françaises ou belges établies dans le Far-West canadien sans rencontrer des hommes, des femmes, voire même des tout jeunes, pour lesquels Duclos fut à la fois, l'ami, le conseiller et trop souvent, hélas ! le prêteur à fonds perdus.

Les étudiants français du Collège presbytérien connaissaient aussi la maison de la rue Mance, plus tard celle de la rue Prince Arthur, c'était un peu le home. On y était reçu comme en famille et la table frugalement servie était ouverte à tous. Parfois, quand la bourse était par trop plate, l'étudiant se rappelait encore la maison Duclos et rarement il en repartait sans emporter quelque prêt que souvent plusieurs oublièrent de rendre. Ils ont

fait pour d'autres ce que j'ai fait pour eux, disait Duclos en rappelant ces faits, ils sont quittes.

Le Seigneur l'a béni en lui donnant une belle famille, deux fils et trois filles lui survivent. A la suite de l'incendie dont il a été parlé dans son livre, la fortune de Duclos fut tout à fait perdue, et il y eut des créanciers pressés de répandre sur le compte du pasteur des bruits que Duclos n'a jamais voulu entendre. Sans rien demander à personne, il était sur ce point d'une délicatesse outrée, il continua sa route, assurant à ses enfants la belle éducation qui a conduit les fils au barreau et qui a fait de ses trois filles des femmes accomplies; l'une d'elles est femme de pasteur, elle apporte dans son ménage les qualités de cœur de son père et le dévouement, l'oubli de soi incomparables de sa mère.

En Suisse, Duclos s'était fait des amis qui nous ont entouré pendant notre court séjour sur les bords du Léman; tombé en plein travail sur une terre étrangère, il n'a jamais été seul. Dès que la mort a eu achevé son œuvre, Duclos eut près de lui le frère d'un ancien condisciple, M. Ed. Gonin, de Lausanne, à qui nous exprimons toute notre reconnaissance. Les belles-sœurs et les nièces de Duclos, appelées en toute hâte, vinrent de Neuchâtel et la famille de Montréal fut avisée par câblogramme. Le lecteur pressent ce qui se passa alors, ce fut un coup de foudre pour tous ceux qui connurent le douloureux événement. Par câblogramme on donna des ordres pour que le corps du défunt fût envoyé au Canada et la veille du départ, dans le salon de la maison où la main de Dieu l'avait atteint eut lieu le service funèbre. Service émouvant s'il en fut. Duclos qui avait tant de relations était entouré d'amis de la veille; ses nièces

étaient les plus proches parentes. M. le pasteur Gagnebin de Genève, un parent par alliance, s'était malgré son âge et la maladie imposé les fatigues du voyage pour rendre un dernier hommage à un ami qu'il croyait devancer. L'adjudante Robert, de l'Armée du Salut, vint apporter à cette cérémonie le tribut de la reconnaissance. Elle avait été pendant plusieurs années au service de l'Armée à Montréal, Duclos l'avait reçue comme une sœur et pour lui procurer un peu de repos l'avait invitée à passer les vacances dans sa modeste maison de campagne. L'adjudante Robert a rappelé ces souvenirs en rendant hommage au défunt qui s'oublia trop pour les autres. Beau reproche que celui-là et comme nous voudrions pouvoir être digne qu'il fût un jour adressé à notre mémoire.

Quelques semaines après, la dépouille mortelle de Duclos touchait le port de Montréal, c'était le 6 octobre. Le 8, à 2 heures de l'après-midi, à l'église La Croix, qu'il avait fondée, tout un peuple entourait les restes de l'homme de bien qu'on pleurait. Présidé par M. le professeur Biéler, le service religieux fut douloureusement émouvant. En les accentuant, les principaux orateurs relevèrent les traits que nous avons indiqués.

Dans une prière touchante, M. le principal Brandt, pasteur, remercia le Seigneur de ce que Duclos, quoique mort, parlait encore. « Ce qu'il nous dit, en cet instant solennel, c'est ce que doit entendre et pratiquer la génération qui monte pour préparer au Canada des chrétiens et des patriotes, car Duclos fut à la fois un protestant fidèle et un Canadien fier de son pays ». Il nous est agréable de relever ce témoignage pour l'opposer aux prétentions intéressées de ceux qui, dans notre province

de Québec, comme ailleurs, s'en vont répétant sans preuve et sans conviction qu'il n'est pas possible d'être protestant et canadien français [1].

A. M.

[1] Canadien et Français, Duclos l'était de toute son âme. Sa famille est une des plus anciennes du pays puisqu'en 1646 on trouve déjà un Gabriel Duclos, venu de Sailly, natif de Noraie, établi à Québec. Six ans plus tard Gabriel Duclos épouse, à Montréal, Barbe Poisson, dont on a relevé la courageuse intervention lors d'une attaque des Iroquois (voir notre paragraphe sur les Héroïnes). Un descendant de Gabriel Duclos fut juge au Tribunal civil et criminel, un autre journaliste.

Nous n'avons pas pu retrouver les notes au moyen desquelles Duclos avait établi sa conviction. Nous nous souvenons toutefois qu'il avait trouvé des indications précises qui lui permettaient de considérer Gabriel Duclos comme un de ses aïeux.

FRAGMENTS

Simple explication.

Nous avons trouvé dans les papiers de l'auteur des notes éparses que nous avons groupées de notre mieux. Il eût été désirable de les introduire dans le corps de l'ouvrage : c'eût été tout profit pour le lecteur. En dépit de nos préférences personnelles, nous n'avons pas pensé qu'il fût convenable de faire subir au travail primitif une telle transformation. Nous ignorions ce que l'auteur se proposait de faire de ces notes, avions-nous le droit de substituer notre plan au sien ? Comme il ne fallait pas que les recherches qui avaient été faites fussent complètement perdues, et que plusieurs avaient un réel intérêt, nous nous sommes décidés à l'adjonction des pages qui vont suivre.

A. M.

UN VIEUX DOCUMENT

Commission du roi Henri IV. Au sieur De Monts pour l'habitation ès terres de La Cadie, Canada, et autres endroits en la nouvelle France....

Henri par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, a notre cher et bien aimé le sieur de Monts, gentil homme ordinaire de nôtre Chambre, salut. Comme notre plus grand soin et travail soit et ait toujours esté depuis nôtre avenement à cette couronne, de la maintenir et conserver en son ancienne dignité, grandeur et splendeur d'entendre et amplifier autant que légitimement se peut faire, les bornes et limites d'icelle. Nous estans dès longtemps a informez de la situation et condition des païs et territoire de la Cadie, Meuz sur toutes choses d'un zèle singulier et d'une dévote et ferme resolution que nous avons prinse, avec l'aide et assistance de Dieu, autheur, distributeur et protecteur de tous Royaumes et Etats, de faire convertir, amener et instruire les peuples qui habitent en cette contrée, de presents gens barbares, athées, sans foy ne religion, au christianisme, et que la créance et profession de notre foy et religion [1], et les retirer de l'ignorance et infidélité où ils sont.

Ayans aussi dès longtemps reconnu sur le rapport des capitaines de navires, pilotes, marchands et autres qui de longue main ont hanté, fréquenté et traffiqué avec ce qui se trouve de peuples esdits lieux, et combien peut estre

[1] Remarquez que les mots de *catholique* ou *romaine* sont omis, ce qui donnait carte blanche à de Monts.

fructueuse, commode et utile à nous, à nos Etats et sujets, la demeure, possession et habitation d'iceux pour le grand et apparent profit qui se retirera par la grande fréquentation et habitude que l'on aura avec les peuples qui s'y trouvent....

Nous pour ces causes à plein confians de vôtre prudence et en la connaissance et experience que vous avez de la qualité, condition et situation du dit païs de la Cadie : pour les diverses navigations, voyages et fréquentations que vous avez faits en ces terres et autres proches et circonvoisines : Nous assurans que cest notre résolution et intention, vous etant commise, vous la sçaurez attentivement, dilligemment, et non moins courageusement, et valeureusement exécuter et conduire à la perfection que nous désirons

Vous avons expressement commis et etabli et par ces présentes signées de notre main, vous commettons, ordonnons, faisons, constituons et etablissons, nôtre lieutenant général, pour représenter notre personne, au païs, territoires, cotes et confins de la Cadie : à commencer dès le quarantième degré jusquau quarante sixième. Et en icelle etendue ou partie d'icelle, tant et si avant que faire se pourra, etablir, etendre et faire connaître nôtre nom, puissance et authorité et à icelle assujettir, submettre et faire obéir tous les peuples de la dite terre et les circonvoisins : et par les moyens d'icelles et toutes autres voyes licites, les appeler, faire instruire, provoquer et émouvoir à la connaissance de Dieu, et à la *lumière de la foy* et *religion chrétienne* [1], la y etablir...

[1] Ici encore les mots *catholique* et *romaine*, généralement employés, en telles occurences, sont omis par considération pour les sentiments religieux et protestants du nouveau lieutenant général.

Et afin que personne ne pretende cause d'ignorance de cette nôtre intention et vueille immiscer en tout ou partie, de la charge, dignité et authorité que nous vous donnons par ces présentes : Nous avons de noz certaines science, pleine puissance et authorité royale, revoqué, supprimé et déclaré nuls et de nul effet ci après et pas à présent tous les autres pouvoirs et commission, lettres et expéditions, donnez et délivrez à quelque personne que ce soit...

Donné à Fontainebleau le 8 novembre l'an de grace mille six cent trois, et de notre règne le quinzième.

Signé : HENRI.

Et plus bas :

Par le Roi : POTIER.

HÉROÏNES CANADIENNES

Madame De la Tour.

L'homme est le défenseur naturel du foyer. L'histoire canadienne nous fournit de nombreux exemples où les chefs de familles déployèrent un héroïsme digne de la plus enthousiaste admiration ; il n'y a qu'à rappeler l'héroïque défense de Dollar d'Esormaux et de tant d'autres contre les sorties imprévues des Indiens. On ne s'attend pas à trouver le même courage chez la femme autrement constituée et admirablement adaptée pour le soin du foyer dont elle est l'âme et l'ornement.

A cette règle, il y a dans l'histoire de nobles exceptions qui surprennent. Madame De la Tour en est une. M. et Mme De la Tour habitaient le fort Saint-Jean (Nouvelle-Ecosse). C'était leur seule protection contre les surprises, que les Indiens ne leur ménageaient pas. Le jour, les hommes travaillaient aux champs et le soir ils se retiraient dans le fort (c'est ainsi que jusqu'à ces dernières années on appelait le village ; on allait au fort, pour dire on allait au village).

Un jour que De la Tour était allé solliciter du secours chez les Bostonnais, Charnisey, son rival et son ennemi, vint surprendre son fort. Madame De la Tour, voyant le danger, prit le commandement et communiqua à la garnison l'ardeur qui l'animait elle-même. Elle organisa une si vigoureuse défense que Charnisey, après avoir perdu

trente-trois hommes, se vit obligé de lever le siège devant une femme.

Pour se venger du secours que les Bostonnais accordaient à De la Tour, Charnisey s'empara de l'un de leurs traîneaux. Cette représaille eut l'effet désiré. Le traité entre la Nouvelle-Angleterre et la France fut confirmé et De la Tour fut abandonné à ses propres forces.

Charnisey, que ces échecs rendaient plus optimiste, profita du moment pour aller assiéger de nouveau le fort de Saint-Jean où Mme De la Tour se trouvait encore seule avec une poignée d'hommes. Il se flattait de réussir ; mais, repoussé trois jours durant, il désespérait d'arriver à ses fins, lorsqu'il fut introduit secrètement dans la place, par trahison. C'était un jour de Pâques, Mme De la Tour, réfugiée dans une partie du fort, où elle pouvait encore se défendre, le força de lui accorder les conditions qu'elle lui imposait. Lorsque Charnisey vit le peu de monde qui lui avait fait échec, honteux d'avoir accordé une capitulation si honorable, il prétendit avoir été trompé. Il fit pendre sur le champ toute la garnison et obligea Mme De la Tour à assister au supplice, portant une corde au cou. Tant d'efforts et de soucis, le sort funeste de ses compagnons, la ruine totale de sa fortune, épuisèrent et conduisirent lentement au tombeau cette noble et héroïque huguenote, dont le talent et le courage méritaient un meilleur sort.

Mademoiselle Madeleine De Verchère.

Verchère, à vingt milles « en bas de Montréal », sur la rive sud du Saint-Laurent, avait son fort où venaient se réfugier les habitants en cas de danger et de surprise.

Tout près du fort se trouvait un « blockhaus », relié au fort par un passage couvert.

Un matin d'octobre, alors que tous les hommes du fort travaillaient aux champs, M. De Verchère, ancien officier, était en mission à Québec. Mme De Verchère était à Montréal. On n'avait laissé très imprudemment que deux soldats, un vieillard de quatre-vingts ans et une jeune fille de quinze ans, Madeleine De Verchère, ses deux petits frères âgés de dix et douze ans, et plusieurs femmes dont les maris travaillaient au dehors. Madeleine était à l'abordage avec Laviolette, domestique de la maison.

Soudain elle entendit un coup de feu dans la direction des travailleurs. — Sauvez-vous ! courez ! Mademoiselle, cria Laviolette, voilà les Iroquois ! — Se tournant, elle en vit une cinquantaine à une portée de fusil. L'ennemi qui la poursuivait, ne pouvant la rejoindre, commença le feu. Les balles sifflèrent à ses oreilles sans lui faire perdre son calme. Elle était encore à quelques pas du fort qu'elle cria : Aux armes ! aux armes ! pour laisser l'ennemi sous l'impression que le fort était bien défendu, elle franchit la porte, la referma sur elle et releva la palissade. Ce fut l'affaire d'un instant. Aux femmes qui pleurent leurs maris tués aux champs, elle dit : « Ce n'est pas le moment de pleurer, c'est le temps de se défendre ! » — Aux soldats qui se disposent à faire sauter le fort en mettant le feu au magasin de poudre, elle cria : « Misérables ! que faites-vous ? Prenez vos fusils, c'est la tête de ces Iroquois qu'il faut faire sauter ! » Jetant son chapeau, elle prend une coiffure d'amazone, s'empare d'un fusil, arme les deux petits garçons et tous commencent la défense en tirant par les meurtrières.

Mais elle aperçoit un canot qui aborde ; c'était un nommé Fontaine, qui essayait d'arriver au fort avec sa famille. Craignant pour leur vie, personne n'osait venir à leur secours. — « Gardez la barrière ! dit-elle à Laviolette », et seule elle s'avança vers l'abordage, se disant en elle-même : « Ils vont prendre cette démarche pour une ruse et les attirer plus près à la portée de nos armes. » C'est ce qui se passa. Elle sauva la famille Fontaine. Ainsi fortifiée, elle donna ordre de faire feu partout où les Iroquois apparaîtraient. — Durant la nuit, nuit noire, les Iroquois veillaient et guettaient le moment où ils pourraient monter à l'assaut. Elle assembla sa troupe (six personnes) et leur dit : « Dieu nous a sauvés des mains de l'ennemi, mais veillons, prenons garde de ne pas tomber dans leurs pièges. » Elle plaça ses forces, Labonté et Gachet, dans le blockhaus avec les femmes et les enfants. — « Quant à moi, dit-elle, si je suis faite prisonnière, ne vous rendez à aucun prix. » Elle plaça ses petits frères sur deux des bastions, le vieillard sur le troisième bastion et elle assuma la garde du quatrième. Durant la tempête, le cri : « Tout va bien ! » tenait le monde en éveil et laissait l'ennemi sous l'impression que le fort était fortement gardé. A une heure du matin, on entendit du bruit ; c'était du bétail au pied du fort. On craignit d'abord que ce fût une ruse de l'ennemi pour lui faire ouvrir les portes. Cependant après de grandes précautions, elle donna ordre d'être prêt avec les fusils chargés, en cas de surprise. Et on fit entrer le bétail. Au jour, ses anxiétés se dissipèrent. — « Durant toute une semaine, raconta-t-elle, nous fûmes dans la crainte. Enfin, on entendit des voix sur l'eau. On cria : Qui vive ! et l'écho rapporta ce mot rassurant : Français. En effet,

c'était Lamonnerie venu à notre secours. » — A peine était-il rentré dans le fort :

— Monsieur, lui dit-elle, je vous rends les armes !

Il répondit galamment :

— Mademoiselle, elles sont entre bonnes mains.

Elle épousa Thomas Tarieu de La Naudière, en 1706, et M. De La Prades en 1722. Son frère Louis naquit en 1692. L'un des frères fut tué à l'attaque d'Haverhill, en 1708.

(D'après la *Collection de l'abbé Ferland.*)

Madame Gabriel Duclos.

Parmi les nombreux exemples de bravoure chez les femmes, citons encore celui de M[me] Gabriel Duclos (sieur de Sailly, natif de Noraie). Gabriel Duclos, juge civil et criminel, était à Québec en 1645. Il épousa à Montréal, en 1652, Barbe Poisson, dont on a cité avec éloge le courage et la bravoure. Voyant les Iroquois qui venaient pour attaquer les moissonneurs travaillant aux champs, au risque de se voir arrêtée par l'ennemi, et payer de sa vie ce qu'on pourrait qualifier d'imprudence, elle prit les fusils suspendus au mur et courut les porter aux travailleurs pour les aider à se défendre.

(B. Sult, *Histoire des Canadiens.*)

LA FAMILLE FILIATREAULT

S'il faut en croire l'abbé Tanguay et la légende qui s'est accréditée et perpétuée jusqu'à nos jours, le premier de cette famille qui vint au Canada était originaire de La Rochelle. Ceci explique peut-être le fait assez curieux que beaucoup de ses descendants ont toujours été réfractaires aux enseignements de l'Eglise de Rome. Sans être des adeptes de l'Eglise protestante, ils ont toujours été plutôt des indifférents et des non-pratiquants.

Ce Filiatro (c'est ainsi qu'il épelait son nom) servait dans la marine de Sa Majesté Très Chrétienne en qualité d'enseigne de vaisseau, et au lieu de retourner en France il se fixa au Canada, obtint une grande concession de terrain précisément à l'endroit où est située aujourd'hui la paroisse de Sainte-Rose. Il se maria et de cette union deux enfants naquirent, dont l'un mourut célibataire et l'autre suivit l'exemple de son père. Ce dernier n'eut qu'un enfant, qui devint un grand chasseur. Il se livra d'abord à la traite des pelleteries, fut bientôt très à son aise, et à la mort de son père, dont il était tout naturellement l'unique héritier, il augmenta son bien et devint l'un des riches colons de la région. Plusieurs autres Français s'étaient groupés autour de son patrimoine et Sainte-Rose devint en peu de temps un hameau de quelque importance, tant à cause de son site merveilleux que de sa proximité de Ville-Marie. Peu de temps après la mort de son père, Filiatreault songea à

prendre une compagne pour gouverner sa maison et soigner son bien tandis qu'il se livrait à son plaisir favori, la chasse. De ce mariage naquirent sept enfants mâles qui héritèrent, par atavisme probablement, du goût de leur père pour le sport cynégétique.

A cette époque, lorsqu'il s'agissait de distinguer l'un de l'autre les enfants d'une nombreuse famille, on les affublait de sobriquets appropriés soit à leur manière de vivre, soit à leurs qualités ou défauts physiques, et l'on se trompait rarement. C'est ainsi que dans cette famille de Filiatreault, composée de sept enfants, l'aîné était un Piorne, le deuxième un Panis, le troisième un Saint-Louis, le quatrième un Lefils, le cinquième un Filiatreault, le sixième un Chapleau et le septième un Panis le Croche, parce qu'il boitait. Il est impossible aujourd'hui de découvrir en vertu de quelle raison on les avait affublés de ces sobriquets, mais ce qui est certain c'est qu'ils étaient tous désignés et connus sous ces noms de fantaisie.

L'un des traits caractéristiques de cette tribu demi-sauvage, demi-civilisée était une opiniâtreté, un esprit d'obstination et de révolte sans bornes. Ils étaient têtus comme des Bretons et se seraient fait hâcher en morceaux plutôt que de lâcher prise lorsqu'ils se mettaient dans la cervelle qu'ils avaient un droit dont on ne pouvait les déposséder sans commettre une injustice à leur égard. Ils étaient querelleurs et batailleurs et faisaient le coup de poing contre tout venant à la moindre provocation. C'était la mode à cette époque. Ils la faisaient naître au besoin et se battaient jusqu'au complet épuisement de l'un des deux belligérants. Sans être des ivrognes, tous étaient de grands buveurs, mais la force de leur constitu-

tion leur permettait quelquefois des écarts qui n'affectaient en rien leur robustesse et leur santé. On racontait même, il y a à peine cinquante ans, que la plupart des héritiers avaient échangé leur part de propriété qu'ils troquaient, lopin par lopin, contre des veltes de rhum de la Jamaïque, l'eau-de-vie fournie par les trafiquants de Ville-Marie. Il ne reste plus aujourd'hui dans la branche cadette de la famille que trois ou quatre fermes sises dans les environs de Sainte-Rose. Chose étonnante, tous les membres de cette partie de la famille ont toujours été et sont encore de fervents catholiques qui ont fourni un contingent considérable de prêtres, de missionnaires et de religieuses au clergé catholique canadien, tandis que ceux de la branche aînée ont toujours été et sont encore des réfractaires, quand ils ne sont pas des révoltés.

Piorne, le chef de la famille, émigra un beau jour et se fixa à Sainte-Thérèse, la paroisse adjacente, séparée de Sainte - Rose par la rivière Jésus. Il fut suivi par son cadet, Panis, et tous deux construisirent une grande maison en pierre brute, qui existe encore, ce qui n'est pas bien difficile à expliquer quand on considère que les murs avaient une épaisseur de trois pieds à la base. Cette maison avait été édifiée à l'extrémité ouest de la Rivière cachée, une oasis, un paradis terrestre entouré de haute futaie composée d'érables, de hêtres, de noyers blancs et tendres et d'ormes séculaires qui ont si profondément ancré leurs racines dans le sol qu'on en trouve encore un grand nombre.

A la suite d'une difficulté avec son curé, à propos de funérailles, Piorne cessa toute pratique religieuse et à sa mort il exigea qu'on l'enterrât dans son champ, ce qui fut fait. Lorsque son fils aîné mourut, peu de temps

après, son corps fut déposé aux côtés de celui de son père. Ces deux événements insolites firent une profonde sensation dans toute la région, mais les Piorne et les Panis survivants ne s'en émurent en aucune façon. Ils payaient leur dîme régulièrement et se conformaient à peu près aux commandements de l'Eglise, tout en observant rigoureusement ceux de Dieu. Ils étaient charitables, sans ostentation, et faisaient le bien à leur manière. Bref, ils étaient tous de braves gens, ce qui n'empêchait pas leurs voisins de critiquer leur conduite à l'égard de la religion, car ils ne comprenaient pas, dans leur ignorance et leur étroitesse d'idées, qu'on peut adorer et servir le même Dieu de deux ou de plusieurs manières différentes, tout en restant honnête. Le précepte: « Hors de l'Eglise, point de salut ! » démodé de nos jours, fleurissait alors chez eux dans toute sa verdeur.

Panis n'était pas aussi avancé que Piorne et ses idées étaient moins progressives. Ce n'était pas un fervent catholique, loin de là, mais il lui était resté dans l'esprit des vestiges de superstition engendrés par les récits des grand'mamans qui racontaient toutes sortes de légendes plus ou moins fantastiques et disaient entre autres choses que d'aller à la chasse les jours de grande fête était une faute grave, toujours punie, dans ce monde d'abord, et même dans l'autre. Panis ne croyait pas que ce fût vrai, mais il lui arriva un accident qui ébranla quelque peu son scepticisme. On nous permettra de raconter ici cet épisode, qui démontre bien l'état d'âme de ces gens bien disposés à lâcher toutes les superstitions, mais arrêtés encore par les balivernes qu'on leur avait racontées dès leur plus tendre enfance.

Un samedi, tard dans la soirée (c'était la veille de la

Toussaint), Panis décrocha son fusil de chasse, remplit sa corne à poudre et son sac à plomb, attacha une dague solide à sa ceinture, siffla ses deux chiens et disparut dans la profondeur des ténèbres, se dirigeant vers le nord-est, pour se rendre à une quinzaine de milles environ de sa ferme. Il était parti malgré les prières, les objurgations et les menaces de sa vieille mère et de sa femme, qui lui prédisaient les plus grands malheurs. En passant au village, il se rappela qu'il était minuit et que, comme il ne devait revenir que le surlendemain, il ferait aussi bien de sonner la cloche de l'église pour le repos des âmes des défunts, comme c'était alors la coutume dans nos campagnes. Il n'avait pas calculé que l'heure était mal choisie et qu'il éveillerait tout le village. Le bedeau se leva tout effaré, et, croyant que le diable avait élu domicile dans le clocher, alla consulter M. le curé, qui se rendit immédiatement à l'église, où la plupart des paroissiens étaient déjà réunis, tremblants et effarés, et, ne sachant à qui ou à quoi attribuer cette alarme. Dans l'intervalle, Panis, ne se doutant nullement de l'effet produit par son acte intempestif, avait détalé vers le nord en sifflant gaîment une vieille chanson française. Il arriva à sa destination, dans un endroit où il était certain de rencontrer du gros gibier vers trois heures du matin, car une marche d'une quinzaine de milles à travers bois n'était pour lui qu'une promenade bien ordinaire.

L'endroit où Panis se trouvait était la place favorite de rendez-vous de tous les chasseurs du pays environnant. Pour assurer leur confort, ils avaient élevé des abris en divers endroits de la forêt afin de se protéger contre les bêtes féroces et contre les intempéries des saisons. Le premier soin de Panis fut d'allumer un grand feu, de

prendre une forte lampée d'eau-de-vie et de casser une croûte après avoir donné à boire et à manger à ses chiens. Vers six heures, il pensa qu'il était temps de se mettre en route. Il laissa un des chiens au campement et partit dans la direction du nord, vent arrière. Après avoir tué un chevreuil et marché environ deux heures sans rien rencontrer, il s'assit sur un tronc d'arbre et se mit à fumer, ne pensant pas être dérangé. Son calcul n'était pas juste, car quelques minutes plus tard il vit venir à lui, à une cinquantaine de pieds de distance, une ourse suivie de ses deux oursons. Il sauta à bas du tronc d'arbre pour s'en faire un rempart et déchargea son fusil sur l'animal, qui reçut la balle dans l'épaule droite sans être trop grièvement blessé. Pendant que l'ourse se léchait, Panis eut le temps de recharger son arme et il attendit. Nouveau coup de fusil, nouvelle blessure, mais pas plus grave que la première. Pensant qu'il n'aurait pas le temps de recharger son fusil, Panis songea à monter dans un arbre et à attendre l'attaque de l'animal rendu furieux. Entre temps, le chien harcelait la bête et réussissait toujours à échapper à ses griffes. Panis avait escaladé un noyer et il attendait, son fusil chargé.

La situation était critique et Panis ne savait pas trop comment il s'en tirerait, quand l'ourse découvrit sa cachette et s'apprêta à grimper dans l'arbre à son tour. Notre homme commençait à se désespérer; il avait tiré au moins vingt coups de fusil, mais aucune balle n'avait atteint une partie vitale. Il fallait sortir de là à tout prix ou y laisser sa vie et il profita d'un moment où l'ourse s'était mise à la poursuite du chien pour se jeter en bas de l'extrémité d'une maîtresse branche. Il tomba sur ses pieds sans se faire aucun mal et, laissant sur le sol son

fusil, sa poudre et ses balles, il s'élança vers un petit étang qui se trouvait à un demi-arpent environ du noyer. Heureusement, l'eau était profonde. Panis était un nageur et un plongeur de première force. L'ourse avait réussi à rejoindre le chien et l'avait mis en charpie. Lorsqu'elle revint au noyer, elle aperçut notre héros qui était à l'eau comme dans son élément naturel. Le suivre à la nage fut pour l'animal l'affaire d'un instant. Au moment où l'ourse croyait atteindre Panis, celui-ci fit un plongeon et vint se placer en-dessous de l'animal. Lui planter sa dague dans le ventre et revenir à la surface du côté du rivage était un jeu d'enfant. Panis voulait ramener l'ourse le plus près de terre possible. C'est alors que, se rappelant ce qu'on lui avait dit, le chasseur fit un vœu, sans grande confiance toutefois: celui de coucher sur la peau de l'ourse toute sa vie et d'y mourir. Un deuxième plongeon et un deuxième coup de dague allèrent fouiller le cœur de la bête, qui fut traînée à terre par Panis, malgré son épuisement.

Craignant le retour du mâle, Panis s'empressa de dépouiller sa proie de sa riche fourrure, attacha les deux oursons avec des lanières d'écorce de frêne et reprit le chemin de son campement. Il avait perdu son chien, mais il était sain et sauf. En passant près de l'endroit où il avait laissé son chevreuil, il le dépouilla, en détacha un quartier de derrière pour son repas du soir et arriva au campement vers les cinq heures de relevée, sans aucun accident. Il résolut de remettre son retour à la ferme au lendemain matin, alluma un grand feu, soupa gaîment avec son chien et ses oursons et se barricada dans l'abri en en laissant la garde au chien. Le lendemain, après un copieux déjeuner, il prit un sentier courant à travers le

Pays Pelé, descendit en droite ligne au village où il fut reçu avec enthousiasme. Rendu à sa ferme, il corroya sa peau d'ourse, qui lui servit de couche jusqu'à sa mort. Dès cette époque on lui donna un nouveau sobriquet et on ne l'appela jamais autrement que *Panis Peau d'Ours*, sans prononcer l's.

———

LA PREMIÈRE BIBLE PROTESTANTE FRANÇAISE IMPORTÉE AU CANADA

Après la mort de Charlot Piorne, le premier qui se fit inhumer dans son champ, et celle de son frère Panis Peau d'Ours, il ne restait plus dans toute la paroisse de Sainte-Thérèse que trois ou quatre descendants de la famille Filiatro, tous les autres ayant émigré dans les cantons de Vandreuil, Soulanges et Beauharnois aujourd'hui. Ils étaient devenus *squatters*, et, d'une manière ou d'une autre, le plus souvent en plaidant envers et contre tous, à conserver les terres où ils s'étaient installés en maîtres. Ceux-là importent peu à notre historique.

Le seul représentant direct de la lignée était Charlot, fils aîné de l'autre Charlot. Il s'installa dans la maison paternelle, cette vieille construction en pierre brute dont nous avons déjà parlé. Ce Piorne était le cinquième héritier direct du nom et des biens et représentait donc la cinquième génération. Il ne tarda pas à se marier et éleva neuf enfants: trois garçons et six filles, dont deux vivent encore.

L'aîné des garçons était José Panis, un cultivateur, qui avait fait instruire son frère Paul Filiatreault, moyennant sa part d'héritage ; il étudia au petit séminaire de Sainte-Thérèse édifié par M. le curé Ducharme et à sa sortie il étudia le notariat et fut admis d'emblée.

Le troisième fils était Damase Saint-Louis, qui avait

lui aussi sacrifié sa part d'héritage pour apprendre le métier de forgeron.

Encore un bout de légende et nous tomberons dans le domaine moderne.

On racontait donc, il n'y a pas plus de cinquante ans, qu'un jour un colporteur s'était arrêté chez le père Piorne et lui avait demandé le vivre et le couvert, ce qui lui fut accordé de grand cœur. Le vieux Piorne adorait la conversation, surtout lorsqu'elle sortait des banalités ordinaires. Ce colporteur était un agréable causeur, s'exprimait avec beaucoup de facilité, et passa une semaine dans la vieille maison, où il reçut une hospitalité qu'on ne retrouve plus de nos jours parmi nos habitants. A son départ, le colporteur, afin de reconnaître la bonté qu'on lui avait prodiguée, fit cadeau au bonhomme d'un volume superbement illustré, richement relié, un grand in-quarto, qu'un homme pouvait à peine porter (tant il était pesant); il y ajouta une dédicace très délicate.

C'était la première Bible protestante imprimée en français importée au Canada.

Désormais le livre sacré avait la place d'honneur sur la grande table de la grande salle d'où il n'était dérangé, pour être mis sous clef, que les jours de noces ou de festins. A la première visite annuelle de paroisse, M. le curé fut reçu dans la grande salle où il vit la Bible en évidence sur la table, reposant sur un coussin en velours rouge, brodé par Mlle Marguerite, la fille instruite de la maison, qui se permettait de lire des passages du livre et de les commenter avec son frère Damase, uu esprit fort, ou avec Paul lorsqu'il venait à la maison paternelle les jours de vacances.

Après les compliments d'usage et le cadeau obligatoire

en ces occasions, M. le curé loucha du côté de la Bible, fit remarquer au père Charlot que c'était un bien beau livre et lui demanda la permission de l'examiner de plus près, ce qui lui fut accordé avec la plus parfaite courtoisie. Après avoir lu quelques versets ici et là, M. le curé fit observer au vieux que c'était un livre protestant dangereux pour la foi et lui dit que son devoir était de le brûler ou de le lui donner pour qu'il fît faire l'opération lui-même. Le bonhomme, qui ne badinait pas lorsqu'il s'agissait de ses droits, de son bien, de son libre arbitre, de sa liberté de pensée et d'action, fit remarquer au curé que cela ne le regardait pas et que nul pouvoir au monde ne le déposséderait de ce livre. La discussion dégénéra en querelle et un abîme se creusa entre les deux pouvoirs: le curial et le familial. Bref, le curé ne put obtenir aucune satisfaction, et, comme résultat, le bonhomme Piorne, pendant douze mois, ne mit pas les pieds à l'église. C'était une défaite pour l'autorité séculière.

LES MODESTES

Ces modestes travailleurs, ce sont des travailleuses infatigables, femmes de pasteurs, diaconesses, lectrices de la Bible, officières de l'Armée du Salut (branche française), qui toutes ont fait une œuvre qui mérite d'être indiquée. Elles ont, par les soins qu'elles ont apportés au foyer, facilité aux lutteurs qu'étaient leurs maris une tâche qui fut souvent un défi porté à la fatigue; d'autres sont allées près des malades prodiguer des soins que des mains d'hommes eussent été incapables de donner. On en a vu, véritables missionnaires laïques, porter au chevet des mourants des consolations qui n'auraient pas été acceptées si des lèvres d'homme les eussent formulées. Incapables de découragement, il en est qui se sont attaquées à cet hydre moderne qu'est l'alcoolisme et elles ont bien des fois remporté la victoire. Avec l'adjudante Robert et l'enseigne Cabrit, les bas-fonds de Montréal ont été éclairés quelquefois d'une lueur d'espérance, le Christ faisant entendre ses miséricordieux appels en des milieux fermés au ministère d'un homme si dévoué qu'il soit. Nos enfants des écoles du dimanche, nos élèves des écoles de semaine leur doivent beaucoup et la Mission intérieure a usé les forces de plusieurs.

Pour donner l'honneur à qui l'honneur, il faudrait publier le nom de ces femmes d'élite et le livre d'or qui devrait le conserver pour la postérité n'a jamais été écrit. Que faire? Nous sommes à vrai dire un nouveau venu

parmi tant de vaillants et nos souvenirs sont de la veille. Les plus expérimentés à la mémoire desquels nous avons demandé des lumières se sont récusés. Nous nous bornerons à signaler celles qui nous sont plus particulièrement connues, nous excusant auprès des autres qui méritaient tout autant l'honneur d'être nommées.

Dans le courant de l'Histoire, le lecteur a admiré les Feller, les Jontes, les Lafleur, les Duclos, les Graham, les Fluman, les Vernon, les Vernier et bien d'autres encore. A l'heure actuelle il en est encore sur la brèche et dont la modestie s'effarouchera certainement de ce qu'on s'est essayé à les faire entrer dans l'histoire.

Au premier rang, et sans songer à faire la moindre distinction entre elles, je place toutes les femmes de pasteurs. Quelques-unes ont fait une œuvre moins apparente, cela tient assurément au milieu dans lequel elles vivent, partageant avec leur mari les joies et les difficultés d'un ministère toujours laborieux. Toutes ont fait œuvre utile. En écrivant ces lignes, je revois les « toujours à la brèche » qui s'appellent Mmes Therrien, Stroud, Dalpé, Bruneau, Scott, Raymond, Desjardins, Piché, Morin, Côté, Saint-Aubin, King, Vessot, etc.

Ces dernières années, la noble phalange s'est enrichie de quelques concours appréciables. En tête il convient de nommer Mmes Massé, Brandt, Villard, Benoit, les inlassables collaboratrices des directeurs de nos écoles missionnaires. Mme Biéler, dont l'expérience acquise dans l'évangélisation de la France a été précieuse, Mmes Payan de St Hyacinthe, et aux Etats-Unis Mmes Delagneau à Worcester, Elsesser à New-York et Pittsfield, Mage à Mc Donald, Joseph Charles à Charleroy, Dantheny à Tarentum.

Mlle Rotte, qui besogne péniblement à Toronto, mérite une mention spéciale ; elle a consacré sa vie au relèvement de ses sœurs dont l'égoïsme des hommes a causé la chute. Avec les deux officières de l'Armée du Salut à Montréal, elle mérite certainement qu'on la recommande d'une façon toute spéciale aux prières des chrétiens.

Allez, noble phalange, et que Celui aux yeux duquel un verre d'eau ne perd pas sa récompense vous donne à toutes, connues ou inconnues, la couronne d'immortalité et de gloire réservée à tous ceux qui ont combattu le bon combat et gardé la foi !

Madame Brandt.

Nous venons de parler des dames, celles qu'on oublie trop aisément, et qui sont pourtant d'une grande utilité dans l'œuvre d'évangélisation. C'est elles qui, au soir d'une grosse journée de labeur, quand le missionnaire rentre au foyer, fatigué de ses courses ou tant soit peu découragé, savent trouver les mots qu'il faut pour remettre un peu de soleil dans l'âme. Mme Brandt excellait dans cette œuvre, fatiguée elle-même par un travail qui l'a tuée; elle avait toujours un sourire pour ceux qui l'approchaient, rarement elle parlait d'elle, de ses occupations ou de ses pensées. Une jeune fille avait-elle besoin d'un conseil, elle était sûre de trouver auprès de Mme Brandt les directions nécessaires. Fortement ébranlée, sa santé fut tout à fait compromise à la suite d'une opération chirurgicale et le 23 mai 1911, sous le toit de son oncle, J.-H. Vatier, où on l'avait transportée

pour qu'elle fût plus proche des médecins, le Seigneur lui imposait un repos prématuré.

Les obsèques eurent lieu le mercredi 24 et furent présidées par M. le pasteur Rondeau, un ami de la famille. Prirent part au service funèbre MM. Scott, rédacteur du *Presbyterian Record*, J.-J. Rey, pasteur de l'Eglise La Croix, et M. H.-E. Benoit, pasteur de l'Eglise du Rédempteur.

Elle repose maintenant au cimetière d'Hawton Dale. à deux milles de l'école missionnaire où elle passa les trente-sept années de sa vie. Fille du directeur Bourgoin, elle fut une élève modèle, puis une épouse dévouée du successeur de son père, M. Brandt, qu'elle a noblement secondé de ses forces, de son enthousiasme chrétien et de son grand courage.



Feue Madame Brandt.

« Mme Brandt, écrivait un ami dans *L'Aurore*, avait une vénération véritable pour la Parole de Dieu, qu'elle pouvait citer de mémoire et dans laquelle elle trouvait sa force et ses consolations pendant les longues heures de souffrances. Dieu seul est témoin de tout le bien qu'elle a fait dans les instituts de la Pointe-aux-Trembles, ainsi que dans les divers champs missionnaires qu'elle prenait plaisir à visiter. Dieu seul est témoin de son amour pour son foyer, de sa tendresse de mère, de sa fidélité d'épouse et de sa vie chrétienne. Sa présence auprès des malades était une inspiration, car elle savait

soigner et consoler les affligés. Dieu l'a prise à Lui, à l'heure où elle était encore nécessaire; ayons assez de foi pour ne pas murmurer et disons avec le poète hébreu : « L'Eternel l'avait donnée, l'Eternel l'a reprise, que son nom soit béni ! »

BIBLIOGRAPHIE

N. Cyr : Mémoires du Dr Cote.
Parkmann : The old Regine.
— Frontenac.
Garneau : Histoire du Canada.
Benj. Sult : Histoire des Canadiens.
Mme Feller : Mémoires.
Société franco-canadienne : Procès-verbaux et rapports.
M. Lafleur : Brochures.
Therrien : Brochures.
Baron H. de Goltz : Genève religieuse au 19e siècle.
C. Chiniquy : Cinquante ans dans l'Eglise de Rome.
— Quarante ans dans l'Eglise de Jésus-Christ.
Therrien : Maskinongé.
Mgr Tetu : Histoire de la paroisse Sainte-Anne des Aulnais.
C. Chiniquy : Manuel de tempérance.
Dr Dawson : Histoire de la tempérance.
Dr Baird : Emigration huguenote.
J. Provost: Articles divers dans « Le citoyen franco-américain ».
Alex. Mage : Articles divers.

ERRATA

Tome I, p. 15, au lieu de: Tadeussac, lire *Tadoussac*. — Page 36, lig. 25, au lieu de: *l'un* des Treize cantons suisses, lire *état allié*. — Page 63, lig. 9, au lieu de : Chautagay, lire *Châteaugay*. — Page 309, au lieu de Mlle Codous, lire *Mlle Cadow*. — Page 383 (cliché) au lieu de : Vue de la Pointe-l'Evêque, lire *Vue de la Pointe Levis*.

PORTRAITS ET GRAVURES DU TOME II

APPENDICE

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME II

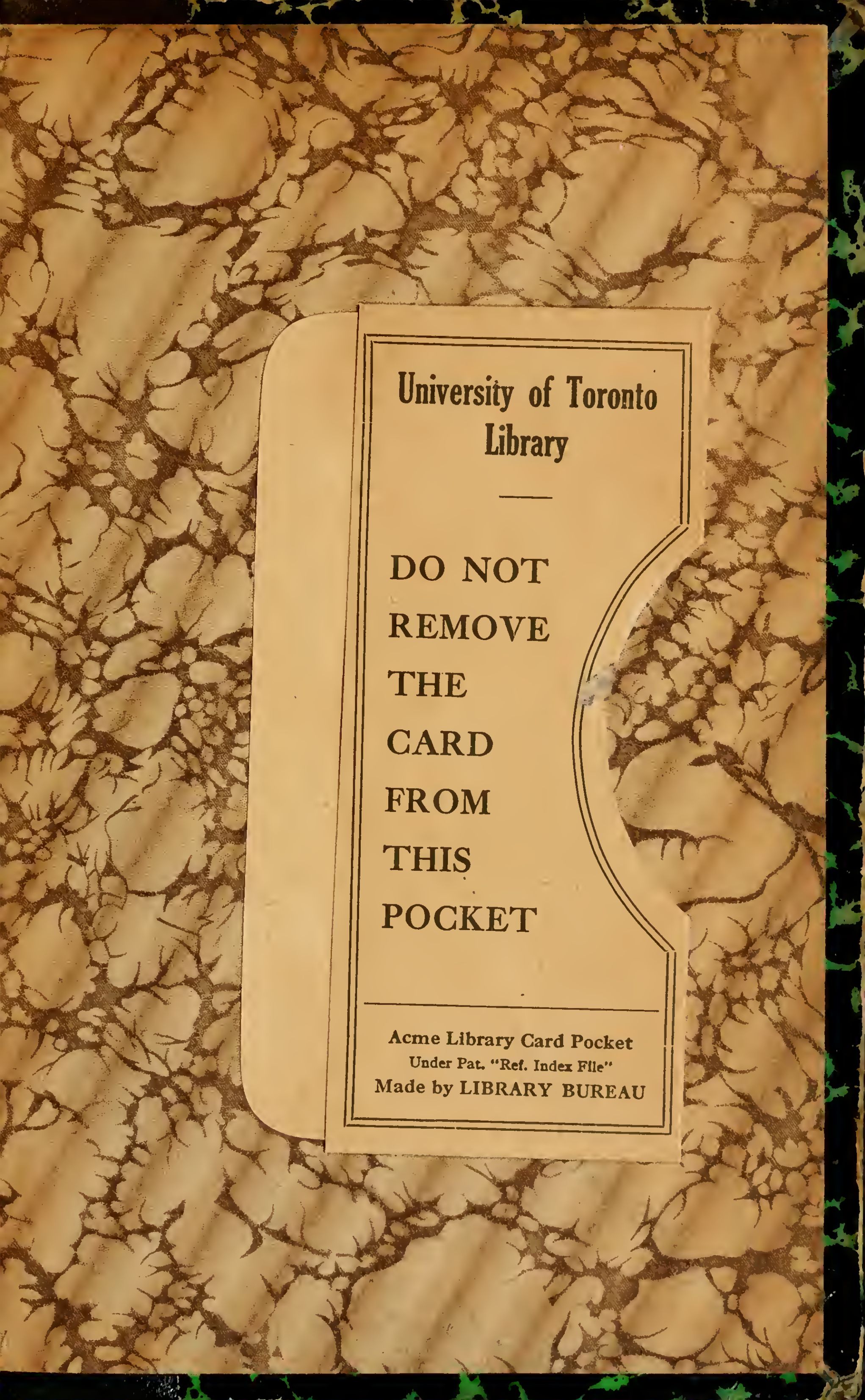
DEUXIÈME PARTIE

La moisson lève.

TROISIÈME PARTIE

La moisson s'étend




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

